

13

SOUVENIRS

D'UN

ENFANT DU PEUPLE.

I

ŒUVRES DE MICHEL MASSON.

LES CONTES DE L'ATELIER. . . . . 4 vol. in-8.

UNE COURONNE D'ÉPINES. . . . . 2 vol. in-8.

NE TOUCHEZ PAS A LA REINE. . . . . . . 1 vol. in-8.

UN CŒUR DE JEUNE FILLE. . . . . 2 vol. in-8.

VIERGE ET MARTYRE. . . . . 2 vol. in-8.

LA LAMPE DE FER. . . . . 2 vol. in-8.

THADÉUS LE RESSUSCITÉ, en société avec M. Auguste Luchet. . . . . 2 vol. in-8.

LE MAÇON, en société avec M. Raymond Brucker. 4 vol. in-12.

Ce dernier ouvrage a été publié sous le pseudonyme de Michel Raymond.

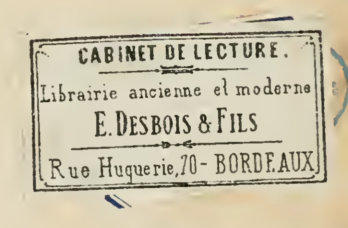
Nota. **M. MICHEL MASSON** n'a pas participé à la collaboration des autres ouvrages publiés sous le nom de Michel Raymond.

IMPRIMERIE D'AD. ÉVERAT ET Ce,
rue du Cadran, 14 et 16.

SOUVENIRS
D'UN ENFANT
DU PEUPLE.

PAR

Michel Masson.



I

PARIS,
AMBROISE DUPONT, ÉDITEUR
DES MÉMOIRES DU DIABLE, PAR FRÉDÉRIC SOULIÉ,
7, RUE VIVIENNE.

—

1838.

AU LECTEUR.

L'ouvrier qui se fit conteur, le romancier taille-rubis qui écrivit par un temps de chômage ses premières nouvelles sur la table oisive de son moulin de lapidaire ; celui-là que les nécessités quotidiennes du ménage poussèrent de l'atelier d'un bijoutier dans le magasin d'un libraire, et qui rencontra d'honorables succès là où il n'était venu chercher

qu'un gagne-pain pour attendre la fin de la morte-saison ; l'auteur des *Contes de l'atelier* enfin, vient, après quelques excursions dans un monde qui n'était pas le sien, de rentrer franchement dans la voie qui lui est familière. Si quelquefois il s'est hasardé à changer et de route et d'allure, du moins il s'est toujours si bien tenu en vue de son point de départ, qu'il a pu, de prime-saut, revenir aujourd'hui aux véritables objets de sa prédilection, à ses premiers amis : les braves gens du pauvre peuple, ses compagnons, ses frères, pour qui la vie et la vertu sont également difficiles.

S'il faut avoir été bas placé pour pouvoir se flatter de bien connaître ceux que le sort a cachés dans la foule ; personne plus que l'auteur de ce livre n'a eu le triste avantage de jouir d'une situation favorable à l'étude des mœurs populaires.

Il fut quelques philosophes, nous le savons, qui, favorisés de la fortune et privilégiés de la naissance, ne dédaignèrent pas de descendre de la sphère élevée qu'ils habitaient, afin d'observer de plus près des vices que la distance grossit presque toujours, et des natures généreuses qu'on ne peut apprécier à leur juste valeur quand on ne les

regarde que d'en haut. Sans doute nous devons toute notre estime à ceux qui se firent ainsi les hommes du peuple, pour aller ensuite raconter aux heureux habitants de leur région élevée ce qu'il y a de nobles courages, de sublimes résignations et d'élans magnifiques dans cette foule si souvent calomniée. Mais aussi quelle confiance ne devons-nous pas au véritable enfant du peuple qui vient avec âme et franchise, la vérité sur les lèvres, la main sur la conscience, nous dire quels drames poignants s'accomplissent tous les jours, dans cette même foule, dont le premier malheur est peut-être, encore aujourd'hui, de ne pas assez bien comprendre que partout et toujours le bonheur est possible !

Telle est la grande et salutaire vérité que l'auteur essaie de prouver à ses vieux compagnons des bons et des mauvais jours d'autrefois ; mais, pour parvenir à forcer leur conviction, il s'est bien gardé de se draper en orateur, et de développer des théories, lorsque tant de faits intéressants se pressaient dans sa mémoire, et ne demandaient qu'une issue pour se répandre au dehors. Jadis conteur par nature, aujourd'hui par métier, il n'a oublié ni sa veste de travail, ni l'établi qui fut sa première tribune; aussi

sa façon de dire est toujours la même ; c'est du fond de ses récits qu'il s'efforce de faire jaillir la vérité morale. Il espère qu'elle ne sortira que plus vigoureuse, plus vivace, pour ainsi dire, de ce nouvel ouvrage, puisqu'au lieu d'une fable combinée à plaisir, les *Souvenirs d'un Enfant du Peuple,* comme un miroir fidèle, sont destinés à réfléchir non seulement ce qu'il a vu, mais ce qu'il a lui-même éprouvé.

L'auteur ne doit rien au hasard d'une rencontre ; car ce n'est pas par hasard seulement qu'il a pu étudier dans la rue les souffrances inconnues de ceux que la mendicité y appelle; ce n'est pas fortuitement non plus, et parce qu'il avait monté quelques étages de trop, qu'il s'est trouvé face à face avec le désespoir et l'épuisement, dans une mansarde nue ; ce ne fut pas encore un simple mouvement de curiosité qui lui permit de surprendre dans nos guinguettes des faubourgs la joie vineuse de l'artisan endimanché, et de contempler, à l'heure de l'agonie, ceux que les ravages de la débauche ou les fatigues d'une vie laborieuse conduisent dans nos hôpitaux pour y expier, ceux-ci leur courage et ceux-là leurs vices. Partout il fut acteur ou du moins spectateur intéressé des scènes dramatiques qu'il

raconte. Ainsi la main qui s'est tendue aux passants, ce fut peut-être la sienne? L'habitant de la mansarde, c'est lui peut-être encore? Il s'est assis à la table du cabaret où l'on venait arroser la paie du samedi, et victime, comme tous ses compagnons, d'un métier qui envoie ceux qui l'exercent, ou mourir ou souffrir à l'hôpital de la Charité, dans ce refuge des douleurs, où chacun échange son nom contre le chiffre de son lit, l'auteur des *Souvenirs d'un Enfant du Peuple* se nommait le numéro 66!

A la Mémoire

DE

François Perdereau,

LAPIDAIRE,

MON MAITRE D'APPRENTISSAGE.

Toi qui as vécu et vécu honorablement, je puis le dire, de cette rude et difficile existence de l'ouvrier ; homme du peuple, brave homme enfin, à l'âme droite, au cœur aussi solide que les bras; toi, qui méprisais si franche-

ment les vingt-cinq lettres de l'alphabet, que tu ne voulus jamais les connaître ni de figure, ni de nom, si tu étais encore de ce monde, je n'aurais pas un lecteur de plus; mais a-t-on besoin d'être lu par ceux qui nous aiment? Or, j'en réponds, ta précieuse amitié, qui me vint en aide autrefois, ne me manquerait pas aujourd'hui.

De ton vivant, cher maître, je me serais bien gardé de te dédier ce livre, car alors tu aurais pu me supposer une intention injurieuse pour ta parfaite ignorance; mais à présent que l'intelligence de Voltaire n'est pas mieux éclairée que la tienne, à présent que ton savoir est égal à celui de Cuvier, je n'ai plus malheureusement à reculer devant la crainte d'être accusé d'un oubli de respect, et c'est pourquoi je me permets d'offrir à ta mémoire ce témoignage de reconnaissance et de bon souvenir.

Michel Masson.

28 avril 1858.

LE MOYEN DE RAJEUNIR.

Sans être positivement enclin à la misanthropie, il est cependant des jours où j'éprouve un impérieux besoin d'isolement; quoi que je fasse alors pour demeurer fidèle à ma nature d'animal éminemment sociable, quelque puissance d'énergie que je déploie pour lutter contre le démon du triste qui me possède, c'est toujours

celui-ci qui l'emporte. J'ai beau vouloir me cramponner à notre monde positif, pour lequel, soit dit en passant, je me sens un grand fonds de tendresse, la force supérieure qui agit sans relâche parvient peu à peu à m'en détacher, et je me vois, bon gré mal gré, poussé dans ce vaste domaine de l'illusion, qu'on est convenu de nommer le monde des idées.

Ce n'est pas, après tout, que je m'y trouve trop mal à l'aise ou que je m'y croie absolument dépaysé; accoutumé que je fus de bonne heure à m'arranger à peu près de tout, et à me faire, selon le temps, le lieu et la circonstance, tout aussi bien litière de paille que de duvet, je m'accommoderais volontiers de cet à part moi, qui ne manque ni de volupté, ni de charmes, s'il m'était toujours donné d'en pouvoir jouir sans conteste; mais s'isoler complétement n'est point chose facile quand le ménage est nombreux, et qu'on loge à l'étroit au milieu d'une nichée d'enfants jaseurs et passablement mutins; aussi, quand je viens à être pris de l'accès noir (c'est le nom que ma femme a donné à mes rêveries intermittentes), il faut qu'après avoir lutté en vain contre lui, je rassemble de nouveau mes forces pour livrer combat à la bruyante et impitoyable gaieté de mes

jeunes tapageurs. Déjà vaincu d'une part, je me vois bientôt après contraint de céder encore une fois la victoire à ces trois charmants insoumis. Et d'ailleurs, pourquoi les chers enfants ne défendraient-ils pas bravement contre moi leurs franchises? pourquoi tiendraient-ils compte de mon courroux? ils savent si bien qu'au bout de mes menaces les plus terribles, il y a toujours pour chacun d'eux un sourire.

Donc, quand je suis fatigué d'avoir inutilement enflé ma voix et roulé de gros yeux pour imposer silence à la révolte filiale, voyant bien qu'il faut m'avouer mon impuissance à la réduire, je quitte, de guerre lasse, ce ton de chef de famille qui ne va ni à ma taille, ni à mon caractère ; je m'enfonce dans mon grand fauteuil, je rabats mon bonnet de soie noire sur mes yeux et mes oreilles, et, prenant la ferme résolution de ne plus rien voir, de ne plus rien entendre, je me retire en moi-même, je m'y renferme et m'y cadenasse pour ainsi dire, au triple bruit des chansons de celle-ci, du tambour de celui-là; et du caquetage incessant de ma toute petite fille.

Enfin, me voilà bien seul ! Ce que j'éprouve d'abord, c'est un profond sentiment de tristesse ; mon cœur se resserre, un voile épais

et noir s'étend sur mon imagination, et je crois sentir des larmes rouler sous mes paupières baissées. — Pourquoi pleurer? dit la chanson. — Ma foi, je n'en sais rien! mais quand ma sensibilité, ainsi vivement excitée, commence à me faire souffrir réellement d'un malheur imaginaire; alors que, sans chercher à me l'expliquer, je m'y abandonne avec la résignation du martyr, ne voilà-t-il pas que mes paupières, tout à l'heure humides, se sèchent d'elles-mêmes, et que, d'instant en instant, je vois se dissiper sans effort le chagrin venu sans cause. Tout à coup mon cœur reprend son élasticité, son mouvement redevient uniforme; ensuite, et par intervalle, le voile pesant et noir semble se désassombrir; on dirait qu'un doux et clair rayon glisse alors mollement sur le tissu de deuil; puis la lueur s'égaie et gagne en force, elle pénètre la trame, fond les nuances trop heurtées, harmonise les couleurs, et lance à la fin tant de jets lumineux sur chaque partie du voile, qu'il semble baigner tout entier dans un flot de lumière.

Or, quand j'en suis là de ma rêvasserie, il n'est pas besoin de vous dire si je m'y complais et m'y goberge amoureusement, moi qui fus toujours si friand de bonne vie, quoique j'aie accepté

avec assez de philosophie ma large part de mauvaise fortune. Dès que mes pensées ont revêtu leur robe couleur de rose, ce m'est une singulière jouissance de les voir défiler toutes et de prêter une oreille attentive à ces bons souvenirs d'autrefois, qu'elles viennent tour à tour me jeter en passant. Mais, je dois le dire aussi, parmi ces enchanteresses en habits de fête, bien souvent je vois se glisser quelques fantômes en haillons, qui n'ont que de tristes paroles à me faire entendre; cependant, à quelque pénible époque de ma vie que ces lugubres apparitions me ramènent, je ne leur fais pas plus mauvais accueil qu'à leurs joyeuses devancières : — « Soyez les bien venues, leur dis-je, infortunes passées, votre présence m'est douce et consolante, car, si vous me rappelez un temps de souffrance et de misère, vous me prouvez aussi qu'en ce temps-là j'ai bien fait d'espérer, puisque, tôt ou tard, un jour doit arriver où le malheur qu'on subit avec le plus d'impatience ne sera plus pour nous qu'un lointain souvenir. » Cela dit, je me hâte de rappeler à moi les illusions heureuses.

Si, dans ces moments-là, ma pensée errant à l'aventure vient à s'arrêter sur ceux qui, faute d'avoir l'esprit de leur âge, s'écoutent

vieillir avec désespoir, je me sens tout aussitôt saisi d'indignation et de pitié : pitié pour leur faiblesse, indignation contre leur ingratitude. — Pauvres mécontents, leur dis-je en moi-même, vous à qui de longs jours ont été accordés et qui prétendez cependant que le siècle a vieilli trop vite, veuillez, avant d'accuser à tort la marche régulière et mesurée du temps, compter un peu avec la Providence, afin de savoir au juste ce qu'elle vous redoit. Pour qui d'entre vous l'année n'a-t-elle pas eu ses douze mois, et le jour ses vingt-quatre heures? Oubliez-vous qu'on nous a fait à chacun notre part de force, de bonheur et de jeunesse? C'était à vous à ne dépenser que jour à jour un si précieux patrimoine. Et puis, enfin, vieillards qui pleurez vos belles années perdues, à quoi bon vous plaindre sans cesse de l'âge que vous avez, quand il est si facile à celui qui a beaucoup vécu, de se donner toujours l'âge qu'il voudrait avoir encore? Eh ! c'est la justement ce que je fais dans mes heures d'isolement. Dès que je suis pris de la fantaisie de rajeunir, j'invoque aussitôt ma mémoire, qui, servante fidèle, s'empresse d'amener comme par la main devant moi, le jour, l'heure, la minute pendant lesquels je veux vivre une seconde fois. Tels ils furent jadis, tels ils m'ap-

paraissent de nouveau avec toutes leurs joies ou toutes leurs peines; avec le bonheur réel qu'ils m'apportaient, ou l'espérance qu'ils venaient détruire. Au moyen de ces enchantements que je varie au gré de mon caprice et qui ont juste la durée que ma volonté leur assigne, je puis prolonger pendant tout un jour ce qui n'a compté dans le cours de mon existence que pour un moment passager de félicité, et faire glisser, aussi rapides que le vol de l'éclair, des années entières de souffrance. Ainsi, devenu maître du temps par la seule puissance de la mémoire, il me suffit d'un bon et ferme vouloir pour me soustraire à ses lois, tandis qu'il doit toujours, lui, être prêt à subir la mienne.

Un jour que je m'amusais à feuilleter ainsi au hasard le livre de ma vie, j'allai si loin en retournant les pages, que, sans m'en apercevoir, je remontai jusqu'à la préface. Arrivé là, je fus curieux de recommencer ma longue carrière; mais cette fois, avec une sorte d'esprit de suite, qui m'avait toujours manqué lors de mes précédents retours vers le passé. Par ce moyen, j'ai déjà bien souvent revécu mes nombreuses années, et chaque fois qu'il m'arrive de recommencer cette laborieuse promenade en arrière, loin de me sentir fatigué, j'éprouve

de si douces émotions, je retrouve, chemin faisant, si bon nombre de braves gens, bien dignes de mes regrets ; je recueille çà et là tant d'utiles leçons, que je suis toujours prêt à me remettre en voyage.

Eh bien ! soit, aujourd'hui encore, revenons sur nos pas ; mais non plus dans l'intérêt seul de ma propre satisfaction ; que ce soit aussi en faveur de ceux qui voudraient savoir comment un homme du peuple, ignoré de tous, perdu dans la foule, quelquefois coudoyant, le plus souvent rudement heurté, poursuit son petit bonhomme de chemin au milieu des passions et des misères qui nous font presqu'à chaque pas entrave dans la vie. Que quelques-uns gagnent à me suivre un peu d'expérience ; que les autres n'y trouvent que l'occasion de satisfaire un désir de curiosité, ce ne sera pour personne, je l'espère, ni temps perdu, ni voyage inutile.

D'ailleurs, liberté pour tous : le repos est permis à ceux qui se lasseront de marcher avec moi ; chacun a le droit de m'abandonner à mi-route.

FILASSE.

I.

Trop de Bonheur.

Je reviens de loin ; aussi c'est de haut que je reprends.

Le 18 juillet de l'an de grâce 1784, qui, par parenthèses, tombait un vendredi, ce qu'il est bon de noter, à cause de certain propos de bonne femme dont nous aurons peut-être occa-

sion de parler plus tard ; le vendredi 18 juillet, jour de Sainte-Symphorose, la mère des sept martyrs (je précise, afin de bien fixer les dates dans la mémoire du lecteur) ; ce jour-là, dis-je, s'il y eut en Europe un homme vraiment heureux, et si content de son sort, qu'il n'eût pas consenti à troquer sa veste contre un manteau royal, c'est bien certainement en France qu'on devait venir le chercher ; encore n'est-ce que dans la ville royale de Saint-Germain-en-Laye qu'on eût été assuré de pouvoir le rencontrer. Quand je dis rencontrer, ce n'est point au hasard que j'emploie ce mot, il a ici toute sa valeur ; car, pour peu que vous eussiez fait quelques pas, soit dans la rue au Pain, soit dans celle des Ursulines, ou bien sur la place du Marché ou sur celle du Château, il fallait nécessairement que notre heureux se croisât avec vous, tant il allait vite et partout, arpentant le pavé à grandes enjambées, longeant les murs, traversant les carrefours, les cheveux au vent, les bras de ci et de là, l'œil pétillant, le contentement écrit en gros traits sur sa face, et je-

tant comme par bouffées, aux oreilles de tous les passants, à la porte de toutes les boutiques, à toutes les croisées du rez-de-chaussée qu'il trouvait ouvertes, le trop-plein de son cœur, où la joie débordait.

— *Vivat!* criait-il, Filasse est à moi! on me donne Filasse!

A ces mots, qui le rendaient quasi fou de bonheur, rien qu'en les répétant, quelques-uns des passants lui riaient au nez, sans le comprendre; d'autres répondaient: — Que m'importe? Mais la plupart d'entre ceux à qui il s'adressait l'arrêtaient au passage, et lui disaient en toute franchise du cœur :

— Eh bien! tant mieux, Jean-Baptiste! tant mieux, mon bonhomme! Tu as du bonheur, c'est vrai; mais tu n'as que ce tu mérites.

Je laisse à penser si de pareilles félicitations lui étaient douces à recueillir en chemin, et combien elles l'encourageaient à aller répandre plus loin cette bienheureuse nouvelle. Sans se sentir

empêché dans sa course par le sourire des moqueurs, par la froideur des indifférents, Jean-Baptiste, ne tenant compte que de l'intérêt qu'il inspirait aux bonnes gens de la ville, excité par ceux-ci et s'exaltant lui-même, ne se contenta pas d'avoir parcouru les rues de Saint-Germain, il pénétra hardiment dans quelques maisons, monta à tous les étages, frappa à toutes les portes.

— Qui est là?

— C'est moi, Jean-Baptiste!

— Comment, Jean-Baptiste?

— Oui, l'apprenti de maître Dumont, le faïencier.

— Ah bien! je vous reconnais à présent. Eh bien! mon ami, que me voulez-vous?

— Vous ne savez pas la nouvelle?

— Non.

— Filasse est à moi! on me donne Filasse!

Sur ce, ou bien on refermait impoliment la porte

sur lui, ou bien on le priait gracieusement d'entrer. Celle-ci lui offrait un siége, car on voyait bien qu'il devait être fatigué; celui-là lui versait à boire un verre de cidre ou de piquette, attendu que le pauvre garçon avait grand chaud et sans doute grand'soif. Presque tous voulaient le faire jaser un peu longuement; mais Jean-Baptiste n'avait le temps ni de s'asseoir ni de faire la causette; on lui tendait une main amie, il la pressait vivement entre les siennes, il repoussait la chaise ou l'escabeau qu'on avait obligeamment placé devant lui, il lampait d'un trait le verre plein qui lui était offert, disait :—Merci! et au revoir!—Puis il regagnait la porte, ensuite l'escalier, bientôt après la rue, afin de recommencer dans vingt maisons différentes des stations semblables à celles qu'il venait de faire déjà dans cinquante maisons.

Jean-Baptiste alla ainsi, ce jour-là, depuis la première lueur de l'aube jusque bien après le soleil couché, visitant toutes ses connaissances, trinquant avec tout le monde et ne

s'arrêtant nulle part. S'il eût été possible de mesurer bout à bout tous les pas qu'il fit, et de compter verre par verre la prodigieuse quantité de vin qu'il but, on se serait senti émerveillé en voyant combien la machine humaine peut soutenir loin et longtemps une marche forcée, et quelle est la respectable contenance du coffre d'un chrétien. Peut-être est-il bon d'ajouter que lorsque Jean-Baptiste rentra le soir chez son maître faïencier, harrassé, rompu, mais n'ayant nullement la conscience de sa fatigue, ce ne fut pas seulement l'épuisement non plus que l'ivresse du bonheur qui le firent trébucher à la porte du magasin, et qui l'envoyèrent tomber lourdement dans l'arriere-boutique, la tête sur l'angle de la table où mademoiselle Filasse, restée seule à la maison, travaillait en chantant à son trousseau de mariée.

D'abord la jeune fille effrayée fit un bond sur sa chaise et jeta un grand cri, mais bientôt, reconnaissant celui qui venait de lui causer une si vive émotion de terreur, elle se mit à sourire, et lui dit de sa voix toute doucette :

— Que c'est donc mal à vous, monsieur Jean-Baptiste, de rester si longtemps dehors et de faire peur au monde en rentrant ! grâce à votre mauvaise plaisanterie, je me suis piquée au doigt et bien fort ! tenez, voyez plutôt si mon sang ne coule pas?

En effet, comme elle parlait ainsi, une gouttelette de sang, se faisant jour par la piqûre d'aiguille, tomba sur le corsage de la robe de noces.

— Allons, bien ! reprit Filasse, voilà mon caraco gâté à présent, et vous vous en inquiétez comme de votre première chemise ! cependant cela vous regarde tout aussi bien que moi ; mais voyons, ajouta-elle en le secouant par le bras, regardez-moi donc ! parlez-moi donc ! je vous dis que je me suis piquée au sang, je vous dis que ma robe est tachée et vous restez là, et vous ne bougez pas plus de place que le clocher de la paroisse! Relevez-vous Jean-Baptiste, je vous en prie, relevez-vous ! si mon père vous surprenait

dans cette position-là il vous ferait une belle guerre et à moi aussi! »

Filasse avait beau prier, se plaindre et même menacer de se fâcher, Jean-Baptiste, d'ordinaire si docile avec elle, restait obstinément couché à demi sur le carreau de la chambre, comme s'il eût juré de mettre à bout la patience de son accordée. Irritée à la fin de sa persistance à demeurer dans cette ng ulière posture, mademoiselle Catherine Dumont, qu'on avait surnommée Filasse à cause de la nuance blond cendré de ses cheveux, prit le parti de repousser brusquement la tête de Jean-Baptiste qui, du coin de la table, s'en venait familièrement s'appuyer sur les genoux de la jeune fille.

—En vérité, monsieur, lui dit-elle d'un ton sec, je vous trouve bien hardi avec moi aujourd'hui! Vous vous oubliez à un point que je ne vous reconnais plus! Eh! bien, allez-vous vous soutenir, oui ou non? poursuivit-elle en repoussant de nouveau la tête de son fiancé, qui de plus en plus inclinait à tomber sur elle.

Cependant Filasse commençait à éprouver une certaine inquiétude qui dissipait sensiblement l'irritation de sa dignité blessée. Elle avait toujours vu Jean-Baptiste modeste, respectueux avec elle, dans ses paroles et dans ses actions, même quand son visage animé, quand ses yeux étincelants trahissaient le plus clairement l'audace de ses pensées et l'impatience de ses désirs; or ce qui se passait en ce moment était si peu en harmonie avec le caractère bien connu de cet honnête garçon, qu'elle en conçut un véritable effroi.

— Êtes-vous sourd? lui cria-t-elle aux oreilles. — Point de réponse. — Êtes-vous donc fou, mon ami? — Rien encore, et la tête retombait toujours! — Serait-il ivre? se demanda Filasse. Alors elle lui prit la tête à deux mains, mais elle ne put se décider à la regarder en face. — Aucune parole, aucun geste intelligent ne venant rassurer la pauvre jeune fille; elle recula sa chaise avec terreur, et s'écria : — Ah! mon Dieu! est-ce qu'il est mort?

Ce mouvement soudain de retraite aurait pu devenir fatal à Jean-Baptiste; car la tête de l'apprenti faïencier, privée de point d'appui, et abondonnée à son propre poids, menaçait d'aller sonner lourdement sur les dalles, si Catherine Dumont, inspirée tout aussitôt par l'imminence du danger, ne se fût précipitée à genoux, et ne lui eût fait un oreiller de ses deux mains croisées.

Elle put enfin le contempler. Alors tous ses membres tremblèrent, son regard se troubla dans les larmes, sa voix s'éteignit, et l'effrayante pâleur de Jean-Baptiste, car il était horriblement pâle, se réfléchit sur le visage de Filasse : elle venait de sonder d'un coup d'œil la profonde blessure qu'il s'était faite en tombant, le front en avant, sur l'angle aigu de la table de travail. On ne saurait dire combien de temps elle resta ainsi agenouillée, soutenant, plutôt par instinct que volontairement, la tête de son fiancé, et regardant toujours; mais ne voyant plus rien. Ce qu'il y a de certain,

c'est que lorsque maître Dumont, après maintes courses dans la ville, rentra le soir à la maison, le blessé toujours évanoui, et sa promise encore muette de stupeur étaient tous deux dans la même attitude.

Grande fut la surprise du faïencier, de ne point voir Filasse accourir au-devant de lui, quand il fit tinter la sonnette de la petite porte, dont le bruit avertissait fidèlement de la venue des pratiques.

—Voilà une boutique bien gardée, grommela-t-il entre ses dents. Que le diable emporte les amoureux et les amourettes! quand ces imbéciles-là sont en train de se conter leurs balivernes, on pourrait dévaliser le magasin qu'ils ne s'en apercevraient pas. Là-dessus il appela Jean-Baptiste, qui avait, comme on sait, de bonnes raisons pour ne pas répondre; il appela ensuite sa fille, et par son vrai nom de Catherine, et par le surnom de Filasse qu'on lui donnait le plus ordinairement : ce fut encore le même silence. Alors maître Dumont ne

voyant paraître personne et n'obtenant pas un mot de réponse, commença à se sentir tout à la fois intriguée et comme père et comme marchand. Puis une supposition doublement alarmante lui passa par l'esprit,

— Eh ! bon Dieu, se dit-il en frémissant, pourvu qu'il ne soit pas arrivé malheur à ma fille ! pourvu surtout, reprit-il, avec un profond soupir, qu'on ne m'ait pas volé ma pauvre recette!

Une fois en présence de ces deux idées qui l'accablaient et le torturaient également, le brave homme éprouva une telle hésitation qu'il ne put se déterminer ni à pénétrer dans l'arrière-boutique afin de s'assurer si Filasse y était encore, ni à céder au désir curieux qui le poussait dans son comptoir pour vérifier l'état présent de sa caisse, et se convaincre qu'aucune main infidèle ne s'était glissée clandestinement parmi sa chère monnaie. Lorsque deux passions de puissance égale nous dominent en même

temps, et qu'elles se font équilibre parfait dans notre cœur, force nous est bien de rester coi entre elles deux, et d'attendre avec résignation, mais non pas sans une mortelle incertitude, que le plus léger incident vienne détruire cet équilibre et qu'il nous fasse incliner comme l'aiguille de la balance, vers le plateau qui pèse le plus. Le faible cri d'un tout jeune enfant aurait suffi pour décider l'élan de la sollicitude paternelle; mais au lieu du vagissement d'un nouveau-né, ce fut un murmure presque indistinct qui s'éleva dans la rue : maître Dumont crut entendre crier au voleur, l'inquiétude du marchand parla plus haut que l'amour du père, et au moment où sa bonne nature l'attirait vers sa fille, il se trouva poussé dans son comptoir, que le défaut de surveillance de Filasse avait abandonné à cette sauve-garde si équivoque : la probité des passants. Quand il fut là, le faïencier, toujours combattu par le double intérêt de sa caisse et de son enfant, commença par interroger son livre de vente, mais ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à additionner le

nombre et le prix des articles qu'il avait livrés à ses pratiques.

— Pauvre chère petite! disait-il, où peut-elle être?.. un accident est sitôt arrivé. Puis revenant aux affaires de son commerce, il comptait, recomptait, appelait encore sa fille, attendait avec anxiété que la voix de Filasse se fît entendre, et reprenait son calcul mercantile, car à chaque pensée qu'il donnait à l'absente, il perdait le fil de son addition. Ensuite il dut examiner si la serrure du tiroir qui lui servait de caisse n'était point forcée, si le bois ne portait nulle part la trace d'une effraction. L'esprit rassuré sur ce point, il se mit en devoir de compter écu par écu, sou à sou le contenu du tiroir.

— C'est vraiment étrange! se disait-il encore. Filasse est ordinairement si attentive à tout ce qui se passe dans la boutique; il faut qu'il y ait quelque chose d'extraordinaire; il sera survenu ici un événement; mais qu'est-ce que c'est? mon Dieu! qu'est-ce que c'est?

— Bien ! voilà une pièce fausse ! c'est Jean-Baptiste qui aura reçu cela; je vous dis que tout va mal quand je ne suis pas à la maison... Pourtant Catherine n'a pas pu se perdre dans Saint-Germain, d'ailleurs pourquoi serait-elle sortie? elle n'avait affaire nulle part... on sera donc venu, on l'aura donc enlevée !

En se parlant de la sorte, il tournait et retournait dans ses doigts une pièce de vingt-quatre sous dont le poids et la couleur lui paraissaient suspects.

— Elle est fausse cette gueuse de pièce!... reprenait-il en passant de sa première inquiétude à son second tourment; oui fausse comme un jeton; ah ! si je savais quel est le scélérat ou la coquine qui me paie en pareille monnaie! mais c'est égal, je n'y perdrai rien, ce sera pour le compte de M. Jean-Baptiste; ça lui apprendra à veiller un peu mieux au grain quand je ne suis pas là. — Il fit sonner la pièce d'argent qui lui répondit plomb. — Mais, sainte Vierge ! s'écria-

t-il sans autre transition, qu'est-ce que Catherine a pu devenir?

Ainsi se passa l'important examen de la recette du faïencier, examen qui du reste fut assez satisfaisant, sauf cette fausse pièce de vingt-quatre sous qui lui revint plus de dix fois dans l'esprit et sous la main. Cependant, débarrassé d'une partie de ce double poids dont son cœur avait été accablé d'abord, maître Dumont commença à respirer plus aisément, et, bien certain que sa caisse était intacte, il laissa à sa tendresse paternelle toute liberté de se produire au grand jour.

— Jusque-là, pensa-t-il en refermant son tiroir à triple tour, je n'ai pas trop à me plaindre, et si le bon Dieu à voulu permettre que du côté de ma fille le mal ne fût pas plus grand, elle n'aura qu'à bien se tenir, mademoiselle Filasse, car je la gronderai un peu ferme de ce qu'elle n'est pas là pour me répondre quand je l'appelle; je pourrais tout aussi bien être un chaland, et voilà la vente manquée; d'ailleurs du moment

que j'ai pu rentrer chez moi, et mettre la main sur l'argent sans être entendu de personne, je ne vois pas pourquoi le premier venu n'aurait pas pu en faire autant.

Ainsi raisonna le père Dumont, et vraiment il raisonnait juste, car eût-il fait céder le tiroir à coups de marteau pour s'emparer de la recette, eût-il mis en pièces le magasin tout entier, que le brisement du comptoir et celui des piles d'assiettes aurait été impuissant à rappeler Jean-Baptiste à la vie, et à tirer de sa stupéfiante douleur la fille du faïencier. Quelque courroux que celui-ci se fût préparé à feindre contre les mauvais gardiens du magasin, sa colère simulée dut s'évanouir devant le tableau qui s'offrit à ses regards lorsqu'il entra dans l'arrière-boutique.

— Qu'est-ce cela? demanda-t-il en se frottant les yeux comme s'il eût voulu récuser le témoignage de sa vue. Que fais-tu à genoux, Catherine? et toi Jean-Baptiste qu'as-tu donc? Il posa sa main sur les joues de sa fille, elles étaient

froides comme la pierre ; il toucha le front du jeune blessé, ce fut la même impression de froid, de plus il y avait du sang sur le front de l'apprenti, et ce sang lui colla aux doigts.

— Là! j'étais bien sûr qu'il y avait eu un malheur ici… mais, pour Dieu, répondez-moi donc l'un ou l'autre! Voyons, que s'est-il passé? Jean-Baptiste s'est donc battu? mais contre qui? mais pourquoi? t'aurait-on attaquée, ma fille? est-ce en te défendant qu'il a été blessé?

Le brave homme de père les interrogeait ainsi l'un et l'autre ; mais c'étaient paroles perdues ; il se préparait, et sans s'informer davantage de la douleur qui pétrifiait l'une, de la blessure que l'autre avait reçue, à porter Jean-Baptiste sur un lit, et à faire asseoir Filasse, quand un sanglot venu du plus profond du cœur de la jeune fille l'arrêta court dans ces bonnes dispositions.

— Enfin, dit-il, elle va parler!

Ce sanglot, qui lui avait causé un certain frisson, fut entendu sans doute de Jean-Baptiste, car le sentiment de l'existence sembla se réveiller

tout à coup dans ce corps privé jusque-là de mouvement. Catherine sentit son fiancé tressaillir, le cœur de la jeune fille battit avec force ; sa pâleur s'effaça sous le jeu rapide de la circulation du sang un moment suspendue ; elle leva les yeux au ciel, puis les tourna piteusement vers son père, et, recouvrant la voix, elle s'écria :

— Du secours ! allez chercher du secours ! vous voyez bien qu'il n'est pas mort. Oh ! mon Dieu, non ! reprit-elle avec vivacité et passion, n'est-ce pas, Jean-Baptiste, que tu n'es pas mort?

Les yeux de l'apprenti se rouvrirent. Alors Filasse, cédant à une inspiration de folle joie, ne tint compte ni de la présence de son père, ni de la réserve imposée à toute jeune fille bien élevée ; elle pressa de ses lèvres, qui frémissaient au contact, ce front humide de sang et que la vie ne réchauffait pas encore. Maître Dumont n'eut pas le courage de se fâcher de cette marque un peu vive d'intérêt que Filasse donnait à son fiancé ; seulement il fit entendre que le blessé avait sans doute plus grand besoin des soins d'un

médecin que des caresses de sa promise. Rappelée par ce peu de paroles à sa retenue habituelle, Filasse, ou, si vous l'aimez mieux, Catherine, laissa Jean-Baptiste entre les mains de maître Dumont, et s'empressa d'aller quérir le docteur qui demeurait à quelques pas de la maison du faïencier.

Revenu de son évanouissement, et placé sur une chaise par son maître, qui lui dit en l'asseyant d'une façon commode et sûre :

— Reste-là, mon garçon, et tâche de t'y maintenir jusqu'à ce que j'aie fermé à clef la porte de la boutique.

Le blessé démêla peu à peu le fil embrouillé de ses souvenirs, si bien que lorsque son futur beau-père revint près de lui pour l'aider à monter à sa mansarde et à se coucher, il fut en état de répondre à peu près aux questions de celui-ci.

— Diable! dit le faïencier, on croirait que tu as bu plus que de raison; car tu sens le vin que c'est à faire frémir!

— C'est possible! répliqua Jean-Baptiste; mais il faut me le pardonner : c'est le bonheur!

— Avec tout cela, tu t'es fait un fier trou au front.

— Que voulez-vous, père Dumont? c'est le bonheur.

— Mais tu as manqué de te tuer.

— Oh! non, cela ne pouvait pas m'arriver; j'ai trop de bonheur pour ça aujourd'hui.

— Tu as du bonheur? cela se peut, puisque tu le dis; mais ce que je vois de plus clair, c'est que tu as aussi une fièvre de cheval, et que si je ne t'aide pas à te déshabiller, tu grelottes si fort, que tu n'en pourras jamais venir à bout.

Maître Dumont, comme un brave homme qu'il était, s'empressa de faire sauter les boutons des vêtements de son apprenti; il lui dénoua ses chaussures et le poussa dans le lit en lui disant :

— Soigne-toi bien, tiens-toi bien chaude-

ment, et surtout ne va pas t'aviser d'être longtemps malade ; car ma fille en mourrait de cha grin. A propos, reprit-il en changeant de ton, sais-tu quel est l'animal qui t'a donné une pièce de vingt-quatre sous fausse?

— Ma foi non! répondit Jean-Baptiste.

— Cependant, poursuivit le faïencier avec un soudain mouvement de colère, ce sont de ces choses que tu devrais savoir. Allons, tâche de t'en souvenir. Que diable! je ne veux pas perdre cet argent-là!

— Mais laissez-moi donc tranquille, dit le blessé d'une voix plus faible; voilà que je me trouve mal encore une fois!

En effet, le sang qui continuait à couler de sa blessure, l'effort qu'il avait fait pour gravir les montées jusqu'à sa mansarde, et pour se mettre au lit, venaient de provoquer un nouvel évanouissement. Par bonheur, le médecin, cédant aux chaudes instances de mademoiselle Filasse, se hâta de venir visiter le malade ; il en-

trait dans la chambre de Jean-Baptiste au moment où celui-ci venait de reperdre connaissance.

J'ai parlé plus haut d'un propos de bonne femme qui mériterait peu d'être rapporté, s'il ne venait là comme preuve à l'appui de la vérité d'un vieux proverbe que l'événement n'a que trop souvent justifié. La vieille Marie Mailo, la fruitière, avait dit le matin, en voyant passer Jean-Baptiste, comme il s'en allait par la ville annoncer à chacun son bonheur :

— Ce garçon-là est trop gai le vendredi, il sera triste dimanche.

Non-seulement le dimanche suivant, mais encore trois semaines après sa chute, Jean-Baptiste était fort triste ; il souffrait cruellement de sa blessure, et plus encore de son mariage retardé ; car le père Dumont, qui n'avait donné qu'à grand'peine son consentement à cette union, laissait percer de temps en temps le désir de reprendre sa parole.

Ainsi le proverbe avait eu encore une fois

raison. Que devons-nous en conclure? — Qu'il faut adopter aveuglément toutes les croyances superstitieuses, et se bien garder de rire le vendredi ?—Non , ce n'est pas là le conseil que la sagesse des nations nous donne ; elle a voulu seulement nous prémunir contre une confiance illimitée dans la durée du bonheur ; et en cela, n'a-t-elle pas bien raison? Qui peut répondre du surlendemain ?

II.

Le Chef-d'oeuvre.

Comme nous devons craindre, avant de pousser plus loin, que l'intérêt du récit ne nous entraîne bientôt de beaucoup au-delà de notre point de départ, ce qui rendrait peut-être impossible un retour vers le passé, nous allons, voyageur prudent, et à qui les fatigues d'une

longue marche sont promises, profiter de ce premier temps d'arrêt pour nous débarrasser du fardeau incommode qui menace de gêner la liberté de notre allure.

Or, par fardeau, il est bien entendu que nous voulons parler d'une explication indispensable à l'intelligence du passé, et qui trouverait difficilement place dans la suite de cette histoire. Il s'agit de dire, enfin, pourquoi ce pauvre Jean-Baptiste avait eu si grande impatience d'annoncer à tout Saint-Germain la bienheureuse nouvelle de son prochain mariage? pourquoi aussi le bonheur lui avait paru chose si lourde à porter qu'il s'était hâté d'aller l'éparpiller çà et là chez ses amis et connaissances? bref, pourquoi il avait tant bu et tant marché ce jour-là, lui, chez qui la sobriété était encore plutôt habitude que vertu; lui, qui d'ordinaire mettait tout son plaisir, après sa journée faite, à demeurer dans l'arrière-boutique du faïencier, accoudé sur la table où Filasse travaillait de son métier de lingère. Il

serait resté là une nuit entière, heureux seulement de la contemplation où son esprit s'abîmait. Bien des soirées, qu'il compta plus tard au nombre des plus belles heures de sa vie, se sont passées ainsi : Filasse assise d'un côté de la table, Jean-Baptiste de l'autre côté, les regards fixés sur de jolis doigts roses qui piquent et poussent l'aiguille; la bouche close et redisant mentalement la chansonnette que la jeune ouvrière chante à haute voix : alors il se gardait bien de bouger de place, à moins que, par hasard, et par bonne fortune pour lui, Filasse ne vînt à lui dire :

— Jean-Baptiste, ramassez mon mouchoir! — Jean-Baptiste, cherchez donc mon dé que je viens laisser tomber! — Jean-Baptiste, venez ici, allongez les bras, tendez les mains, j'ai du fil à dévider!

Il fallait voir l'empressement et la vivacité de Jean-Baptiste quand il s'agissait d'obéir à de tels ordres. Comme il se baissait vite pour ramasser le mouchoir! Comme il ne craignait pas de se

traîner à terre pour chercher le dé de Filasse! Comme il venait avec docilité tendre les mains à l'écheveau de fil de la jolie couseuse! Mais il ne faudrait pas trop se hâter de lui faire un mérite de tant de petits soins rendus à la fille de son maître; Jean-Baptiste n'y mettait peut-être et cette obligeance et cette bonne grâce, que parce qu'il savait que son amour ne manquerait pas d'en tirer profit. S'agissait-il du mouchoir tombé? il avait soin en le ramassant de le glisser sur les genoux de Filasse, et, bien que respectueuse, sa main ne laissait pas que de s'appuyer un peu sur la robe. Était-il question de retrouver le dé? Jean-Baptiste, qui, souvent l'avait tout d'abord aperçu sous la table, le dissimulait habilement et feignait de se donner beaucoup de peine dans sa recherche; puis il demandait pour récompense la permission de replacer lui-même le dé au doigt de mademoiselle Catherine Dumont. Mais ses bons jours, c'étaient ceux où la jeune lingère lui disait :

— Aidez-moi à devider mon fil.

Il venait alors s'asseoir à deux pas d'elle, bien face à face, les yeux de l'un sur les yeux de l'autre, souffle à souffle, genoux contre genoux; et, quand il était ainsi, le malicieux garçon, afin de prolonger la séance, il s'ingéniait de son mieux à faire le maladroit; mais il avait beau s'y prendre de façon à ce que le fil s'embrouillât dans ses mains, c'était presque toujours tricherie, sans bénéfice pour lui; car Filasse parvenait sans peine à réparer le dommage; sinon d'un coup de coup de ciseaux elle tranchait la difficulté : de sorte que Jean-Baptiste trouvait toujours que l'écheveau finissait trop vite.

Disons-le cependant, ce n'est guère que lorsqu'il eut atteint sa dix-neuvième année qu'il commença à se rendre bien compte des avantages attachés à son double emploi de page et de dévidoir auprès d'une charmante blonde de seize ans et quelques mois. Jusque-là ce n'était jamais sans rechigner beaucoup qu'il avait compté les quarante-huit tours du fil de la lingère.

Et Dieu sait comme en ce temps-là il se baissait lentement, et comme il retrouvait vite la bobine égarée ou les ciseaux qu'elle venait de laisser choir. Quel jour, à quelle occasion, fit-il la découverte d'un bonheur caché dans ce qui lui avait semblé jusqu'alors un ennui, une fatigue, bien plus : une obligation humiliante? Jean-Baptiste n'en a jamais rien su. Apprenti de maître Dumont depuis l'âge de neuf ans, condamné, tout aussitôt après son entrée dans la maison du faïencier, à obéir aux volontés despotiques de mademoiselle Filasse, il passa sans s'en apercevoir, de sa condition d'esclave très-souvent révolté, à celle de serviteur non-seulement soumis, mais encore bien heureux de sa soumission, et tout ce qui l'étonna dans cette métamorphose, ce fut d'avoir pu éprouver autrefois tant de déplaisir à recevoir des ordres qu'il eût plus tard sollicités comme autant de précieuses faveurs.

Il faut avouer aussi qu'autrefois, mademoiselle Filasse ne se mettait guère en frais d'a-

mabilité et de gentillesse pour rendre son service facile et doux à ceux que le hasard venait à placer sous sa dépendance. Fille unique, fille de maître surtout qu'elle était, et cela dans un temps où la maîtrise pouvait mener tout droit à l'échevinage, ce qui était un acheminement naturel vers la petite noblesse, l'enfant prit en si folle exagération l'importance de sa position parmi les privilégiés de la classe industrielle, qu'elle en conçut un mépris vraiment curieux pour les gens à gages, ouvriers ou valets. Gâtée par sa mère, qui n'eut que le temps de l'aimer et de savoir que sa fille était blonde et jolie, car la pauvre femme mourut avant l'époque où elle aurait pu suivre les développements de ce caractère naturellement dédaigneux, Filasse laissée aux soins d'un père que les intérêts de son commerce et de sa fabrique absorbaient, d'un père qui, tout bien examiné, ne demandait pas mieux, que de fermer les yeux sur un défaut qui ne lui coûtait rien qu'un peu d'indulgence, la seule dépense dont il ne fut point ménager envers sa fille et ses amis; Filasse, disons-nous,

libre ainsi de suivre son caprice, et de prendre le pli qui lui allait le mieux, devait nécessairement devenir volontaire et impérieuse ; aussi fallait-il qu'on fût doué d'un trésor de patience pour souffrir avec résignation les exigences de sa tyrannie, et le ton superbe que sa vanité affectait auprès de ses inférieurs. Cette vanité avait d'abord paru un enfantillage fort amusant ; on prit même plaisir à l'exciter tant que Filasse ne fut qu'une toute petite précieuse de cinq à six ans ; mais à mesure que l'enfant se faisait jeune fille et qu'elle croissait en beauté, la vanité croissait en force, si bien qu'elle en était venue jusqu'à ne pas épargner le père Dumont lui-même : témoin ce jour où le faïencier, qui ne se sentait pas d'humeur cette fois à satisfaire une fantaisie impérieusement exprimée, s'avisa de lui dire :

— Mais, au bout du compte, madame l'embarras, sais-tu bien que tu n'es déjà pas si duchesse ?

— Je suis toujours de meilleure condition que

vous, lui répondit Filasse en relevant avec dignité sa charmante petite tête, et en arrêtant sur maître Dumont un regard de défi.

— Pardieu! voilà qui est fort!

— Voilà qui est vrai! riposta la fière demoiselle; la preuve, c'est que votre père n'était qu'un pauvre journalier, tandis que, moi, je suis fille de maître!

L'amour-propre du simple ouvrier, devenu fabricant à force de courage au travail et de veilles prolongées, trouvait trop bien son compte à cette réplique pour que la raison du père pût s'en offenser. Tout glorieux de cet éloge indirect, maître Dumont baisa sa fille sur les deux joues, et s'écria :

— Cette morveuse-là a pris pour elle seule tout l'esprit de la famille. Ah! la gredine! comme elle m'a bien rivé mon clou!...

Le moyen qu'avec de pareils encouragements Catherine Dumont ne devînt pas une insup

portable jeune personne? Et pourtant celui qui avait le plus à souffrir de ses dédains et de ses impertinences, Jean-Baptiste, que sa qualité d'apprenti condamnait au triple emploi de valet du maître, de souffre-douleur de la fille, et de chien de garde du magasin; Jean-Baptiste, quand il n'était pas poussé à l'injustice envers Filasse, par les mauvais traitements de celle-ci, ne pouvait s'empêcher de dire avec tous ceux qui connaissaient la belle dédaigneuse :

— Eh bien! oui, c'est une mijaurée, elle fait trop sa poussière; c'est une franche bégueule! Mais, malgré tout çà, la fierté lui va bien! Elle a une manière de se tenir droit, de tourner la tête, de vous faire de grands yeux, qui vous rend petit, tout petit, auprès d'elle. En soi-même, on sent bien qu'on a du cœur, on se dit qu'on la vaut bien, on se promet de se rebiffer : mademoiselle Filasse commande; alors, bien le bonsoir aux belles résolutions! le courage s'en va, le cœur manque, la peur vous gagne, et l'on obéit sans oser murmurer. Cette

fille-là vous marcherait sur le corps, et elle est capable de le faire, sans vous dire : Excusez ! Eh bien ! elle vous marcherait sur le corps à vous écraser, qu'on dirait encore : Elle en a le droit !

Ce que nous rapportons ici en façon de monologue, Jean-Baptiste ne l'avait pas dit tout d'une haleine, mais peu à peu, avec le temps, à mesure qu'ajoutant une nouvelle épreuve à toutes celles qu'elle lui avait fait déjà subir, Catherine Dumont le mettait à même de compléter la somme d'observations indispensables à la connaissance parfaite de son caractère. Cette étude dura dix ans : aussi comme il connaissait bien la jeune fille ! C'est pourquoi il se redisait si souvent, dans le commencement de la dernière année de son apprentissage :

— On me donnerait un petit écu par heure pour rester ici quand je serai libre de prendre ma volée, que je préférerais à un pareil supplice rien que dix sous à gagner par jour, et rien que du pain noir à manger dans une autre boutique !

Il se disait cela, et cependant le bon garçon ne pouvait se défendre d'un sentiment de regret qui venait le tourmenter à l'avance, quand il cherchait à se familiariser franchement avec son temps prochain de repos et de liberté. Il pensait alors à tout ce qui lui manquerait ailleurs, et comme ce lui serait un grand vide au bout de sa journée, que de ne plus avoir à récapituler en grognant les nombreuses occasions que Filasse lui fournissait quotidiennement de se plaindre, de la détester, de la maudire! Que ceci semble ou non ridicule et impossible à concilier avec notre instinct naturel de conservation et de bien-être, toujours est-il bien vrai qu'il y a des gens chez qui le malheur et les mauvais traitements prennent de telle sorte l'empire d'une accoutumance, que lorsqu'ils cessent d'être malheureux et maltraités, l'existence ne leur semble plus aussi complète; ils seraient tentés de se dire après vingt-quatre heures de répit :

— Je n'ai pas vécu aujourd'hui, car je n'ai pas souffert!

On a donné à ces gens-là le surnom assez impoli, mais fort juste, de *bêtes d'habitude*. Tel était précisément notre ami Jean-Baptiste Vaugrain, l'apprenti de maître Christophe Dumont, le faïencier de la rue Au Pain

Mais quand le temps fut accompli, et que la souffre-douleur de la fille du maître se trouva sans savoir ni pourquoi, ni comment, arrivé à l'époque où tant de douloureuses épreuves devaient se changer pour lui en jouissances ineffables, bien que pour cela Filasse n'eût point échangé, elle, la rudesse de son regard contre un regard plus doux, et le dédain accoutumé de son sourire pour un sourire de bienveillance; quand ce temps fut accompli, Jean-Baptiste ne se dit plus :

— J'aimerais mieux ailleurs dix sous par jour et du pain noir, qu'un petit écu par heure et de la brioche ici!

Il ne songea même plus au jour prochain où la liberté devait lui être rendue. Il avait fini par

si bien oublier que son sort dût changer, que lorsqu'un soir maître Dumont, l'ayant pris à part, lui déclara formellement que son temps d'apprentissage était expiré, et qu'il ne lui restait plus qu'à confectionner le chef-d'œuvre obligé pour entrer de plain-pied dans la carrière du compagnonage, Jean-Baptiste regarda son maître d'un air hébété; puis, s'étant répété tout bas ces paroles qu'il ne comprenait qu'à peine, même en se les redisant, il leva les yeux au plafond, laissa tomber ses bras, et s'écria avec l'accent de la stupeur :

— Ah ! mon Dieu ! bourgeois, comme ça passe vite dix ans ! N'est-ce pas que c'est effrayant de voir comme le temps file?

Il se trompait, notre ami, les dix ans n'avaient point passé trop vite ; seulement les douze dernières semaines s'étaient écoulées presqu'à son insu, car le bon temps de Jean-Baptiste chez le faïencier ne remontait guère plus haut que trois mois en deçà du jour fixé pour la fin de son apprentissage. Jean-Baptiste, qui ne calculait pas

avec le bonheur, ne se souvenait plus de ses chagrins passés. Tout ce qu'il savait maintenant, c'est qu'il y avait plaisir, et non pas humiliation, à suivre, le dimanche, mademoiselle Filasse, soit à la messe, soit à la promenade sur le parterre ou le long de la terrasse du château. Surtout à la suivre respectueusement, comme il le faisait, de trois pas en arrière, parce qu'alors on avait toute liberté pour admirer sa taille gracieuse, sa démarche élégante et ce mouvement de tête si nonchalant, mais qui lui allait si bien! Ce qu'il savait encore, c'est que c'était une bonne aubaine que d'avoir à se mettre à deux genoux devant elle pour rattacher les cordons de ses souliers quand le nœud venait à se défaire. attendu qu'on pouvait alors presser sous sa main un pied si mignon, si joliment coquet, que la reine de France l'eût envié. Ce fut dans un de ces moments où il savourait en secret et avec délices les avantages de sa condition d'apprenti, que le faïencier vint lui dire :

— Jean-Baptiste, te voilà compagnon!

Un an plus tôt, ces paroles de délivrance l'eussent rendu ivre de bonheur; elles produisirent l'effet contraire; car tout à coup il songea ses doux priviléges de valet qu'il allait perdre, et ce fut presque à contre-cœur qu'il se mit à façonner la pâte de chaux, d'alumine et de magnésie dont il devait tirer son chef-d'œuvre, cette espèce de jalon qui marquait tout à la fois, et la limite de l'apprentissage, et le point de départ de la vie libre de l'ouvrier.

Sans mauvaise intention de notre part, sans prétendre en rien faire tort à notre ami Jean-Baptiste, nous pouvons dire que, jusqu'à ce moment, son amour pour mademoiselle Filasse n'avait pas été fort ingénieux à se manifester; mais peut-être faut-il ajouter qu'en sa qualité d'amour vrai et tout à fait bon enfant, il devait être rarement fécond en ressources, et le plus souvent excessivement maladroit? Il n'est donné qu'à la galanterie, chose purement factice, et par conséquent point ou peu estimable en soi, d'avoir de ces délicatesses de langage,

de ces raffinements d'égards, de ces élans impétueux, parfaitement calculés, qui vont si bien à l'imagination de certaines femmes, qu'elles s'y laissent toujours beaucoup mieux prendre qu'à la passion robuste d'un cœur de bonne foi. Un amour tel que celui de Jean-Baptiste, habile à trouver en tout une occasion de bonheur, se contentait naturellement d'un presque rien. Ainsi que ces pauvres à estomac facile, qui se font un festin magnifique de toutes les miettes qu'ils ramassent, l'apprenti de maître Dumont se faisait une fête de la marque d'attention la plus légère. Un coup d'œil un peu moins fier, un — je vous remercie — à peine articulé, un mouvement de tête encourageant, surpris à la dérobée, quelque chose de tout cela, moins que cela encore, obtenu de mademoiselle Filasse, dans les jours où la superbe daignait s'humaniser, le rendait si heureux, qu'il en perdait l'esprit, au point de se croire aimé d'elle, quand elle n'avait pas même soupçon de son amour. L'imagination de Jean-Baptiste alla si loin dans cette supposition qu'il n'était point vu avec indifférence

par la fille du faïencier, qu'il conçut l'idée audacieuse d'offrir son chef-d'œuvre à la terrible blonde. D'abord, à cette pensée, le timide éprouva un mouvement de frayeur; mais, se familiarisant peu à peu avec elle, il finit par se demander : — Pourquoi donc la fille du maître refuserait-elle l'hommage de mon respectueux attachement? — Il n'osait pas encore dire franchement : de mon amour. Cependant, enhardi de plus en plus, non-seulement il décida, à part lui, qu'un refus était impossible; mais il s'imagina même que l'endroit le plus apparent de la chambre à coucher de Filasse, que la plus belle place sur sa cheminée était de plein droit réservée à ce galant pot à l'eau en miniature qu'il pétrissait sous ses doigts.

Heureux ceux qui se souviennent de leur premier amour! Plus heureux encore ceux qui n'en ont point eu d'autres à oublier après celui-là! car, permettez-nous ici cette légère digression : s'il est un âge où la vanité trouve sa jouissance à compter de nombreuses conquêtes, il en est un autre où le cœur est tout glorieux de se re-

trouver encore avec son amour d'autrefois; et puis, ceci soit dit entre nous, non pas comme une leçon qui sera profitable, mais comme une remarque que l'on peut nous passer, qu'est-ce, après quelques années écoulées, que de nombreuses conquêtes, sinon des possessions perdues, qui, pour la plupart, ne laissent pas même après elles le regret de leur perte? Qu'est-ce que l'amour unique et solide que l'on garde religieusement en soi pour le cultiver sans cesse? un terrain fertile et généreux où l'homme récolte encore plus de bonheur qu'il n'a semé d'espérances.

Comme Jean-Baptiste en était à son premier, nous pourrions même dire, au risque d'empiéter sur les événements, à son dernier amour, ceux qui ont bonne mémoire des émotions délicieuses que l'on doit à une inclination naissante, comprendront facilement toute la joie qu'éprouvait le futur compagnon en travaillant à son chef-d'œuvre, maintenant que la destination de celui-ci était si bien arrêtée. Jamais argile ne fut plus coquettement tournée, cuite plus à point,

rehaussée d'émail avec plus d'attention. Quand ce charmant ouvrage, on peut le qualifier ainsi, puisqu'il avait charmé son auteur bien avant que d'être achevé, puisqu'il rendait maître Dumont tout orgueilleux du talent de son élève ; quand le joyau du jeune faïencier fut en état de s'exposer droit sur pied aux remarques critiques des juges naturels de l'apprenti, le maître et les compagnons de la fabrique, Jean-Baptiste attacha un nœud de faveur rose à l'anse de son joli pot à l'eau ; puis il acheta une paire de sabots neufs, passa sa chemise de toile grise à col blanc, se lava les mains avec du sablon, la pâte d'amande des pauvres gens ; il se fit le plus beau possible, enfin, comme si ce jour-là eût été un dimanche, et il alla trouver Christophe Dumont et ses ouvriers au cabaret, où ceux-ci attendaient notre ami pour le proclamer compagnon, et arroser le chef-d'œuvre à grands flots de cette revêche piquette que foule le pressoir de Bougival ou celui des Fonds-Saint-Léger.

Il se pourrait qu'on fût tenté d'accuser maître

Dumont de contradiction avec lui-même, lorsqu'on le voit débauchant ses compagnons, bien plus! se débauchant de sa propre personne, pour aller, un jour ouvrable, et à l'heure accoutumée du travail, s'attabler dans un cabaret, alors que les intérêts du commerce devraient les retenir : lui, dans le magasin, les autres à la fabrique. Mais que ceux qui ont conservé les traditions du temps passé veuillent bien interroger leurs souvenirs, ils se rappelleront qu'en ce temps-là, un chef d'ouvriers devait être avant tout homme de son métier, et que s'il en acceptait les bénéfices et priviléges, c'était sous la condition de respecter les charges que l'usage lui imposait; or l'usage, qui faisait loi alors, avec toute l'autorité d'un Code écrit, voulait que le jour où un maître émancipait son apprenti, il payât le vin nécessaire à l'arrosage du chef-d'œuvre dans le cabaret le plus voisin. Mais comme il n'était pas dit : — le maître fera servir du meilleur, — on se doute bien que le faïencier, fidèle à ses habitudes d'économie, demanda du bon, mais au plus bas prix possible. Quant à l'heure de l'émancipa-

tion, le maître n'avait pas non plus le droit de la choisir selon sa convenance; c'était le jour préfixe, au premier coup de la cloche de vèpres, que l'atelier, nombreux ou non, criait en masse : Repos! Aussitôt les métiers s'arrêtaient, les outils étaient posés sur l'établi, l'ouvrage, au point même d'être terminé, restait en suspens, et la journée, bien qu'à peine aux deux tiers de sa course, comptait aux compagnons pour journée complète à la paie de la quinzaine. Scrupuleux observateur de l'usage, Christophe Dumont estimait trop le métier qui l'avait enrichi pour ne pas être le premier à crier : repos! comme il était aussi le premier levé dans la maison, quand il s'agissait de venir de Saint-Germain à Paris, pour entendre à Notre-Dame la grand'messe des faïenciers, qui se disait, une fois par an, le jour de saint Éloi, patron de tous les potiers de terre et de tous les porcelainiers du royaume. Ceci expliqué, revenons à l'apprenti émancipé.

Quand le chef-d'œuvre eut été examiné sous toutes ses faces et dans toutes ses proportions,

Jean-Baptiste reçut l'accolade de son maître et de ses nouveaux camarades; on le fit monter sur la table, il récita lentement la longue kyrielle des droits et des devoirs de l'ouvrier; puis les assistants lui dirent : Compagnon tu es ! — Bon compagnon je veux être! répondit Jean-Baptiste. Ensuite il vida, haut le coude, le verre de vin, où d'abord le maître avait posé ses lèvres, et qui venait de passer de bouche en bouche, depuis le plus âgé des ouvriers de la fabrique jusqu'au héros de la fête. La cérémonie terminée, maître Dumont se retira; car il avait accompli son devoir jusqu'au bout; et comme il ne dépendait plus que de sa générosité d'appeler une seconde fois le marchand de vin, pour lui donner l'ordre d'emplir de nouveau les deux brocs de six pintes, il crut pouvoir se dispenser d'un surcroît de dépense que l'usage n'exigeait pas impérieusement : cette journée lui coûtait déjà bien assez cher.

Jean-Baptiste n'était pas moins pressé que son maître de revenir au magasin; toute la nuit précé-

dente et pendant la matinée de ce grand jour, au plus beau même de la cérémonie, il n'avait été dominé que par un sentiment de crainte.

— Comment, se demandait-il, mademoiselle Filasse me recevra-t-elle lorsque je viendrai lui dire : Acceptez mon chef-d'œuvre? Est-elle bien ou mal disposée aujourd'hui? Aurai-je un sourire, ou ne me tournera-t-elle pas le dos?

Voilà ce qu'il se demandait encore quand maître Dumont faussa compagnie, en prétextant d'une affaire indispensable. L'incertitude, à la fin, devenant un supplice intolérable pour le jeune compagnon, il prit une résolution soudaine.

— Je reviens tout à l'heure, dit-il à ses camarades qui se trouvaient trop bien à table pour abandonner la partie aussi vite que maître Dumont.

Alors Jean-Baptiste, échappant à ceux qui voulaient le retenir, s'élança hors la salle du cabaret; mais en partant, il eut soin de s'em-

parer de ce joli pot-à l'eau, pour qui tant de mauvais vin avait coulé déjà.

En deux pas il fut dans la boutique du faïencier. Filasse était dans la pièce voisine. A l'aspect de celle qu'il venait chercher, le pauvre garçon sentit tout à coup sa poitrine se gonfler et ses paupières se baisser malgré lui. Il tourna plusieurs fois sur lui-même, revint à la porte de sortie, avança de nouveau vers l'arrière-boutique, tantôt regardant du coin de l'œil Filasse, qui ne faisait nulle attention à lui, tantôt jetant un regard furtif du côté de la porte, et toujours serrant sous sa veste le chef-d'œuvre enrubanné qu'il ne voulait pas remporter, mais qu'il n'osait pas offrir.

— Pardieu! se dit-il après un long temps d'hésitation, qu'est-ce que je risque? Le pis qu'il puisse m'arriver, ça n'est jamais qu'un refus... Un refus me fera de la peine; mais enfin je n'en mourrai pas.

Il entra alors hardiment dans l'arrière-bou-

tique. Filasse releva la tête et lui dit sèchement :

— Je ne vous ai pas appelé, Jean-Baptiste. Vous n'avez que faire ici ?

— C'est vrai! mademoiselle, répliqua-t-il en balbutiant, aussi je venais... pour rien... ou plutôt... c'est-à-dire... parce que...

Et, sans essayer d'achever cette phrase, qu'il aurait eu trop de peine à conduire jusqu'au bout, il passa outre, et grimpa quatre à quatre les marches de l'escalier à grosse rampe de bois, qui menait également au logement du père et de la fille, et à la mansarde où on l'avait perché.

Chemin faisant, Jean-Baptiste s'avisa d'une ruse qui devait rendre impossible le refus dont il avait peur. Trop craintif pour oser braver en face le regard et la parole de Filasse, il accueillit avec joie le moyen qui se présentait à lui de faire accepter son chef-d'œuvre sans qu'il eût pour cela à s'exposer à quelque réponse mal

sonnante, comme en savait faire la belle dédaigneuse. La clef de Filasse était restée dans la serrure, il ouvrit la porte à bas bruit et se glissa dans la chambre, bien plutôt comme un voleur qui va dérober des bijoux, que comme un honnête garçon qui vient respectueusement, déposer une offrande dans le sanctuaire mystérieux où dort une jeune fille. Si le cœur lui battait fort, il n'est pas besoin de le dire. Il avança en retenant le bruit de sa respiration; son pied posait si légèrement sur le carreau de la chambre, et il tremblait tant, qu'un léger souffle l'eût jeté à terre. Jugez donc alors si Jean-Baptiste fut en état de résister au choc, quand il entendit, à deux pas derrière lui, la voix de cette redoutée Filasse qui lui criait :

— Ah! ça, monsieur, que venez-vous faire chez moi?

Un malheureux, soudain frappé de la foudre, ne tombe pas plus lourdement sous le coup qui vient de l'atteindre, que le timide amoureux sous l'effet de ces terrifiantes paroles.

Le charmant et fragile petit chef-d'œuvre, victime de la chute de son auteur, se trouva au même temps converti en une quantité prodigieuse de tessons qui n'avaient plus figure de pot à l'eau.

III.

La Pièce d'écriture.

— Eh bien ! voilà du beau ! dit Filasse ; c'est quelque chose de propre que vous venez de faire chez moi ! ma chambre est pleine d'ordures à présent.

— Je balaierai, mademoiselle, répliqua l'apprenti en se relevant et en cachant derrière lui

une main qu'il n'osait pas montrer à Filasse: c'était celle qui, d'abord, avait porté à terre lorsque Jean-Baptiste, tout étourdi de la surprise que la fille du maître venait de lui causer, s'était jeté d'instinct, le bras en avant, pour amortir l'effet de la chute.

— Enfin, pourquoi êtes-vous entré chez moi? Qui vous l'a permis? lui demanda Filasse.

— J'étais venu pour vous offrir mon chef-d'œuvre, mademoiselle.

— Votre chef-d'œuvre! mais il me semble qu'il était bien plus naturel de me l'offrir tout à l'heure, dans l'arrière-boutique, quand vous êtes entré?

— Oh! non, je ne vous l'aurais pas offert là.

— Et pourquoi donc, s'il vous plaît?

— Ah dam! c'est parce que vous y étiez! répliqua-t-il avec embarras.

— Cette belle raison ! Ne dirait-on pas que je vous fais peur ?

— Mais, oui, c'est justement parce que vous me faites peur.

— Vous êtes un imbécile ! Jean-Baptiste.

— Je sais bien, mademoiselle Filasse.

— Un imbécile et un maladroit, qui plus est !

— Oh ! oui, bien maladroit ; vu que ce n'est pas tout que d'être tombé, et d'avoir cassé ce maudit pot à l'eau, il faut qu'il m'en soit resté un éclat dans la main ; car elle me fait terriblement souffrir.

— Ah ! mon Dieu ! dit-elle ; mais cet éclat, pourquoi ne l'ôtez-vous pas bien vite ? Vous êtes dans le cas de rester estropié pour toute la vie.

— Pourquoi je ne l'ôte pas ? répéta naïvement Jean-Baptiste, c'est peut-être parce que vous êtes trop sensible, mademoiselle. Je sais que

vous avez peur de voir du sang ou des blessures ; cela vous fait mal : mais si vous vouliez vous donner la peine de chercher un petit linge pour envelopper ma main, pendant ce temps-là, je verrais ce qu'il y a dedans ; car... je souffre bien!.. je n'en peux plus!

Filasse, qui, malgré sa fierté, avait le cœur bon, ouvrit vivement le tiroir de sa petite commode, et s'empressa de lever, à coups de ciseaux, une bande de toile sur la première chemise blanche qui lui tomba sous la main.

Jean-Baptiste profita de ce moment, où elle était occupée d'un autre côté, pour examiner sa blessure. Ainsi qu'il le supposait, un éclat de faïence aigu et tranchant avait pénétré dans la chair; il le retira courageusement, étancha le sang avec le revers de sa veste; puis, comme il ne pouvait pas se panser tout seul, il pria Filasse de lui envelopper la main ; mais il eut bien soin de ne la lui présenter que du côté opposé à la blessure ; cela, on le comprend, par un sentiment de délicatesse pour la sensibilité de la jeune fille.

Tout en arrangeant la main blessée, Filasse murmurait :

— Il était peut-être très-joli ce pot à l'eau? d'ailleurs, c'était à moi qu'il revenait de droit : c'est toujours à la maîtresse de la maison que les apprentis doivent l'hommage de leurs chefs-d'œuvre.

— Ainsi vous auriez donc bien reçu le mien? demanda timidement Jean-Baptiste.

— Pourquoi pas?

— Eh bien! alors je ne regrette plus rien; il me suffit de savoir que cela pouvait vous faire plaisir.

— Mais ce n'est pas une consolation pour moi. Et puis vous voilà blessé; et peut-être bien dangereusement encore!

— Oh! ça n'est que de la main gauche, heureusement, reprit le jeune faïencier, qui en tout accident cherchait toujours un bon côté, ce qui

l'amenait à rencontrer fort souvent une compensation plus que satisfaisante.

— Voyez donc, disait Filasse, comme c'est désagréable! moi qui dès le matin avais fait exprès une place sur ma commode, pour mettre votre chef-d'œuvre; il est dans un joli état, à présent!

—Une place! répéta Jean-Baptiste, comment! vous aviez eu la bonté de penser à moi?

— A vous? dit fièrement et d'un ton de reproche la fille du maître.

—Non, pas à moi, s'empressa de répondre l'apprenti, mais à mon pot à l'eau. Ah! voilà une parole, voyez-vous, qui vaut du baume, du bon baume sur ma blessure! Eh bien! attendez que je guérisse, ce qui ne sera pas long, et je vous en ferai un autre pot à l'eau, et bien plus mignon et bien mieux tourné que celui-là. Ça n'était que de la camelotte à côté de ce que je vous promets.

— Je vous prie, Jean-Baptiste, de faire attention à ce que vous dites, repartit mademoiselle Filasse d'un ton hautain; j'avais le droit d'exiger le chef-d'œuvre de l'apprenti de mon père, mais je ne reçois pas de cadeaux des ouvriers de la fabrique; quand on fait quelque chose pour moi, je le paie, et tout est dit!

Honteux, peiné de cette réplique, à laquelle il était loin de s'attendre, Jean-Baptiste se mordit les lèvres, baissa la tête et rougit; pour un peu il aurait pleuré; mais c'était bien assez pour un jour d'avoir été audacieux, il ne voulut pas s'exposer à paraître ridicule. En ce moment, Catherine Dumont fixait la dernière épingle, sur la bande de toile dont elle venait d'envelopper la main du blessé.

— Je vous ai piqué, je crois? dit-elle.

— Un peu! reprit-il, mais ce n'est pas votre faute, j'ai fait malgré moi un mouvement que vous ne pouviez pas prévoir.

— Et maintenant, qui de nous deux va ramas-

ser tous ces débris? continua froidement Filasse, repoussant du pied les fragments épars du pot à l'eau.

— Ce sera moi, si vous le permettez, dit tristement Jean-Baptiste, et, un à un, il ramassa les morceaux de faïence.

Quel crève-cœur ce fut pour lui, qui était entré dans cette chambre avec tant d'émotion, que d'en ressortir emportant brisé le chef-d'œuvres sur lequel reposait sa plus douce espérance! Quelle destinée malheureuse aussi pour ce galant joujou, que de se voir jeté au coin de la borne, alors que mademoiselle Filasse lui avait elle-même préparé une place sur sa commode. Jean-Baptiste, quand il eut ou plutôt quand il crut avoir recueilli jusqu'au dernier débris, s'achemina à pas lents du côté de la porte; mais comme s'il n'eût pas dû sortir de chez la fille de son maître avant d'avoir obtenu d'elle un mot de consolation, il s'arrêta à moitié du palier, et, lançant un dernier regard sur Catherine Dumont :

— Est-ce que vous ne me rappelez pas, mademoiselle?

— Moi? Pourquoi cela?

— Je ne sais pas! dit-il ingenument.

— Au fait, si, revenez Jean-Baptiste.

Il revint bien vite près d'elle.

— Voyez donc, lui dit Filasse en lui indiquant du doigt un coin de la chambre, voyez donc, vous oubliez de ramasser...

C'était l'anse du pot à l'eau! cette anse si fluette, si gracieusement arrondie, qui avait sauté jusque-là, emportant avec elle le nœud de faveur rose. Jean-Baptiste se baissa de nouveau, et se préparait à mettre ce dernier fragment dans le même pan de veste que les autres débris, quand Filasse, qui le regardait faire du coin de l'œil, et qui ne pouvait s'empêcher de sourire en voyant la mine penaude du pauvre garçon, lui dit :

— Maintenant, Jean-Baptiste, comme il ne faut pas que je perde mon droit, et que vous

ayez perdu votre temps, je vous permets de m'offrir cette anse, que je conserverai comme un souvenir...

— De ma bonne intention! s'écria l'apprenti étourdi de tant de bonheur.

— Oui, de votre bonne intention, et surtout de votre maladresse, ajouta Filasse en reprenant ce ton de grande demoiselle qu'elle avait bien voulu oublier pour un moment.

Qu'importe! elle pouvait tout se permettre maintenant avec Jean-Baptiste; la consolante parole qu'il n'osait plus espérer, bien qu'il l'eût pour ainsi dire pressentie, cette consolante parole était dite; le dédain ne le blessait plus; on l'eût frappé qu'il n'aurait pas senti les coups; les larmes lui vinrent aux yeux, et, cette fois, il n'essaya pas de les retenir.

— C'est de votre main que vous souffrez? lui demanda Filasse en le voyant pleurer.

— Ma main? Ah! bien oui! je n'y pense plus! et il descendit en chantant ce refrain de la fabrique :

Margot! Margot aime qui t'aime
Et tu verras qu'c'est bon tout d'même.

Quand il fut en bas, l'heureux Jean-Baptiste cessa de chanter; car ayant regardé sa main qui lui pesait beaucoup plus que d'ordinaire, il fut effrayé de la voir si prodigieusement enflée.

— Je gagerais, dit-il, qu'il y a encore quelques éclats de faïence là-dedans; j'irai demander cela demain matin, au chirurgien de l'hôpital.

Vous dire, maintenant ce qu'il fit le reste de ce jour-là, il l'a lui même oublié. Retourna-t-il au cabaret où les compagnons de la fabrique vidaient les brocs en l'attendant? alla-t-il se plaindre à maître Dumont de la souffrance qu'il endurait? Il se peut que le jeune faïencier ait fait l'un et l'autre; mais de tout cela, ce qui lui resta de plus clair dans la mémoire, ce sont les dernières paroles que mademoiselle Filasse lui adressa, quand il prit son chandelier de bois pour remonter le soir à sa mansarde :

— Vous souffrez, Jean-Baptiste, lui dit-elle avec un air d'intérêt si doux et si vrai tout à la fois, que si le contentement avait suffi pour fermer sa blessure, il se serait trouvé et sur-le-champ complétement gueri.

— C'est vrai que je ne souffre pas mal, mádemoiselle, répondit-il, en s'efforçant de sourire, mais je suis un peu douillet, et peut-être qu'un autre à ma place ne ferait pas attention à si peu de chose; car, au fait, ça n'est sans doute rien du tout?

Une douleur lancinante, qui le fit pâlir et sourciller malgré lui, démentit le ton indifférent de ses paroles.

— Je vous dis, répéta Filasse, que vous vous êtes fait beaucoup de mal, je le vois bien à l'enflure de votre main.

— Vous avez la bonté de vous en apercevoir?

— Il faudrait être aveugle pour ne pas voir ça; aussi, Jean-Baptiste, je vous en prie, faites y

attention, prenez tous les soins qu'il faudra de votre main; car c'est à peu près moi qui suis la cause de ce malheureux accident.

— Mademoiselle veut rire, sans doute?

— Rire du mal que vous vous êtes fait? vous me croyez donc bien mauvais cœur?

— Ah! je ne dis pas cela, bien au contraire! mais c'est que vous ne m'avez pas habitué à vous voir me porter tant d'intérêt...

— Je m'intéresse à tous ceux qui souffrent, souvenez-vous de cela, reprit vivement Filasse, je crois votre blessure très-grave, et si elle devait être encore plus que je me l'imagine, je ne m'en consolerais jamais.

Après ces quelques mots, ils se séparèrent; Filasse en lui recommandant de nouveau de ne rien négliger pour sa guérison; Jean-Baptiste en remerciant le ciel d'une chute qui lui valait de semblables consolations.

Il ne put clore l'œil de toute la nuit, et bien

qu'il lui fût impossible de se dissimuler les douleurs atroces qui le tenaient éveillé, telle était la joie du pauvre garçon, après sa conversation avec la fille de son maître, qu'il se demandait en se tournant et se retournant sur son grabat, qui des deux, ou de la fièvre du bonheur, ou de celle de sa blessure, lui causait cette soif ardente et cette insupportable chaleur dont il souffrait durant sa longue insomnie?

Jean-Baptiste avait supposé juste, lorsque la veille il interrompit son refrain de l'atelier, pour se dire en regardant sa main enflée :

— Je gagerais qu'il y a encore quelques éclats de faïence là-dedans.

Il alla de grand matin à la visite du chirurgien de l'hôpital. Celui-ci trouva la main du jeune compagnon en si dangereux état, qu'au risque de lui faire grand mal, il voulut nettoyer la plaie à l'instant même, mais il ne parvint à extirper la dernière des sept ou huit aiguilles de terre vitrifiée, qu'après avoir à plusieurs fois

labouré la blessure avec le bistouri. Ce fut une cruelle opération à subir ; mais l'apprenti de maître Dumont ne faiblit pas un moment, et comme au plus poignant de la douleur le savant praticien lui disait :

— Jure, mon garçon, jure! cela donne du cœur à souffrir.

Le patient, qui sentait bien en lui-même qu'un cri l'encouragerait à subir de nouveau l'angoisse, et qu'il lui redonnerait des forces, s'écria :

— Ah! mademoiselle Filasse, que ça fait de mal !

Telle fut la seule expression de douleur qui lui vint du cœur aux lèvres; puis le dernier éclat de faïence, adroitement chassé par l'instrument du chirurgien, sauta hors de la plaie. Jean-Baptiste, avec sa main bien pansée, soigneusement enveloppée, revint chez maître Dumont. Quelqu'un l'attendait sur la porte de la boutique ; ce quelqu'un-là, c'était mademoiselle Filasse :

— Eh bien? lui cria-t-elle, du plus loin qu'elle put se faire entendre. Il s'arrêta court, osant à peine croire à ce qu'il voyait; mais la voix de la jeune fille étant venue une seconde fois retentir à ses oreilles, notre ami se rendit à ce puissant témoignage de l'intérêt qu'il avait su inspirer à la belle dédaigneuse; alors il éleva sa main blessée en signe de victoire, et répondit à toute force de poumons :

— Merci! merci! mademoiselle Filasse; ça va très-bien, je suis guéri!

— Il est guéri! répéta Filasse en se tournant vers maître Dumont, qui était à deux pas de sa fille, occupé à ranger ses piles de vaisselle.

— Tant mieux! mon garçon, reprit celui-ci à Jean-Baptiste quand il le vit entrer tout essoufflé dans la boutique; car, pour répondre de moins loin à celle qui l'attendait avec inquiétude sur la porte, le blessé s'était mis à allonger le pas militairement. Je suis très-content pour toi, pour nous tous, de ta prompte guérison, attendu que tu vas pouvoir travailler à présent.

— Oh ! pas tout de suite, bourgeois !

— C'est entendu, il te faut bien donner à ta main le temps de se désenfler ; mais dans deux ou trois jours...

— Dans deux ou trois jours? répéta Jean-Baptiste, c'est deux ou trois mois que vous voulez dire! car le chirurgien m'a bien défendu de travailler plus tôt que cela.

— Ah diable ! murmura maître Dumont, et qu'est-ce que tu comptes faire durant ces trois mois-là ?

— Mais il ne fera rien ! dit vivement Filasse.

— Je comprends bien, répéta le faïencier ; mais encore faut-il qu'il vive, ce pauvre garçon, et comme il n'a pas de parents assez riches pour le nourrir, vu qu'un grand gaillard de cet âge-là, ça mange ferme !...

— Dieu merci, répliqua naïvement Jean-Baptiste, je ne serai pas à charge à ma famille ; je suis trop bien ici pour aller demander à

d'autres ce que vous ne me refuserez pas : la table et le coucher !

— Sans doute ! sans doute ! balbutia maître Dumont en faisant une assez laide grimace. Après quoi, sans dire un mot de plus, il prit son chapeau, et se dirigea du côté de l'hôpital, afin d'aller solliciter un lit pour son élève.

Mais l'hôpital de Saint-Germain, en ce temps-là surtout, ne comptait pas un grand nombre de lits. Aussi n'était-ce que, forcée par la gravité de l'état d'un pauvre malade, que sœur Thérèse, la supérieure, consentait à admettre celui-ci au nombre de ses pensionnaires. Aussi, quand maître Dumont, qui connaissait de longue main l'hospitalière, lui eut exposé le motif de sa visite :

— Mais ce serait une honte pour un bon chrétien comme vous l'êtes, mon frère, lui dit-elle, que d'envoyer ici un jeune homme qui a été blessé à votre service ; l'hôpital n'est pas riche, vous le savez ; nous n'avons pas beaucoup de lits

et les pauvres sont nombreux. Ce n'est pas vous qui voudriez priver un malheureux de sa dernière ressource, et lui enlever le lit et le pain de la maison pour en faire profiter votre apprenti ! Il doit être d'ailleurs beaucoup mieux chez vous que partout autre part ; gardez-le, mon frère ! La charité est aussi une prière qui plaît au Seigneur, et, quelque chose que la convalescence de Jean-Baptiste doive vous coûter, vous savez aussi bien que moi que la miséricorde divine vous le rendra au centuple.

Ce mode de placement, cette façon chrétienne de faire valoir son argent, n'entrait pas absolument dans les combinaisons financières de maître Dumont ; cependant il n'osa point insister auprès de sœur Sainte-Thérèse, attendu qu'il ne dépendait que de celle-ci de lui faire perdre la fourniture de la maison de charité, et il la comptait au nombre de ses meilleures pratiques. L'intérêt du commerce venant en aide à son humanité, le faïencier se résigna ; mais intérieurement, il ne put s'empêcher de maudire ce chef-d'œuvre

brisé qui devait le priver pendant trois mois de deux bons bras à la fabrique, en même temps que la table du ménage se trouvait surchargée d'un troisième couvert.

Jean-Baptiste s'était flatté trop tôt d'avoir adouci l'humeur réfractaire de mademoiselle Filasse; quand le premier moment de sensibilité fut passé, et qu'elle eut pris l'habitude de le voir souffrir, la fière demoiselle redevint pour lui ce qu'elle était autrefois : de sorte que, brutalisé par le père, qui n'était pas toujours maître de la sourde colère qu'il sentait gronder en lui à chaque fois que Jean-Baptiste venait se mettre à table, humilié par Filasse, qui ne lui parlait plus que d'un ton impérieux de commandement, il ne voulut pas attendre le temps fixé pour sa guérison avant de faire œuvre de ses doigts.

Le lundi de la quatrième semaine après son accident, Jean-Baptiste, au lieu de descendre à la boutique, alla droit à l'atelier; il ôta sa veste et se mit courageusement à travailler, comme si

jamais éclat de faïence ne lui fût entré dans la main. L'heure du déjeuner ayant sonné, et maître Dumont ne voyant pas paraître son apprenti, dit à Filasse :

—Puisque le coquin,—c'est ainsi qu'il nommait Jean-Baptiste depuis qu'il le nourrissait à rien faire; — puisque le coquin trouve bon de dormir la grasse matinée, du diable si je veux qu'on remette une seconde fois la table pour lui! il déjeunera par cœur aujourd'hui! D'ailleurs, ajouta-t-il, ceci est encore pour son bien; car je soupçonne fort que ce qui l'empêche de guérir, c'est le trop de nourriture qu'il prend. Quelques jours d'une diète sévère feront mieux que tous les onguents sur sa blessure. Ainsi, voilà qui est bien entendu; à partir d'aujourd'hui, nous supprimerons le déjeuner.

Après avoir dit, le faïencier se mit plus gaiement à table; quant à Filasse, elle ne fit aucune observation contre le nouveau régime auquel son père voulait soumettre un convalescent de si bon appétit. Loin de blâmer la résolution

que l'esprit d'économie venait de dicter à maître Dumont, elle répondit froidement :

— Ce sera comme vous voudrez !

Mais en même temps la dissimulée eut soin de mettre en réserve, dans le coin le moins apparent du buffet, un respectable morceau de pain et une large tranche de lard, ce qui la laissa sans inquiétude sur les dangers d'une abstinence trop prolongée pour notre ami Jean-Baptiste.

Et pendant que ceci se passait dans la salle basse du magasin, il y avait conseil d'ouvriers dans la fabrique; les compagnons se concertaient entre eux, pour savoir quel était celui de tous les camarades du blessé qui se sentirait capable de prendre hardiment la parole devant maître Dumont en faveur du jeune faïencier; car il avait grandement besoin que quelqu'un le défendît contre le mauvais vouloir du *bourgeois*. Enfin, après une longue délibération, le plus hardi, sinon le plus éloquent de la fabrique, voyant que le cas était urgent, et d'ailleurs s'é-

tayant d'un droit de parentage et d'anciens priviléges de camaraderie, ôta son tablier de travail, rabattit ses manches de chemise qui étaient relevées jusqu'aux coudes, et se rendit tout droit à l'arrière-boutique, dont cependant les règlements de la maison lui interdisaient l'entrée.

— Salut, cousin et la compagnie, dit-il en mettant respectueusement la main au bonnet.

— Eh ! que viens-tu faire ici, Mathieu Libois? lui demanda le faïencier tout surpris de sa visite.

— Excusez si je vous dérange, cousin Christophe; mais ça ne fait rien, il faut que je vous parle, et à cœur ouvert encore.

— Mathieu Libois devrait savoir, interrompit Filasse, mais sans daigner lui adresser la parole en face, que c'est le jour de la paie seulement qu'on reçoit les réclamations des ouvriers.

— Très-bien ! petite cousine, repartit le vieux compagnon; mais comme la chose presse, il

n'y a pas de règlements qui tienne. Ainsi donc, cousin, c'est pour vous dire que les autres compagnons de la fabrique sont des clampins qui n'osent pas remuer la langue devant vous; mais, moi, comme je sais bien que vous ne mangez personne, je prends la liberté de vous avouer franchement que ce que vous avez fait n'est pas beau, et que pour un homme qui va à confesse tous les mois, et qui communie quatre fois par an, si vous avez de la religion et de l'argent, tant mieux pour vous; mais, entre nous, vous manquez de ça! Et il se frappa rudement sur sa poitrine.

— Que signifie cela? s'écria Filasse avec ce ton de princesse que nous lui connaissons maintenant.

— Oui, de quoi s'agit-il? ajouta Christophe Dumont, en jetant sa serviette sur la table dans un mouvement de colère, veux-tu bien filer à l'atelier, monsieur le beau parleur! ou sinon, tout mon cousin que tu es, on te réglera ton compte. Qu'est-ce que c'est donc que ça, que

de me voler le temps que tu me dois, et pour m'injurier encore?

— Je ne suis pas un beau parleur, reprit tranquillement le compagnon, mais je sais m'expliquer tout comme un autre quand l'occasion l'exige. Quant à votre temps volé, cousin, vous me paierez une heure de moins, si vous le voulez; mais cette heure-là je l'emploierai à ma fantaisie, et pour l'instant, elle me pousse à vous déclarer que vous êtes un mauvais maître.

— Pour toi, Mathieu Libois! Pour toi, que je me plais à vanter comme le meilleur ouvrier de ma fabrique!

— Et non pas pour moi; vous savez bien que ça ne pourrait prendre entre nous, qui avons été apprentis ensemble; car si vous êtes maître Dumont pour les autres, vous ne serez jamais que le cousin Christophe pour moi. Assez causé là-dessus!

— Alors de quoi se plaint-il, cet animal-là? dit le faïencier.

— Je me plains de votre inhumanité à l'égard d'un brave et honnête garçon, de ce pauvre Jean-Baptiste, enfin! Il s'est blessé, c'est une bêtise, j'en conviens; mais depuis dix ans qu'il travaille pour vous, et qu'il travaille dur, on peut le dire, il me semble qu'il vous a assez gagné d'argent pour que vous ne lui reprochiez pas son pain, parce qu'il se trouve avoir besoin de repos pendant deux ou trois misérables mois!

— Qu'est-ce que tu viens me chanter avec ton coquin de Jean-Baptiste? Est-ce qu'il ne dort pas comme un porc, encore à présent? Faut-il que ma fille aille écouter à sa porte afin de savoir si monseigneur est en disposition de descendre déjeuner?

— En effet, ce serait peut-être à moi d'aller chercher monsieur, et de lui dire: On n'attend plus que vous, votre déjeuner est servi! répliqua dédaigneusement la fille du maître.

— Petite cousine, dit Mathieu Libois, ce n'est pas beau sans doute à monsieur votre père d'être dur au pauvre monde; mais on peut en-

core lui passer cela à lui, qui a été élevé rudement comme nous ; tandis que vous, qui n'avez jamais eu rien à faire, qu'à apprendre à être bonne, cela ne vous va pas du tout, de vous moquer d'un pauvre diable, qui dans ce moment-ci souffre comme un enragé !

— Et de quoi le coquin souffre-t-il? n'en a-t-on pas soin ni plus ni moins que s'il était l'enfant de la maison ? et n'ai-je pas fait recarder son matelas pour qu'il eût un lit meilleur ? Je lui conseille de se plaindre !

— Il se plaint pourtant, car sa blessure s'est rouverte !

— Vraiment ! s'écria Filasse avec inquiétude.

— Ah ça, à quoi faire a-t-il rouvert sa blessure ?

— A quoi faire ? à travailler donc ! car il était dans l'atelier avant le jour.

— Comment? ce matin !

— Oui, ce matin même, cousin Christophe ; et quand tout à l'heure nous avons essayé de lui faire quitter la besogne, il n'a voulu écouter personne, il s'est obstiné à piocher comme un pauvre chien ! et tout cela, pour que vous cessiez de regarder de si près au pain qu'il mange !

— En vérité ! dit maître Dumont, je savais bien que c'était un honnête garçon. Dis-lui qu'il vienne, dis-lui que son déjeuner est là, et que puisqu'il peut travailler à présent...

— Eh ! justement, c'est qu'il ne le peut pas ! continua Mathieu Libois. Il a forcé nature, ce jeune homme ! le mal s'est empiré ; aussi nous sommes résolus à le nourrir, nous autres simples ouvriers, plutôt que de le laisser continuer à se tuer au travail.

— Voilà un beau trait ! s'écria maître Dumont, je reconnais là les compagnons faïenciers.

— Oui, nous qui sommes pauvres, nous qui sommes chargés de famille, et qui gagnons si

peu, que c'est à peine, si la paie peut fournir à nos besoins, ajouta l'ouvrier, nous partagerons nos croûtes avec lui, si décidément vous avez le cœur de le laisser à notre charge ; car pour le voir plus longtemps souffrir, comme il a souffert ce matin, d'un travail forcé, nous ne le voulons pas ! non, sacredieu ! nous le voulons pas !

Mathieu Libois accompagna ces paroles d'un violent coup de poing frappé sur la table. Le maître garda le silence. Quant à mademoiselle Filasse, elle leva un œil meilleur sur l'ancien camarade d'apprentissage de son père.

— Jean-Baptiste, dit-elle, n'est qu'un petit sot ; il aurait dû savoir que personne ici ne l'oblige à faire plus que ses forces ne lui permettent. Les ouvriers de la fabrique, et vous tout le premier, cousin Libois, vous n'ignorez pas que mon père est aussi le père de tous ses compagnons. Aussi ne souffrira-t-il pas que de pauvres gens se gênent, quand il est assez riche, lui, pour supporter, sans s'en apercevoir à peine, le tort que

peut lui faire la maladie de Jean-Baptiste. Ainsi dites-lui bien que nous lui ordonnons de ne plus la mettre main à l'ouvrage, avant qu'il soit parfaitement guéri ; dites-lui, enfin, que son maître lui sait trop bon gré de cette marque de bonne volonté, pour qu'à l'avenir il ait à craindre le moindre reproche de notre part.

Sans approuver positivement ce que venait de dire sa fille, maître Dumont ne crut pas devoir démentir la bonne opinion qu'elle essayait de donner de sa générosité ; il finit même par accepter avec assez de résignation ce rôle de bienfaiteur, qui n'allait pas très-naturellement à son caractère.

—Ma foi, petite cousine, dit franchement Mathieu Libois, je vous avoue que je suis tout surpris de vous entendre parler de la sorte, et qu'on a bien raison de dire qu'il faut vivre avec les gens pour les connaître; car si j'attendais une bonne parole en faveur de Jean-Baptiste, ce n'est certes pas de votre part; mais j'ai eu tort... je vous ai mal jugée, et, vrai Dieu ! il n'est

pas malheureux pour vous que je me sois trompé.

— Que veut-il dire? reprit fièrement la dédaigneuse, en regardant son père.

— Vous n'avez pas besoin de vous adresser au bourgeois; si vous trouvez que ce que je vous dis n'est pas assez clair, je peux m'expliquer sans le secours d'un autre : j'ai voulu dire, mademoiselle la bourgeoise, qu'on ne vous croit pas ce que vous êtes parmi les compagnons, et que si vous étiez ce qu'on vous croit, ça vous préparerait de mauvais moments pour l'avenir. Entre ouvriers, voyez-vous, les gens se valent; s'il y en a un qui est assez riche pour payer la journée des autres, les autres font de l'ouvrage pour l'argent qu'ils recoivent, si bien qu'à la fin tout le monde est quitte. Et voilà d'où vient que personne n'a le droit de molester personne.

— Enfin, à quoi veut-il aboutir? demanda maître Dumont, impatienté de la loquacité de son ancien camarade d'apprentissage.

— A vous dire, cousin, que je reconnais en vous mon Christophe du temps passé ; à vous dire encore que si votre fille, mademoiselle Catherine, ici présente, a des petites manières qui empêchent le cœur de l'ouvrier de venir à elle en droite ligne de bonne amitié : c'est un malheur ; mais ça ne fait de rien quant à ses qualités, et qu'elle en a ! et qui sont solides, à ce que je vois ! et que c'est une bonne enfant tout d'même ! et que je le dirai ! oui, nom d'un chien ! je le dirai à tous ceux qui voudront l'entendre !...

Il sortit après cette chaude péroraison. Au bout de quelques secondes, Jean-Baptiste, amené de force, pour ainsi dire, à la table du maître par son ami Mathieu Libois, qui avait voulu le réinstaller dans l'arrière-boutique recevait les reproches de Filasse.

— Est-ce qu'il y a du bon sens, lui disait elle, de se mettre la main dans un pareil état ? Vous avez fait de la belle besogne, n'est-ce pas ?

Et voilà que maintenant vous ne pouvez plus seulement couper votre pain.

— J'ai eu tort, répondait Jean-Baptiste en adressant à la jolie grondeuse un regard tout empreint de reconnaissance; car il y avait dans ses reproches quelque chose de bien plus doux que tous les éloges qu'elle aurait pu donner à son courage.

— Eh oui! tu as eu tort, continua maître Dumont, non pas de travailler, mon garçon; je suis bien loin de vouloir t'en empêcher, mais il fallait commencer par y aller avec prudence; tu pouvais ne faire qu'un peu d'ouvrage aujourd'hui, seulement pour te remettre la main; un autre jour tu en aurais fait davantage, et ainsi de suite, de jour en jour; si bien que, la semaine prochaine, tu te serais trouvé en état d'employer ton temps comme un bon et loyal ouvrier. Finalement, ta guérison ne serait pas retardée, comme elle l'est à présent; mais au lieu de ça, tu as pris la mouche on ne sait pourquoi, et tu es cause que ce chenapan de

Mathieu Libois vient de me perdre une grande heure en belles paroles. Voilà un fier zèle, n'est-ce pas? ça nous rapporte beaucoup, à toi et à moi!

— C'est que j'avais tant à cœur, maître, de vous prouver que je ne suis pas un paresseux.

— On sait bien que vous avez du courage, grand Nicodème! reprit encore Filasse. Et, tout en lui reprochant cet excès de bonne volonté, elle le servait à pleine assiette, et elle lui coupait une à une toutes ses bouchées.

Il y eut donc ce jour-là franche réconciliation. Jean-Baptiste promit de guérir le plus tôt possible; Filasse prit l'engagement de surveiller le trop courageux apprenti; maître Dumont, soupirant tout bas, s'engagea à ne plus montrer de mauvaise humeur à table, même quand le convalescent redemanderait du pain pour la troisième fois.

Nous ne suivrons pas jour par jour les pro grès assez lents de cette guérison; car ce n'est

qu'après plusieurs mois de repos qu'elle fut réellement complète. Durant cette longue convalescence, Jean-Baptiste n'eut pas trop à se plaindre des accès de brusquerie de son maître, et des mouvements de fierté de mademoiselle Filasse.

Si une familiarité sans réserve ne s'établit pas absolument entre l'apprenti et la fille du faïencier, du moins celle-ci parut s'humaniser de temps en temps, et même à la fin, elle consentit à descendre du haut de sa dignité de bourgeoise, pour donner des leçons de lecture, d'écriture et de calcul à l'ignorant Jean-Baptiste, qui ne demandait pas mieux que d'utiliser son temps.

Imaginez, si vous le pouvez, quelle fut la joie du pauvre garçon le premier jour où Filasse lui ordonna de venir s'asseoir tout auprès d'elle, et d'étudier l'alphabet sous ses yeux. L'écolier se montra si attentif, qu'en quelques semaines il sut lire, non pas très-couramment et sans épeler beaucoup encore, mais au moins assez bien

pour suivre, sur son petit Paroissien, la messe que Catherine Dumont lisait tous les matins avant de prendre son premier repas. Puis arriva l'époque fortunée où elle devait enseigner à notre ami à tracer des lettres sur le papier. La main de Filasse guidait celle de Jean-Baptiste, qui, dans ces moments-là, tremblait si fort que l'institutrice, peu patiente de son naturel, se fâchant tout de bon de lui voir tenir la plume avec tant de gaucherie, lui donnait de sa règle sur les doigts, ou bien elle lui arrachait le cahier des mains et le lui jetait tout chiffonné au visage. De tout cela, Jean-Baptiste ne sentait rien autre chose que le bonheur d'être chaque jour en rapport avec la fille de son maître, et de l'occuper souvent de lui. Enfin, le terme de la convalescence arriva : ce devait être aussi celui des leçons, dont il avait doublement profité, et comme écolier, et comme amoureux.

Filasse ne laissait pas que d'être un peu fière de son élève ; aussi voulut-elle que maître Dumont fût mis à même d'apprécier les nouveaux

talents que Jean-Baptiste lui devait. Alors elle ordonna, et fort impérieusement, au jeune compagnon de s'appliquer à faire une pièce d'écriture, qui devait être tout à la fois et de sa plus belle exécution, et de son meilleur style. Elle lui laissa toute liberté sur le choix du sujet. Jean-Baptiste aurait bien mieux aimé écrire sous la dictée de son institutrice; mais à cela Filasse lui répondit :

— Vous devez avoir quelque chose à dire à mon père. Voyons si, à vous seul, vous aurez assez d'esprit pour vous faire comprendre!

Elle accompagna ces paroles d'un si charmant sourire, que le pauvre garçon, croyant avoir deviné certaine intention cachée que la jeune blonde ne pouvait lui exprimer d'une façon plus directe, rougit, pâlit, balbutia; puis il monta chez lui, tailla sa plume et se mit bravement à écrire.

Huit jours se passèrent. Durant ces huit jours-là, Jean-Baptiste, qui avait repris sa place

d'ouvrier à la fabrique, ne parla pas de la pièce d'écriture, ce qui intriguait singulièrement mademoiselle Filasse; car elle ne savait à quoi attribuer l'apparente désobéissance de son élève. Enfin, un beau matin, que la jeune fille n'était pas auprès de son père, l'apprenti de maître Dumont se présenta à celui-ci d'un air tout embarrassé, et lui remit une grande feuille de papier pliée avec soin.

— Qu'est-ce que c'est que ça? demanda le faïencier.

— Une pièce d'écriture que j'ai faite exprès pour vous, bourgeois, repartit Jean-Baptiste en rougissant jusqu'aux oreilles.

— Ah! ah! voyons, dit l'autre et il mit ses lunettes. Cela ne me paraît pas mal au premier coup d'œil ajouta-t-il.

Alors il essaya de lire l'espèce de lettre suivante, qui n'était pas irréprochable, il faut le dire, quant au système un peu libre d'ortho graphe que Jean-Baptiste avait cru pouvoir

adopter ; mais comme l'écolier ne s'adressait pas à un puriste fort rigoureux, s'il craignait les remarques critiques du lecteur, c'était seulement sur le choix du sujet.

Elle disait, cette lettre :

« La présente, mon cher et honoré maître,
» est pour vous remercier de ce que vous avez
» fait pour moi depuis que je suis blessé et par
» conséquent à rien faire chez vous. »

— Très-bien! de la reconnaissance, je t'en remercie, Jean-Baptiste ; mais ça ne valait pas la peine de m'en écrire si long, et d'user une grande feuille de papier.

— Ah! je vous dois tant! dit Jean-Baptiste.

— Tu me dois!... tu me dois! répéta le faïencier. Pardieu! je le sais aussi bien que toi ce que tu me dois ; mais te voilà en état de travailler à présent ; tu me paieras tout cela petit à petit, quinzaine par quinzaine. Que diable! nous ne sommes pas des Turcs! et il continua la lecture de la lettre :

« Je vous respecte et vous vénère comme si
» vous m'aviez créé et mis au monde ; je vou-
» drais avoir le droit de vous dire que je vous
» chéris comme un père pour de vrai ; mais il
» faut espérer que ce droit-là vous me l'accor-
» derez. »

— Sans doute ! mon garçon, interrompit de nouveau maître Dumont ; là-dessus tu as carte blanche. Je t'accorde tout ce qui pourra te faire plaisir.

Jean-Baptiste, qui respirait à peine en ce moment, se sentit soulagé d'un poids énorme ; le lecteur poursuivit :

« Que vous me l'accorderez, c'est-à-dire le
» cœur et la main de mademoiselle votre de-
» moiselle pour quand et lorsque vous vou-
» drez. »

La voix de maître Dumont s'affaiblit ; il ôta ses lunettes, essuya les verres, comme s'il n'y voyait pas bien. Puis, sans faire aucune réflexion, après un moment, il reprit :

« Lorsque vous voudrez. J'ai le temps d'at-
» tendre, pourvu toutefois que ça ne soit pas
» jamais, vu que j'en mourrais, aussi vrai qu'il
» n'y a qu'un Dieu, et que vous êtes un bon
» maître. Je ne sais pas, bourgeois, comment
» m'y prendre plus comme il faut, pour vous dire
» que j'aime votre fille; ce que vous devinez
» peut-être par ce que je vous écris là? Pour ce
» qui est de mademoiselle Filasse, je n'ose pas
» croire si elle aura jamais du penchant de mon
» côté; mais pourtant il me semble que ça fini-
» rait par être possible avec le temps, d'autant
» plus qu'il y a des jours que je crois que si.

» Je ne suis qu'un ouvrier, mais pas maladroit,
» vous le savez, et puis c'est vous qui m'avez mis
» le métier dans les mains, et c'est pourquoi je
» me dis souvent : Puisque je suis l'apprenti de
» maître Dumont, pourquoi donc est-ce que je
» craindrais de lui demander sa fille en mariage?
» d'autant mieux que lui, il a épousé mademoi-
» selle Geneviève Ferrand, dont il était l'apprenti
» du père, auquel il a succédé dans la même
» fabrique. Voyez, bourgeois, si ça ne vous fe-

» rait pas trop de mal au cœur de me donner
» la vôtre quand ça vous fera plaisir. Je la rendrai
» heureuse, foi de bon ouvrier! et je signe avec
» respect et frayeur, votre serviteur et apprenti
» pour la vie,

» Jean-Baptiste Vaugrain. »

Il fallait que le naïf garçon se sentît bien fort de l'amour que lui inspirait Catherine Dumont, pour oser adresser une pareille demande à son maître, et peut-être, aussi, le courage aurait-il fini par lui manquer tout à fait, si, durant les huit jours qu'il passa à méditer cette importante épître, son ami Mathieu Libois ne lui eût vingt fois raconté les circonstances du mariage de maître Christophe Dumont avec Geneviève Ferrand.

Enhardi par un précédent qui rendait à ses yeux son espérance beaucoup moins déraisonnable; poussé, d'autre part, à écrire à maître Dumont afin de pouvoir faire honneur à mademoiselle Filasse, sa maîtresse en fait d'écriture, il prit le parti de rédiger de son mieux cette sup-

plique, bien difficile à faire, plus difficile encore à présenter.

Que de feuilles de papier il gâta avant d'être pleinement satisfait de son essai de style épistolaire! Combien d'autres épîtres avaient été déchirées quand, d'épuisement enfin, il s'en tint à celle-ci! La première commençait brusquement par ces mots : « J'aime Filasse! » Une autre disait tout d'abord : « Vous êtes devenu le gendre de votre maître d'apprentissage; je suis votre apprenti, rappelez-vous votre jeune temps, et vous ne pourrez pas me refuser la main de votre fille. » Il jeta ces deux commencements et bien d'autres au feu, et, se mordant les doigts, s'arrachant les cheveux, il en était à ne plus savoir comment s'y prendre pour faire sa demande en mariage. Instinctivement, notre ami sentait bien qu'il y avait mille façons de faire parler plus ou moins favorablement son amour; mais laquelle de toutes ces façons était la meilleure? Voilà ce qu'il ignorait. Dans sa franchise naturelle, Jean-Baptiste se disait aussi :

— Pour arriver à toute chose, il ne devrait y avoir qu'une route à prendre, celle qui mène droit au but; qu'un mot à dire, celui qui dit tout.

Et il prenait ce droit chemin, et il écrivait le mot juste; puis, effrayé de tant d'audace, il retombait dans sa première hésitation.

Voilà comment il perdit huit jours à réfléchir !

Mais ce n'était rien encore que d'avoir eu à mettre sous les yeux de maître Dumont la terrible pièce d'écriture. Le plus cruel pour l'apprenti, ce fut de rester là, près du père de Filasse, afin d'aider celui-ci dans la lecture peu facile de sa supplique. Jean-Baptiste n'écrivait pas fort lisiblement, même en s'appliquant beaucoup, et, de son côté, le faïencier n'était pas très-familier même avec les lettres moulées; jugez alors de l'embarras de ces deux inhabiles. Christophe Dumont ânonnait à chaque mot, et le timide amoureux, qui avait déjà bien assez de son angoisseuse inquiétude, se voyait, pour surcroît de torture, forcé de souffler, mais

du bout des lèvres, le mot que son maître ne pouvait pas déchiffrer.

Ils allèrent ainsi jusqu'à la fin de la pièce d'écriture : celui-ci marchant de surprise en surprise, celui-là de terreur en terreur; et quand maître Dumont eut tout lu, grâce au soin que prenait Jean-Baptiste de le remettre sur la voie lorsqu'il faisait fausse route, tous deux se regardèrent en silence.

Ce qui se passa alors dans l'esprit du père, le sourcillement continu de celui-ci le traduisait si clairement, qu'à chaque froncement des sourcils de son maître, Jean-Baptiste répondait par un frissonnement qui allait jusqu'à l'horripilation.

— Coquin! s'écria enfin maître Dumont, qui avait besoin de donner un libre essor à sa colère trop longtemps comprimée.

— Bourgeois! répondit Jean-Baptiste d'un air suppliant.

— Ah ! c'est à ma fille que tu en veux, gredin ! va-nu-pieds ! Et il écumait de rage.

— Mais je l'aime, maître Dumont! je l'aime de tout mon cœur, de toute mon âme! répétait le jeune compagnon.

— Tu sortiras de chez moi , misérable !

— Vous ne voudrez pas perdre un bon ouvrier ; vous n'aurez pas le cœur de désespérer un honnête garçon.

— Tu sortiras, te dis-je ! ou je te fais prendre par la maréchaussée comme un voleur !

— Ne vous fâchez pas, je vous en prie, ne vous fâchez pas ; c'est si naturel d'aimer mademoiselle Filasse !

— Va-t'en, brigand que tu es !

— Non, car vous vous en repentiriez. Là, vrai, je vous dis que vous vous en repentiriez. Et Jean-Baptiste joignit les mains.

— Ah ! tu me menaces ! reprit maître Du-

mont qui s'enivrait de sa propre colère ; puis il saisit un morceau de bois et le leva sur Jean-Baptiste.

— Mais, nom d'un petit bonhomme! dit l'apprenti, en frappant du pied par terre, vous étiez donc bien grand seigneur quand vous avez épousé la fille de votre bourgeois?

— Tais-toi, scélérat! tais-toi, ou je te tue!

— On ne tue pas comme ça un jeune homme qui n'a que des vues légitimes, répliqua Jean-Baptiste avec résolution. Je vous dis que vous m'écouterez à la fin!

— File promptement, je te le conseille, car je vas faire un mauvais coup!

Et le morceau de bois, lancé avec force, aurait infailliblement assommé Jean-Baptiste, si celui-ci n'eût adroitement esquivé le coup en se sauvant dans la rue. Quelques assiettes seulement furent brisées. Maître Dumont, qui se préparait à courir après l'impertinent deman-

deur de filles à marier, s'arrêta stupéfait devant le dégât qu'il venait de faire. Quant au pauvre garçon, il disparut comme un trait, au tournant de la rue.

Lorsqu'il fut hors de portée de la fureur du faïencier, il s'assit sur une borne et se mit à pleurer de rage, à se maudire, à s'accuser lui-même du mauvais résultat de sa démarche.

— Voyez donc ce qui m'arrive! se disait-il, c'est pourtant à cause des leçons que j'ai reçues de mademoiselle Filasse. Pourquoi ne suis-je pas resté un âne, un ignorant? Si je n'avais jamais appris à écrire, jamais non plus je n'aurais osé parler, et je serais encore l'ouvrier de maître Dumont, le serviteur de sa fille, tandis qu'à présent me voilà chassé! Et dire que je n'ai plus aucun moyen de la voir! Encore si je savais comment faire pour ne plus l'aimer!

Il rêva ainsi jusqu'au soir, toujours planté sur cette borne, et sans idée fixe pour le lendemain.

— Cependant, reprit-il, quand il sentit que

le froid de la nuit le piquait au vif, je ne peux pas coucher là ; d'ailleurs j'ai besoin que quelqu'un me donne un conseil, car pour moi, je ne saurai jamais me conduire tout seul.

Alors il vint à penser à son ami Mathieu Libois, et c'est vers la demeure de celui-ci qu'il se dirigea.

Elle fut grande la surprise du vieux compagnon quand le soir, après sa laborieuse journée, il trouva, en rentrant dans son chenil de la rue de Versailles, le pauvre Jean-Baptiste établi au coin d'un feu de bourrée, dont Madeleine activait la flamme, pour faire joyeuse réception à son mari.

— Que diable viens-tu faire ici à l'heure du souper ? lui demanda le camarade d'apprentissage de Christophe Dumont.

Jean-Baptiste était encore si fort abattu sous les coups de la mauvaise fortune, que jusque-là il n'avait pu répondre aux questions empressées de Madeleine ; cependant l'ancien de la fabrique

lui ayant de nouveau adressé la parole, il se décida à desserrer les dents :

— Eh bien ! dit-il, père Libois, est-ce que vous ne savez pas qu'il y a eu du nouveau chez nous? un tremblement d'enfer, quoi !

— Ma foi non ! reprit l'autre, nous avons bien entendu ce vieux dogue de Christophe faire sa grosse voix ; mais comme il aboie souvent après le premier venu, nous ne nous sommes guère inquiétés de savoir sur qui il voulait mordre pour le quart-d'heure.

— Mordre? ce ne serait rien que ça, père Libois, dites donc plutôt que si je ne m'étais pas sauvé, je crois qu'il m'aurait étranglé! tant il y a finalement que je suis sur le pavé.

Alors il raconta longuement à son ami de l'atelier la terrible querelle qui s'était élevée entre lui et le maître à propos de cette demande en mariage, rédigée au prix de tant de peines et si respectueusement formulée, qu'elle était vraiment digne d'un meilleur accueil.

Tandis que Jean-Baptiste faisait avec sa naïveté accoutumée le récit de sa mésaventure, Madeleine Libois préparait le couvert; elle transvasait de la marmite de fonte dans un vaste poêlon de terre la soupe bouillante que Mathieu attendait avec l'impatience d'un appétit de rude travailleur. Mais, bien qu'elle fût occupée des soins du ménage, la brave femme du brave homme prêtait une oreille attentive à tout ce que disait le malheureux apprenti de maître Dumont, et quand il eut fini de se plaindre, comme elle avait aussi terminé les apprêts du souper, Madeleine prit la parole :

— Mettez-vous là, à table, tous deux, et laissez-moi faire ; je vas aller le trouver, votre chien de Christophe : mes enfants sont au lit, mon homme a tout ce qui lui faut, moi je n'ai pas faim, ainsi ne vous inquiétez de rien. Je te réponds, Jean-Baptiste, que le bourgeois te reprendra ce soir, ou je ne suis pas une femme!

— Mais, madame Libois... objecta le jeune faïencier.

— Laissons-la faire, dit Mathieu, ton mariage nous regarde un peu aussi, nous; ce sont des affaires de famille, pour ainsi dire.

— Comment pour ainsi dire? répliqua Madeleine, vous verrez que, parce que votre Christophe le crasseux est un richard, je ne suis plus, moi, Madeleine Dumont, sa propre cousine germaine? et que même, dans les temps, il a été bien heureux de nous trouver : mon père, pour lui donner du pain et un lit; moi, pour lui rafistoler ses guenilles, quand ma tante Javotte a été défunte. Le cousin a prospéré, tant mieux pour lui; il est devenu avaricieux, ça ne lui profitera peut-être déjà pas tant; sa fille est une chipie, ça la regarde; mais si nous ne nous parlons plus depuis des années, ce n'est pas une raison pour que j'aie oublié qu'il a joliment tourné autour de moi avant que d'entrer dans la famille des Ferrand. Bref, que s'il a épousé cette grande blondasse de Geneviève, c'est que je n'ai pas voulu de lui; voilà qui est au su et au connu de tout Saint-Germain.

— Je ne vois pas, reprit Jean-Baptiste, mais avec le ton d'un doute timide, le rapport qu'il peut y avoir entre vos différends d'ancienne date et ma demande en mariage d'aujourd'hui, et comment il se pourra que l'inclination que maître Dumont a pu avoir pour vous répare le mal qu'il m'a fait tantôt?

— Ah! tu ne vois pas ça, nigaud? ah! tu ne comprends pas que du moment que nous lui avons rendu des services autrefois, j'ai le droit aujourd'hui de lui demander d'avoir de la justice pour toi?... D'ailleurs, ajouta-t-elle, il y a longtemps que j'en ai gros sur le cœur contre lui et contre sa bégueule de Filasse : voilà une occasion toute trouvée pour me soulager.

Cela dit, et sans écouter les prières de Jean-Baptiste qui craignait que, par excès d'obligeance, elle n'en vînt à attaquer en même temps et le père et la fille, ce qu'il ne voulait pas; sans écouter aussi les recommandations de Mathieu Libois, qui lui criait :

— Femme! femme! n'envenime pas les choses!

Madeleine partit, faisant claquer si fort ses sabots sur le pavé, qu'on en entendait encore le bruit quand elle était déjà au tournant de la rue de Paris.

Lorsqu'ils furent seuls, Mathieu Libois, que le besoin de souper pressait, dit à Jean-Baptiste en lui montrant une assiette pleine :

— Allons, garçon, chacun la nôtre!

Puis, sans s'occuper davantage du convive qui ne touchait point à la volumineuse assiettée de soupe qu'il venait de lui servir, le vieux compagnon avala la sienne à grandes cuillerées, et retourna même deux fois au poêlon, aussi bien que s'il eût été encouragé par l'exemple.

Enfin, après une grande demi-heure d'absence, Madeleine revint à la maison.

Son visage était pourpre, ses yeux étincelants de joie, l'orgueil du triomphe s'épanouissait sur ses lèvres encore frémissantes, et

sa haute taille fièrement cambrée annonçait clairement qu'elle venait de remporter une grande victoire. A son aspect, Jean-Baptiste se leva précipitamment, il courut au-devant d'elle, et, joignant les mains, il s'écria :

— Est-il possible? vous nous apportez une bonne nouvelle!

— Une fameuse, au moins! répondit Madeleine; mais attendez, laissez-moi retrouver mon souffle, car j'en ai tant dit, mais tant dit, que le gosier me brûle!

— Ah! j'étais bien sûr, dit Mathieu en versant un verre de piquette que Jean-Baptiste s'empressa de placer sur les lèvres de Madeleine, j'étais bien sûr qu'en lâchant la bride à ta langue, elle irait un train de poste. Mais voyons la bonne besogne que tu as faite.

— Laissez-la donc respirer! reprit Jean-Baptiste; du moment que nous savons que la mère Libois a vu maître Dumont, qu'elle lui a parlé, que tout est rarrangé; je dis que c'est déjà bien assez beau pour moi.

— Pour toi, mon garçon, riposta la femme de l'ouvrier, remise un peu de l'émotion de sa course, je crois que le mieux que tu as à faire maintenant, c'est de prendre tes cliques et tes claques et d'aller chercher fortune ailleurs; car le vieux scélérat s'est mis dans la tête de te faire arrêter par la maréchaussée, comme vagabond, s'il te trouve à flâner du côté de chez lui.

— Ah bah! dit Jean-Baptiste, avec une douloureuse expression de surprise, comment, ça ne peut pas se raccommoder?

— Inutile d'y songer; c'est vu, c'est entendu, c'est pesé; tu as ton compte, il ne reviendra pas là-dessus.

— Ah çà, femme, qu'est-ce que tu avais donc alors à tant faire la victorieuse en entrant?

— Ce que j'ai? ce que j'ai? répéta Madeleine; j'ai que je l'ai traité, le cousin Dumont, comme un ladre, comme un grippe-sou, comme un sans-cœur qu'il est! voilà dix ans que ça me bouillonne en dedans, j'étais mon-

tée, il ne fallait qu'une occasion, et, foi de femme, je ne lui ai pas épargné des souvenirs de son mauvais temps où il était trop heureux de nous trouver, mon père et moi, pour lui tremper la soupe et rapiécer gratis ses chausses! je me suis fait une pinte de bon sang!

— Enfin, qu'est-ce qu'il peut avoir contre Jean-Baptiste? demanda le vieux compagnon.

— Jean-Baptiste? dit la bonne femme; ah bien oui! nous avons eu joliment le temps d'en parler. Quand j'ai vu du premier mot qu'il n'y avait rien à faire de ce côté-là, je n'ai pas perdu la carte; je me suis dépêchée de lui débiter mon chapelet, et je te réponds qu'il n'en a perdu ni un *Pater* ni un *Ave;* car je criais si haut, que tous les voisins étaient aux fenêtres.

— Et mademoiselle Filasse, qu'a-t-elle dit? demanda timidement Jean-Baptiste.

— Ah! la princesse de la rue Au Pain? répliqua Madeleine, croiriez-vous qu'elle a manqué

de cœur ce soir? elle s'est mise à geindre, à pleurnicher.

— Elle a pleuré! ah! mère Libois, que dites-vous là? et c'est à cause de moi, peut-être?

— Est-ce que je sais? est-ce que j'ai seulement fait attention à ses giries? ah bien, c'est bon! si elle croit que je suis sensible à ses larmes... je ne suis pas méchante, Dieu le sait, mais je la verrais dans la misère, celle-là, avec pas de souliers aux pieds, et rien dans son buffet, que je dirais : C'est une bénédiction du Seigneur; çà lui apprendra à ne pas regarder sa famille, et à faire fi des honnêtes gens parce qu'ils portent des sabots.

Jean-Baptiste laissa parler Madeleine, sans prêter aucune attention à son verbiage : il se savait décidément chassé par maître Dumont; mais aussi on lui avait dit : — « Mademoiselle Filasse a pleuré, » — et, facile à se créer une illusion encourageante pour son amour, il attribuait à la sévérité du père les larmes que la fille venait de répandre. Bien plus, en les savourant

à part lui, ces précieuses larmes, il oubliait qu'au sortir de cette fabrique qui venait de lui être fermée pour toujours, il devait trouver à la porte tous les tourments du besoin, toutes les douleurs de la misère qui l'attendaient là, pour s'emparer de lui, et lui faire escorte sur la route qu'il allait parcourir au hasard.

— Avec tout ça, reprit Mathieu Libois, je vois bien que tu n'as rien dit du tout en faveur de Jean-Baptiste.

— Jean-Baptiste ! Jean-Baptiste ! répéta encore Madeleine, j'avais bien l'intention de revenir sur son compte ; mais, quand j'ai entendu le vieux grigou qui ne parlait de rien moins que de te mettre dehors aussi, parce qu'il prétend que tu donnes de mauvais conseils aux autres compagnons ; là-dessus la colère m'a mise hors de moi. Aussi je lui ai fait voir que des parents comme nous valaient bien un cousin de son espèce, et qu'un ouvrier comme toi ne craint pas un maître comme lui ! ce qui fait que voilà ton

compte signé, et que tu peux chercher de l'ouvrage ailleurs.

— Diable de langue de femme ! s'écria à son tour Mathieu, en frappant violemment du pied par terre ; me voilà mis à la porte de la fabrique, à présent ! et où veux-tu que je trouve à travailler dans Saint-Germain? Est-ce qu'il y a un autre maître faïencier ? nous voilà bien avancés maintenant !

— Laisse donc ! Christophe sera trop heureux de t'envoyer chercher dès demain ; d'ailleurs, ne fallait-il pas avoir l'air de plier sous lui ? Et puis, ça me faisait mal depuis trop longtemps ; un jour ou l'autre la bombe devait éclater ; j'ai peut-être été un peu loin, mais, en conscience, une fois que j'ai été lancée, je n'ai pas pu m'arrêter.

Ainsi, pour obéir à une vieille rancune de famille, Madeleine avait oublié les intérêts de son protégé et compromis ceux de son ménage.

Le lendemain cependant, comme la femme de Mathieu l'avait prévu, Christophe Dumont envoya chercher son vieil ouvrier ; mais, en même temps il déclara d'une manière formelle qu'il ne voulait plus entendre parler de Jean-Baptiste :

« Au moins, dit celui-ci, qu'il me donne mes hardes, j'en ferai de l'argent pour vivre jusqu'à ce que j'aie trouvé de l'ouvrage à Paris. »

Mathieu Libois promit au jeune compagnon de lui rapporter son paquet à l'heure du déjeuner ; mais, au lieu des hardes attendues, voilà la réponse que Mathieu reçut du maître faïencier :

— Entre vieux camarades comme nous, vois-tu, cousin, les propos de femme ne sont que des vétilles que nous devons mettre sous nos pieds ; mais pour ce qui regarde le coquin, tu peux lui dire que pas une de ses guenilles ne sortira de chez moi, attendu que je les prends pour me payer de la casse d'hier, dont il est cause. De plus, tu pourras ajouter que, si j'ai le

malheur de le rencontrer, pas plus tard que ce soir, dans Saint-Germain, je le ferai coffrer, comme un abuseur de filles de maître!

Le vieux compagnon, voyant que toute insistance serait inutile, rapporta mot à mot, à l'apprenti chassé, l'irrévocable arrêt du père de Filasse.

Dans cette réponse toute brutale, et qui devait ajouter à son désespoir, Jean-Baptiste puisa cependant une nouvelle force pour son amour.

-- Ah! il m'appelle abuseur de filles de maître! c'est donc que mademoiselle Filasse en tient aussi pour moi? elle ne me l'a pas dit, parce qu'elle est fière; mais elle ne se gêne guère pour parler à maître Dumont; il y aura eu des aveux de faits, et voilà d'où vient qu'il m'en veut si fort. Mais qu'importe? si, de son côté, elle se met bien dans la tête de m'aimer, si je m'obstine une bonne fois à l'épouser, il faudra bien qu'à la fin le bourgeois nous cède à tous deux! Ah! nous verrons! nous verrons!

Et, reprenant courage, le jeune faïencier remercia Madeleine Libois et son mari de leur hospitalité ; puis, confiant son avenir à Dieu, il prit la route de Paris.

IV.

Les petits Écus.

Avoir vingt ans, être libre, et pouvoir se dire : « Là-bas, ce mur de pierre vers lequel j'avance à chaque pas, et que tout à l'heure je toucherai de la main, c'est la barrière de Paris ! » n'est-ce pas là le beau rêve de presque tous nos enfants de la province?

Il en est des milliers qui, tous les jours, impatients qu'ils sont de vieillir et de secouer le joug de la surveillance paternelle, dévorent en imagination et le temps et l'espace; puis, se plaignant au destin de la lenteur de leur belle et heureuse adolescence, ils se demandent presque avec désespoir :

« Mais à quand donc mes vingt ans, la liberté et Paris! »

Jean-Baptiste avait dépassé sa dix-neuvième année lorsque la rigoureuse volonté de maître Dumont l'obligea à descendre de Saint-Germain au Pec, et à suivre, sans espoir de meilleur accueil au retour, la route qui va tournant, de Chatou à nos Champs-Elysées. Il était parfaitement libre de ses actions; la capitale du royaume de France ouvrait ses grandes portes devant lui pour le recevoir, et il ne connaissait encore Paris que de nom, ou bien d'après les récits de mademoiselle Filasse; car celle-ci y venait une fois par an, le jour de sainte Marie d'août, pour apporter un beau bouquet de fête à sa marraine, ma

dame Jourdain, maîtresse lingère, qui tenait boutique sous les charniers des Innocents.

Ainsi, à l'âge le plus favorable pour jouir des priviléges de l'indépendance, au milieu d'un monde inconnu, le jeune faïencier devait sentir son cœur s'épanouir, sa poitrine se dilater, ses yeux s'ouvrir plus grands à l'aspect de tant de belles choses si nouvelles pour lui; cependant, quand il eut mis le pied sur le pavé de Paris, son cœur se resserra, il sentit sa poitrine se comprimer comme sous une douloureuse pression, et, dès les premiers pas en-deçà de la barrière, il s'arrêta pour jeter un coup d'œil désespéré vers la route qu'il venait de parcourir.

Toutefois il ne perdit pas absolument courage; car, se souvenant que Filasse avait pleuré et pleuré sur son absence peut-être! il s'imagina que si de cœur il revenait déjà en espérance à Saint-Germain, il y avait un autre cœur qui, de là-bas, accourrait au-devant du sien, afin de le rencontrer à la moitié de la course.

Jean-Baptiste reprit alors confiance dans l'avenir et se dit :

« Allons toujours où le mauvais sort nous mène, et que Notre-Seigneur nous fasse la grâce de nous ramener bientôt au point d'où nous sommes partis. »

Le mauvais sort, qui est quelquefois un bon guide, le mena droit ce jour-là, dans la rue de Charonne, à l'autre bout de Paris ; il vit ces mots écrits en grosses lettres noires, sur une très-grande porte : *Fabrique de Faïencerie de maître Nicolas Richot.*

L'ouvrier entra résolument, avec cette assurance bien permise à un brave et laborieux garçon qui se sent capable de tenir honorablement sa place dans un atelier.

— Bourgeois, dit-il à Nicolas Richot, quand il fut en présence du maître, je me nomme Jean Baptiste Vaugrain, je suis l'élève de Christophe Dumont, le faïencier de la rue Au Pain, à Saint-Germain-en-Laye ; j'ai rempli avec fidélité tous

mes devoirs de loyal apprenti ; je suis compagnon depuis trois mois, mon maître m'a renvoyé sans me donner mon décompte, et comme j'ai besoin de souper ce soir, je viens vous demander de l'ouvrage pour ce matin.

— Mais, reprit le fabricant de la rue de Charonne, sais-tu ton état, au moins?

— Mettez-moi au *pétrissage,* au *coupage,* au *battage,* essayez-moi au tour à ébaucher, employez-moi au *moulage en ballon, en croûte* ou *à la housse,* et vous verrez que je sais, tout aussi bien que le plus habile, ajuster la pâte sur la girelle du tour, ébaucher et amincir ma pièce avec *l'estèque* et me servir de la *barbotine* ou de l'éponge Quant à *l'encastage* et à *l'enfournement,* j'en connais tous les secrets. S'agit-il de poterie commune, nous avons l'ancienne méthode d'enfourner : celle-là, le premier galopin venu peut l'employer après deux heures d'apprentissage ; mais quant à l'enfournement par *échappade* ou par *chapelle,* et celui que nous appelons en *étuis* ou en *cazottes,* c'est une autre histoire, il faut de la pratique ;

et, grâce à Dieu, j'en ai. Ainsi, voyez, prenez-moi; je n'ai pas le sou, je suis sur le pavé, et je viens ici avec un appétit de tous les diables!

— Fort bien! répliqua maître Richot; tu me parais entendre passablement notre partie; aussi je m'étonne qu'avec de pareils talents, ton maître n'ait pas tenu à te conserver chez lui.

— Ah! voilà, dit Jean-Baptiste, c'est que le père Dumont est encore plus curieux de ne pas marier sa fille à un quelqu'un qui n'a rien, que de garder à la fabrique un compagnon qu'il a stylé lui-même, et qui peut lui rendre tout plein de services.

— Comment, gaillard, tu es donc amoureux de la fille de ton maître?

— Pourquoi pas, bourgeois? Je connais les statuts du métier, que c'est même le roi Henri IV, qui a dit dans ses lettres-patentes de l'an de grâce 1600 : « Le compagnon qui épousera une fille de maître ne paiera que 280 liv. pour le brevet et la maîtrise. »

— Diable, tu es un lettré, à ce qu'il paraît? repartit Nicolas Richot.

— Oh! répondit ingénument Jean-Baptiste, ça tient à un mal à la main que j'ai eu; ce qui m'a permis d'apprendre à lire dernièrement dans l'*Almanach des Six Corps des Arts et Métiers*.

— En ce cas, mon gaillard, tu as dû y voir aussi, à l'article qui concerne les gens de notre corporation, que tout compagnon ou apprenti qui abusera des femme, fille, parente ou même servante de son maître, sera déchu du droit de parvenir à la maîtrise.

— Je sais ça, dit Jean-Baptiste, c'est à la page 12.

— Mais ce que tu ne sais pas peut-être, c'est que nous autres, marchands et fabricants de la ville de Paris, nous nous sommes engagés, sous serment, à ne pas recevoir dans nos ateliers et boutiques celui qui se serait privé, par une faute quelconque, du droit de devenir maître à son tour.

— Que cela ne vous retienne pas, repartit vivement le jeune faïencier, vous pouvez me prendre sans crainte, car, la main sur le cœur, je vous réponds de moi, et bien mieux encore de mademoiselle Catherine Dumont, ajouta-t-il en soupirant.

Sa bonne figure d'honnête homme, la franchise de son langage, l'exposition claire et sans embarras de sa situation prévinrent maître Richot en faveur de Jean-Baptiste; dès le matin même, le maître lui assigna une place dans sa fabrique, et répondit pour son nouvel ouvrier chez l'aubergiste en renom des compagnons du quartier.

Dès le lendemain, l'esprit libre de toute inquiétude, Jean-Baptiste faisait bravement sa journée d'ouvrier, et s'il n'unissait pas sa voix aux voix tonnantes de ses camarades, soit durant les heures du travail, soit au cabaret du logeur en vidant la demi-bouteille du souper, c'est qu'une pensée persévérante le préoccupait sans cesse.

Comment vivre sans espoir de se retrouver jamais auprès de mademoiselle Filasse? Comment faire pour retourner à Saint-Germain, sans s'exposer à voir se renouveler la scène scandaleuse qui avait déterminé son départ?

Il chercha longtemps le moyen de concilier l'intérêt de son amour avec le caractère bien connu de maître Dumont, et plusieurs mois se passèrent sans que son imagination, laborieusement consultée, lui fournît l'expédient indispensable à la visite qu'il ne se sentait plus le courage de remettre à d'autres temps.

Quand passion véritable il y a, si grand que soit l'obstacle qu'elle rencontre, celle ci puise dans sa propre énergie une telle puissance de développement, qu'elle s'élève bientôt au-dessus de cet obstacle dont elle mesurait d'abord la hauteur avec effroi; la barrière ne s'est point abaissée; c'est le cœur qui a grandi, et l'on franchit d'un pas ce que tout à l'heure on n'atteignait pas même du regard.

— Pardieu ! se dit par un beau dimanche notre ami, il faut avouer que depuis tant de semaines que je me casse la tête à chercher un prétexte pour retourner chez maître Dumont, j'ai été bien maladroit dans mes imaginations : il n'y avait rien de plus facile à trouver : le bourgeois aime l'argent, portons-lui de l'argent, d'autant plus que je lui en dois, puisqu'il m'a nourri à rien faire !

Il dit, et, mettant en poche sa bourse de cuir assez bien garnie, grâce aux semaines pleines qu'il faisait à la fabrique, le bon garçon, tout joyeux de sa résolution, gagna Saint-Germain par la grand'route, sans s'inquiéter du soleil qui lui dardait à plomb ses rayons sur la tête. Il alla bon pas, comme on se l'imagine, si bien qu'il laissa loin derrière lui les coucous qui le précédaient depuis longtemps sur la chaussée. Deux heures après son départ de la rue de Charonne, il entrait dans le magasin de Christophe Dumont. Le maître faïencier ne fut pas peu surpris en le reconnaissant.

— Ah ! te voilà, mauvais sujet ! Et quel bon vent t'amène à Saint-Germain?

— J'avais envie de vous voir, bourgeois ; je n'y tenais plus, et, ma foi, j'ai pris sur moi de venir. Quand le diable y serait, votre colère a eu le temps de se calmer ; vous ne pouvez pas m'en vouloir jusqu'à la dernière éternité !

Est-il besoin de dire que, tout en parlant à maître Dumont, Jean-Baptiste furetait des yeux dans tous les recoins de la boutique, et que son regard allait fouillant jusque dans le plus obscur de l'arrière-magasin, pour essayer d'y rencontrer Filasse.

— Si c'est ma fille que tu cherches, lui répondit le malin vieillard, qui devinait au plus juste la préoccupation de Jean-Baptiste, je dois te prévenir, mon garçon, que tu as perdu tes pas et tes peines ; car Filasse est à la messe, et elle ne rentrera pas aujourd'hui pour dîner ; attendu qu'elle doit aller ensuite au couvent des Loges, passer le reste de la journée chez la supérieure.

Tu vois que j'y vas franchement avec toi ; mais c'est pour te dire aussi que si tu as le malheur de traîner tes guêtres de ce côté-là, tu auras affaire à moi !

— Ne vous fâchez pas, bourgeois, reprit le jeune compagnon singulièrement contrarié cependant de l'absence de la jolie blonde. Sans doute que j'aurais été bien aise de voir par mes yeux comment se porte mademoiselle Filasse ; mais c'est à vous surtout que je voulais parler, et puisque je vous trouve ici, il n'y a pas de malheur.

— Ah bien ! oui ; mais moi je n'ai pas le temps de t'entendre. Si c'est de l'ouvrage que tu veux, il n'y en a pas pour toi à la fabrique.

Maître Dumont, qui ne tenait pas à faire longtemps la conversation avec son apprenti, le repoussait peu à peu vers la porte de sortie, sous prétexte d'épousseter ses plats et ses assiettes ; de sorte que Jean-Baptiste, reculant pas à pas, du fond à l'entrée de la boutique, se trouva

dans la rue sans s'être aperçu du chemin que le père de Filasse lui avait fait faire.

— Ah! ça bourgeois, est-ce qu'on ne peut plus vous parler?

—Si fait, mon garçon; mais est-ce que le pas de la porte n'est pas assez bon pour ce que tu as à me dire? Vous allez voir, ajouta-t-il d'un ton goguenard, qu'il faudra que je dise à monsieur : Entrez donc, je vous prie; donnez-vous la peine de vous asseoir. Attends que j'aille te chercher un fauteuil!

— Mais au fait, maître Dumont, reprit Jean-Baptiste en posant son pied près de la porte que le faïencier se préparait à lui fermer sur le nez, il me semble que je ne mérite pas que vous me jetiez hors de chez vous, surtout quand j'arrive de cinq grandes lieues d'ici pour vous apporter de l'argent.

— De l'argent! dit vivement le maître; et de quelle part, mon garçon?

— Pardieu ! de la mienne, je ne suis le commissionnaire de personne.

— Entre donc, explique-moi ça ; car je ne comprends pas.

— Voici le fait : j'ai eu la maladresse de me blesser à ma sortie d'apprentissage, vous m'avez soigné, vous m'avez nourri ; tout ça vous a bien coûté vingt ou vingt-cinq sols par jour.

— Mets-en trente, et que tout soit dit.

— Eh bien ! trois mois de trente jours chacun.

— Il s'est même trouvé un mois de trente et un jours, interrompit maître Dumont.

— Ne m'embrouillez pas, bourgeois : trois fois trente font quatre-vingt-dix.

— Et un jour de plus, c'est quatre-vingt-onze.

— A raison de trente sous par jour, calcula

Jean-Baptiste; si ce n'était qu'un mois ça nous ferait quarante-cinq francs; ah! dam, je sais compter, grâce à mademoiselle Filasse.

— Ma fille n'est pour rien là-dedans; parlons de notre affaire, continua le faïencier.

— Il s'agit de savoir combien trois fois quarante-cinq livres font d'argent.

— Ça fait une somme ronde de cent trente-cinq francs; plus le jour en sus, cent trente-six livres dix sous. Est-ce que tu aurais de quoi me payer, par hasard?

— Pas tout de suite, maître Dumont, balbutia notre ami assez effrayé de l'énormité de sa dette, mais je peux toujours vous donner les trente-six livres dix sous; et pour le reste, ça sera à raison d'un petit écu de trois livres que je vous apporterai tous les dimanches, jusqu'à ce que je ne vous doive plus rien.

— Je l'avais toujours bien dit : tu es un honnête garçon! ajouta le père de Filasse en

comptant la monnaie que Jean-Baptiste venait d'étaler sur le comptoir ; aussi tu vois que j'ai eu de la confiance en toi : je t'ai laissé partir sans te demander ce que tu me devais.

Ici Jean-Baptiste aurait eu beau jeu à répliquer ; mais il jugea prudent de ne pas revenir sur le passé.

Ainsi se trouva réglé le paiement de cette dette; ainsi l'expédient de l'amour passa aux yeux de l'avare pour un calcul de la probité, et Jean-Baptiste acquit, au prix d'une économie de trois francs sur le gain de sa semaine, le droit de faire tous les dimanches une visite à son maître d'apprentissage.

En quittant maître Dumont, après lui avoir laissé ce premier à-compte, Jean-Baptiste courut chez son ami Mathieu Libois ; car c'est à lui seulement qu'il osait demander des nouvelles de Filasse

— Elle n'est ni meilleure ni plus avenante qu'autrefois, lui dit le vieux compagnon ; de

plus elle a maintenant des accès de mauvaise humeur avec son père, et tu pourrais bien ne pas être étranger à leurs castilles, car plus d'une fois on a entendu la mijaurée qui prononçait ton nom.

C'était plus qu'il n'en fallait pour redonner espoir et courage au jeune faïencier ; il revint à Paris avec la joie au cœur, et employa si bien sa semaine que maître Richot, enchanté de son nouveau compagnon, lui dit le samedi suivant :

— Continue, mon garçon, et dans quelque temps, je te le promets, tu seras chef d'atelier.

Ce n'était pas la perspective de sa nouvelle position dans la fabrique de la rue de Charonne qui lui causait le parfait contentement qu'on voyait briller dans ses yeux ce soir-là ; il n'était plus qu'à quelques heures de ce dimanche si ardemment désiré ; encore une nuit à passer, et une nuit où les bons rêves ne lui feraient pas faute, et puis, il allait se retrouver enfin auprès de la jolie blonde qui l'attendait peut-être ? et que lui, il était si impatient de revoir !

— J'irai un peu moins vite, disait-il en s'habillant de son mieux le dimanche matin, de sorte que j'arriverai à Saint-Germain après l'heure de la grand'messe, et comme il y a un Dieu, et que Dieu protége ceux qui n'ont que de bonnes intentions, Filasse n'aura pas aujourd'hui d'invitation au couvent des Loges.

Il avait mis sa cravate bleue, brossé son chapeau à longs poils et noué les cordons de ses souliers bien huilés; enfin il était prêt à partir quand on frappa à la porte de son cabinet de garçon.

— C'est moi, lui dit en entrant le père Dumont, je suis bien aise de te rencontrer chez toi, car tu n'aurais trouvé que Filasse à la maison, attendu que j'ai affaire aujourd'hui à Paris.

Jean-Baptiste devint tout pâle à l'aspect de son maître d'apprentissage; son cœur se gonfla, il sentit que des larmes de rage lui venaient aux yeux.

— Mais, bourgeois, murmura-t-il, à quoi

bon vous donner la peine de venir, puisque je vous avais promis que j'irais à Saint-Germain vous porter votre affaire?

Et, tout en parlant, le désappointé Jean-Baptiste se mordait les lèvres, faisait claquer ses doigts, allait, venait dans sa très-petite chambre, ainsi que, dans sa loge étroite, va et vient, avec une sourde colère, le sauvage habitant de la ménagerie.

— J'étais bien sûr que tu ne manquerais pas à ta promesse, répondit le faïencier; mais j'ai pensé que la course étant longue, ça usait la chaussure: j'ai plus que toi, mon garçon, le moyen de me faire faire des souliers neufs; aussi ai-je profité de mon voyage à Paris pour t'épargner une fatigue et des frais inutiles.

— Bien obligé, maître Dumont, c'est un service que vous m'avez rendu... Mais c'est égal, je vous en suis bien reconnaissant, tout de même.

Le son tremblé de sa voix, le chagrin profond

que trahissait l'expression singulière de son regard, donnaient un démenti formel à ses paroles; mais, soit que le père de Filasse, trop préoccupé de ses intérêts de créancier, ne vît rien de tout cela; soit qu'il ne voulût rien voir, il dit tout naturellement à Jean-Baptiste, et comme si celui-là eût vraiment dût le remercier de sa malencontreuse visite :

— Il n'y a pas de quoi, mon enfant. Je ne suis plus ton maître, c'est vrai; mais, tant que je trouverai l'occasion de te faire faire une économie quelconque, tu pourras toujours compter sur moi. Ah çà, donne-moi ce petit écu, que je m'en aille; d'autant plus qu'il pleuvra tantôt, et que je ne veux pas prendre de voiture pour retourner chez moi.

Maudissant tout bas la bonne intention du faïencier, Jean-Baptiste tira, mais à regret, de sa bourse, cet écu de trois livres, qui devait être le prix d'une si belle journée! Christophe Dumont prit la pièce d'argent, l'examina avec soin, et partit en disant :

— A dimanche !

Alors, resté seul, le pauvre garçon se livra à toute sa fureur. Il frappa du pied, se prit aux cheveux, jeta son chapeau par terre, dénoua sa cravate bleue et la déroula avec tant de violence, qu'il faillit s'étrangler ; sa veste alla bientôt rejoindre son chapeau sur le carreau du galetas, puis il se roula, tout chaussé, sur son lit de sangles, en se répétant :

— Non ! non ! il n'y a pas de bon Dieu pour moi !

Comme il la passa tristement, cette journée du dimanche, que depuis six jours il appelait de tous ses vœux ! à laquelle il souriait en espérance depuis le lundi précédent ! Il entendit plusieurs de ses camarades de la fabrique, qui logeaient sur le même palier que lui, partir gaiement, ceux-ci pour les Porcherons, ceux-là pour la Râpée. Il eut un moment la pensée d'aller boire avec eux pour oublier son chagrin ; mais sa raison l'emporta sur ce mauvais conseil du déses-

poir. Jean-Baptiste se déshabilla tout-à-fait; il se fourra dans son lit, bien qu'on fût à peine à la moitié du jour; et tandis que les autres, réunis dans la rue, se mettaient en route, six de front, bras dessus, bras dessous, pour se rendre aux guinguettes des barrières, lui qui n'avait ni faim, ni soif, ni la voix au chant, ni le cœur à la danse, essaya de s'endormir en pensant à Filasse; et, comme il désirait, c'est en pensant à Filasse qu'il s'endormit bientôt.

La semaine suivante lui parut bien longue. Cependant, pour distraire son esprit de la crainte d'une visite qui pouvait se renouveler, il employa encore mieux son temps qu'il ne l'avait fait pendant la dernière quinzaine; puis le samedi arriva enfin; et quand, après la journée, on lui eut payé sa semaine, Jean-Baptiste, qui, depuis le matin, poursuivait un projet, le seul qui fût capable de le mettre à l'abri des précautions économiques de son créancier, se dit, en sortant de la fabrique :

— C'est un coucher à l'auberge qu'il m'en

coûtera; mais du moins, maître Dumont aura beau se lever et partir de bonne heure, je suis bien sûr qu'il ne pourra me rencontrer ni chez moi, ni sur la route.

Le soir même il était à Saint-Germain ; et de la fenêtre de la mansarde qu'on lui avait louée pour la nuit, il voyait dans la chambre de Filasse.

A quoi bon vous parler de ses délicieuses émotions de la nuit et du dimanche suivant? A deux heures du matin, il était encore à sa croisée, les regards invariablement attachés sur les rideaux à carreaux rouges et blancs de la chambrette de Filasse. Il ne sentait ni le froid de la nuit, ni le besoin de dormir.

A la première lueur du jour, il revint à la même place, attendant sans impatience, car tant de souvenirs l'occupaient, attendant, disais-je, que ces rideaux, tant regardés déjà, vinssent à glisser sur leur tringle, et que la fenêtre s'ouvrît.

Filasse était matinale : dès cinq heures elle fut sur pied.

Vêtue à demi, le sein à peine couvert, les cheveux encore en désordre et les jambes nues, elle vint se placer à sa fenêtre pour respirer les bonnes et ravivantes émanations dont le voisinage de la forêt imprégnait l'air.

A l'apparition de la belle et fière demoiselle, qu'il n'avait jamais vue en si léger déshabillé, durant les dix années qu'il passa auprès d'elle, Jean-Baptiste sentit son cœur se fondre dans la joie; peu s'en fallut qu'il ne poussât un cri d'admiration et d'ivresse. Il tendit les bras, comme pour enlacer ce corps jeune et svelte que ses yeux dévoraient; sa respiration devint plus pressée; sa chaude haleine, en passant sur ses lèvres, les gonfla; et un baiser, qu'il ne lui fut pas possible de rendre moins bruyant, traversa la rue, et alla se mêler à l'air que la jeune fille respirait.

Honteux, alors, de ce transport involontaire, il se rejeta hors de la vue de Filasse; et, comme pour se faire pardonner une hardiesse, dont sa bien-aimée ne pouvait pas s'offenser cependant, il joignit les mains et se mit à genoux:

— Aimez-moi, mademoiselle Filasse ! dit-il, aimez-moi aussi franchement que je vous aime, et alors vous ne m'en voudrez plus.

Mais où nous emporte l'habitude de conter longuement ! Nous ne voulions rien dire autre chose, sinon que, ce dimanche-là, grâce à la précaution qu'il avait prise de partir dès la veille pour Saint-Germain, Jean-Baptiste eut le bonheur de voir enfin mademoiselle Filasse.

A l'ouverture de la boutique, il se rendit chez le faïencier, et fut bien accueilli par le père et par la fille. Catherine Dumont ne crut point au-dessous de sa dignité de témoigner à notre ami le plaisir qu'elle éprouvait à le savoir bien placé à Paris, et elle le félicita d'une façon tout aimable sur son élévation prochaine à l'emploi de contre-maître, dans la fabrique du faïencier de la rue de Charonne.

L'amoureux Jean-Baptiste eût bien voulu prolonger sa visite, mais la prudence l'invitait tout bas à faire retraite ; il comprit qu'il y avait sagesse et

calcul adroit à se ménager, au prix du sacrifice d'une partie de son bonheur d'aujourd'hui, encore du bonheur pour le dimanche suivant; d'ailleurs il en emportait avec lui une assez belle provision pour que toute la semaine pût s'en ressentir.

Cette mesure d'économie bien prise avec lui-même, il donna à maître Dumont l'écu de trois livres, qui n'était que le prétexte et l'excuse de son voyage à Saint-Germain. Filasse, chargée par son père d'encaisser la pièce d'argent, n'attendit pas la permission de celui-ci pour dire au bienheureux jeune homme :

— Jean-Baptiste, nous vous attendons dimanche prochain.

Et la jolie blonde accompagna ces paroles d'un regard si encourageant, d'un sourire si gracieux, que c'était à en mourir de plaisir.

Telle est notre mauvaise nature, que, dans toute histoire écrite, si le bonheur du héros qui nous a le plus intéressé menace de se prolon-

ger, ou bien nous tournons les feuillets avec impatience, jusqu'à ce qu'un accident inattendu réveille notre attention ; ou bien, ce qui est plus humiliant encore pour l'historien, nous fermons le livre avec dégoût, en nous disant :

« C'est ennuyeux à périr, il n'y a plus moyen de plaindre personne. »

Est-ce donc que le bonheur soit chose si commune, si généralement sentie, connue et appréciée, qu'il n'y ait sur ce sujet rien de neuf à nous dire? Sommes-nous donc si vraiment heureux, partant, si riches d'observations faites sur nous-mêmes, en fait de bonheur, que l'analyse ou l'esquisse bien étudiée, d'un cœur content ne puisse plus nous offrir que des redites banales et d'insupportables longueurs? Est-ce bien cela? ou plutôt ne serait-ce pas que la peinture des souffrances d'un individu de notre espèce, aux prises avec le malheur, a seule le privilége de nous attacher, parce qu'elle ravive, excite et satisfait un instinct naturel

de cruauté que nous ne nous avouons pas, mais qui est en nous, aussi bien que l'ambition, que l'envie et l'égoïsme? S'il s'agissait ici de prouver à ceux qui arguent en faveur de leur soi-disant sensibilité, de quelques larmes qu'ils ont répandues, s'il s'agissait, disons-nous, de leur prouver que ces larmes mêmes, données à la torture morale ou aux douleurs physiques d'un être souffrant, témoignent beaucoup plus d'un plaisir éprouvé que d'un apitoiement généreux, la tâche ne serait peut-être ni longue ni difficile; mais c'est de Jean-Baptiste qu'il s'agit; hâtons-nous donc de dire, en quelques mots, que de voyage en voyage, de petit écu en petit écu, il arriva au milieu de l'année suivante, sans avoir encore acquitté sa dette, sans avoir aussi servi de beaucoup les intérêts de son amour.

Maître Dumont le recevait toujours bien; mais il ne lui permettait pas de longues pauses dans sa boutique de la rue Au Pain. Quant à mademoiselle Filasse, si elle l'accueillait assez favorablement, du moins elle ne faisait rien pour le re

tenir ; souvent même elle semblait oublier, avec intention, de lui dire ces mots, qui lui faisaient toujours tant de bien quand il les entendait : « Jean-Baptiste, nous vous attendons dimanche prochain. »

La première fois qu'il sortit de la maison du faïencier sans cette bonne parole d'adieu, il se trouva tout désorienté dans la rue, absolument comme s'il n'avait plus su quel chemin il devait prendre pour retourner à Paris. Tout ce jour-là, et toute la semaine qui suivit, il lui manqua quelque chose ; si bien que Jean-Baptiste se surprenait à chercher de part et d'autre, sans pouvoir se rendre compte du vide qu'il y avait dans son existence journalière. Mais Filasse, à dessein sans doute, ayant de nouveau, et par plusieurs fois, oublié de lui parler de son retour présumé pour le dimanche suivant : « Il y a quelque chose là-dessous, se dit-il, j'en parlerai à Mathieu Libois. »

Il alla donc un jour trouver le vieux compagnon, pour savoir à quoi s'en tenir sur le redou-

blement d'indifférence de mademoiselle Filasse.

— Tu es un bon diable, lui dit son vieil ami de la fabrique ; mais tu ne seras jamais qu'un imbécile, mon pauvre garçon.

— Tiens ! et pourquoi cela ? demanda Jean-Baptiste avec une désespérante ingénuité.

— Comment ! tu n'entends donc rien aux ruses des jeunesses ?

— Ma foi non ! j'y vas à la bonne franquette avec elle, et il me semble qu'elle me doit la réciproque.

— Nigaud ! tu devrais faire un peu mieux ton métier de garçon, quand elle fait si bien, elle, le sien de jeune fille ; elle t'aime, la petite.

— Si j'étais sûr de ce que vous me dites.

— Tu parlerais, n'est-ce pas ?

— Certainement, quoi qu'il m'en coûte un

peu de revenir là-dessus avec maître Dumont.

— Va ton train ! je te dis. Elle t'attend, cette jeunesse ; ce n'est ni au père ni à la fille à te faire des propositions. Tu sens bien que...

— C'est juste, père Libois.

— D'après ça, mon garçon, il faut commencer, si tu veux qu'on sache à quoi s'en tenir avec toi. Dis ce que tu as sur le cœur, mais pas tout de suite ; petit à petit, sonde le terrain ; et une fois que tu seras en pleine route ! avance ! avance, il n'y aura plus de risque.

Le jeune ouvrier promit de faire son profit des conseils de Mathieu Libois ; et quand, huit jours après, il revint apporter un nouvel à-compte au faïencier, il amena, le plus adroitement qu'il put, la conversation sur la nécessité qu'il y a pour les pères de se donner de bons gendres, qui les aiment bien, et qui soient capables de leur succéder dans le commerce. Jean-Baptiste reparla aussi des statuts de la commu-

nauté des faïenciers, si avantageux pour l'apprenti qui épousait une fille de maître. La jolie blonde l'écoutait en souriant, et Christophe Dumont ne l'interrompait pas; aussi, s'engagea-t-il si avant dans le chemin que Mathieu Libois lui avait tracé d'avance, que peu s'en fallut qu'il ne demandât à prendre jour, sur-le-champ, pour son mariage avec Filasse.

Qui ne dit mot consent, est un vieux proverbe auquel il ne serait pas toujours sage de se fier; car, bien souvent, ce qu'on pourait prendre pour une approbation tacite n'est que l'expression muette de la surprise et de l'indignation.

Le faïencier, n'ayant opposé aucune réponse au torrent de paroles que Jean-Baptiste laissa impétueusement couler de son cœur à ses lèvres, celui-ci se crut si bien certain de la victoire, qu'il s'abandonna jusqu'à parler de ses observations si matinales, et surtout si indiscrètes, qu'il renouvelait tous les huit jours, grâce à la petite mansarde de l'auberge où il venait cou-

cher le samedi soir, pour se trouver dès le dimanche matin, à l'ouverture du magasin de maître Dumont.

Il dit cela, non pour se faire un mérite du surcroît de dépense que ses nuits d'auberge lui causaient, mais bien pour prouver à mademoiselle Filasse qu'il lui était maintenant de toute impossibilité de vivre plus d'une semaine loin d'elle.

Soit qu'elle ne fût que médiocrement touchée de cette preuve d'amour, soit qu'elle voulût cacher à Jean-Baptiste l'émotion pudique qu'elle venait d'éprouver, en apprenant que le regard indiscret d'un jeune homme l'avait tant de fois rencontrée quand elle venait, si peu vêtue, respirer l'air frais du matin à sa fenêtre, soit ceci, soit tout autre motif encore, Filasse, qui était assise dans le comptoir, se leva, et, sans adresser un seul coup d'œil à Jean-Baptiste, elle partit brusquement.

— En voilà assez pour une fois, mon bon

homme, dit maître Dumont quand sa fille se fut retirée, tu n'as plus rien à me dire, aujourd'hui?

— Mais non, je ne crois pas, répliqua notre ami, moitié avec embarras, moitié cherchant à s'expliquer le clignement d'yeux et le sourire gêné de son créancier.

— En ce cas, tu peux t'en retourner à Paris; je ne te retiens pas, d'autant plus que tu me gènes : j'ai affaire.

— Au revoir, n'est-ce pas, maître Dumont?

— Parbleu! cela va sans dire.

A ces mots, Jean-Baptiste eut envie de l'embrasser, tant il se sentait le besoin d'épancher au dehors la joie qui l'étouffait.

— A dimanche prochain! cria-t-il de toutes ses forces, quand il fut sur le pas de la porte. Il voulait que sa bien-aimée l'entendit.

Aussitôt après le départ de Jean-Baptiste, maître Dumont appela sa fille.

— As-tu entendu cet animal? lui dit-il, venir se camper en face de chez nous, pour espionner ce qui se passe !

— Il est de fait, mon père, répondit-elle, que je ne l'aurais jamais cru capable d'une pareille...

Elle chercha le mot; et, placée qu'elle était, entre sa vanité satisfaite de l'amour qu'elle inspirait, et sa pudeur inquiète des observations que Jean-Baptiste avait pu faire, elle ne trouva pas d'autre expression que celle-ci : — d'une pareille imprudence !

— Impudence ! tu veux dire? répéta maître Dumont ; mais il faut mettre bon ordre à cela ; et comme, si je calcule bien, le coquin ne doit pas être bien loin d'avoir acquitté sa dette, tu vas me faire le plaisir de relever le compte des petits écus que j'ai reçus de lui; et dussé-je y perdre quelque chose, comme je ne veux plus qu'il remette les pieds chez moi, je lui ferai grâce du reste!

Il était beau, maître Dumont, en parlant ainsi; il sentait son vieux Romain, en ce moment où il faisait, et si généreusement, à sa dignité de père le sacrifice de ses intérêts de créancier.

Mademoiselle Filasse additionna avec soin la longue suite de petits écus, qu'elle-même avait encaissés; et comme il est vrai qu'on n'a jamais lieu de se repentir d'avoir obéi à un noble mouvement du cœur, il se trouva que, tout compte fait, le désintéressement de maître Dumont ne pouvait en rien être ruineux pour lui, attendu que, depuis sept semaines, Jean-Baptiste avait cessé d'être son débiteur.

— Il y a sept petits écus de trop! dit la jeune fille.

— Pas possible! s'écria le père stupéfait.

Il prit, avec une sorte de mouvement fiévreux, le livre de recette des mains de Filasse; mais il eut beau compter et recompter dix fois, force

lui fut bien de convenir que l'addition de sa fille était juste. Contraint de se rendre à l'impitoyable raison des chiffres, Christophe Dumont, qui ne voulait cependant ni s'en prendre à son défaut de calcul, ni s'accuser de cette erreur qui avait prolongé les visites de son apprenti, dit en frappant du poing sur le comptoir :

—Ah! comme le coquin a abusé de ma confiance!

Il est certain que Jean-Baptiste savait parfaitement que, d'à-compte en à-compte, sa dette s'était éteinte depuis près de deux mois. Mais le dimanche où il porta le dernier écu de trois livres qu'il eût encore à payer, le jeune compagnon sentit que c'en serait fait sans doute de ses rapports avec le faïencier, s'il s'avisait de demander quittance à celui-ci. On ne le recevait si bien peut-être que parce qu'il ne venait pas les mains vides? Le faïencier lui faisait bon visage, c'est vrai, mais n'était-ce pas plutôt à ses petits écus qu'à sa personne? Or, comme notre ami n'était pas encore assez certain de la bonne volonté que

maître Dumont pouvait ou non avoir pour lui, il garda le silence.

Un instant l'honnête jeune homme eut cependant le désir d'avouer à son maître qu'il ne lui devait plus rien.

— Mais si le bourgeois profite de cette occasion-là pour me mettre à la porte, se dit-il, je n'aurai plus de prétexte pour revenir.

Il continua donc, et sans trop de remords, à acheter du même prix son droit de visiteur chez le faïencier. D'ailleurs Filasse, en ce temps-là, commençait à le laisser partir sans lui dire un mot d'adieu.

C'est alors qu'il voulut éclaircir auprès de Mathieu Libois ce changement dans la conduite que la jeune fille tenait avec lui. Nous savons ce qu'il en advint, et comment maître Dumont apprit un beau dimanche, grâce à l'empressement fatal de notre ami, qu'il était devenu à son tour le débiteur de Jean-Baptiste.

— C'est que je l'aurais laissé aller de ce train-

là jusqu'à la fin des siècles, disait naïvement le vieillard intéressé ; je me fiais à sa probité.

— Mais peut-être, mon père, Jean-Baptiste ne sait-il pas lui-même où il en est avec vous.

— Il doit le savoir, le coquin! attendu qu'on peut bien oublier de compter ce qu'on a reçu, mais on sait toujours ce qu'on donne.

— Alors c'est donc un bon procédé de sa part, et je ne peux pas lui en vouloir, moi, de ce qu'il n'a pas trouvé un autre moyen pour revenir ici.

— Un bon procédé! répéta le père furieux, dis donc une indélicatesse! Il faut que je lui rende sept petits écus à présent... Ce n'est pas qu'il mériterait bien... attendu que pour les intérêts de l'argent j'aurais le droit...

— Ah! mon père! interrompit Catherine Dumont, en reprenant cet air de dignité qu'elle ne quittait plus que pour parler à Jean-Baptiste.

— Sans doute! sans doute, ma fille! on lui

renverra son argent; mais tu me fais rire vraiment quand je t'entends parler des bons procédés du coquin. Et cette fenêtre louée tout en face de la tienne, pour te surprendre quand tu t'habilles, est-ce là aussi un bon procédé?

Cette fois Filasse n'essaya pas d'excuser la conduite de Jean-Baptiste; une rougeur subite lui monta au front.

—Ah! pour ce qui est de ça, dit-elle, j'avoue que c'est une indignité!

—Je te dis que c'est un coquin!... et un malheureux qui n'aura jamais rien... Donner vingt-et un francs de trop!... Payer deux garnis, à seule fin de voir une jeunesse passer sa chemise!.. On t'en donnera, mon drôle, des pied-à-terre à la ville et à la campagne! coquin! coquin!...

Maître Dumont était en ce moment dans un effayant paroxysme d'exaspération. Ce qui le montait si haut sur le ton de la colère, c'était la vue de sept petits écus de trois livres qu'il ve-

nait de tirer de sa caisse, et qu'il enveloppait avec rage dans un chiffon de papier.

Qu'on ne croie pas que le faïencier de la rue Au Pain fût un malhonnête homme, capable d'ôter de la bourse d'un autre, pour le mettre dans la sienne, l'argent qui ne lui appartenait pas ; jamais pareille pensée ne lui vint à l'esprit ; mais autant il eût reculé devant l'idée coupable de s'approprier injustement le bien d'autrui, autant il lui était saignant pour le cœur de se dessaisir de sa monnaie, à quelque titre qu'il la tînt sous clef. Cependant il fit bravement son devoir. Oui, bravement, nous devons le dire, parce qu'il n'y a de sacrifice méritant que celui qui nous oblige à remporter une victoire sur nous-mêmes.

Les sept écus de trois livres furent désencaissés et biffés sur le livre ; puis maître Dumont signa la quittance que sa fille venait d'écrire sous sa dictée, après quoi il lui dit :

— Tu enverras ça au coquin par Alison le voiturier, et surtout qu'il se fasse payer sa com-

mission comme il l'entendra, ça ne me regarde pas.

Qu'on se sente ou non ému de pitié en faveur de ce pauvre garçon, qui déjà comptait en lui-même le nombre de convives qu'il pourrait réunir autour de sa table de noces, on n'aura pas grand'peine toutefois à se figurer le désolé visage qu'il dut faire à l'envoyé de maître Dumont, quand celui-ci lui eut exposé le motif de sa visite.

Sans essayer de forcer la sensibilité de ceux qui ont besoin de plus fortes émotions pour se sentir intéressés jusqu'à l'attendrissement, nous dirons, cependant, que jamais sentiment d'une ruine complète ne fut plus profondément douloureux et mieux capable de décourager de la vie, que cette désespérante nouvelle. C'était le malheur en personne qui venait, sous la figure du voiturier, tomber comme un coup de foudre au milieu des rêves charmants qui faisaient fidèle compagnie à l'amoureux faïencier, sur son grabat de la rue de Charonne.

— Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! dit-il, en re-

tournant dans ses mains l'argent et la quittance que le messager venait de lui remettre, qu'est-ce qui se serait jamais attendu à ça de la part de mademoiselle Filasse !

— A propos de la fille au père Dumont! reprit le voiturier, en ouvrant de nouveau son grand portefeuille, d'où il avait déjà tiré le paquet de petits écus et la quittance, elle m'a aussi donné une lettre pour toi.

— Pour moi! une lettre d'elle!... s'écria Jean-Baptiste, passant tout à coup de l'extrême désespoir à une vive émotion de joie, et il tendit au messager une main tremblante.

— Ah! va, mon garçon, ne te dépêche pas trop de t'en rejouir; car elle avait un si drôle d'air en me la remettant, que j'ai bien vu qu'il ne retournait rien de bon pour toi.

Malgré les paroles peu rassurantes du voiturier, Jean-Baptiste n'en brisa pas moins avec un empressement convulsif le cachet de cette lettre; et puis, comprenne qui pourra cette étrange con

tradiction du cœur humain, quand le cachet fut brisé, il laissa la lettre dans son pli sans oser l'ouvrir.

Sa commission faite, le messager du père de Filasse réclama le prix de la course, et, se voyant généreusement payé, il souhaita tout plein de prospérité au jeune compagnon, puis il partit.

V.

Persévérance.

Cependant, resté seul en présence de ce témoignage écrit du souvenir de la fière et belle blonde, on se l'imagine bien, la curiosité talonnait toujours notre jeune amoureux ; mais lui, continuant à s'armer d'un courage bizarre, s'efforçait de ne point céder à la tentation, si natu-

relle, qui devait le pousser à connaître le contenu de cette lettre. Il souffrait cruellement, notre ami, du sacrifice sans but, sans nécessité, qu'une inexplicable force de volonté lui imposait; et, faut-il le dire? en se condamnant de lui-même à une privation que rien ne légitimait, Jean-Baptiste était fier, il était content de lui. Le croira-t-on? il était heureux!

Comme il faut bien que, d'une façon plus ou moins satisfaisante, nous rendions raison, non-seulement des actions ignorées, mais encore des pensées intimes de celui que nous mettons en scène, quelque difficulté que présente notre tâche, nous allons essayer de découvrir la cause secrète, l'intention cachée d'un scrupule en apparence absurde et d'une conduite qu'à première vue on est tenté de juger déraisonnable jusqu'à l'invraisemblance.

Disons bien ce qu'il fait, écoutons bien ce qu'il dit, c'est le meileur moyen de savoir au juste ce qu'il pense.

Heureux de la possession de cette lettre, heu-

reux au point d'oublier qu'elle ne renferme peut-être qu'un congé formel, Jean-Baptiste, après avoir obéi à un premier mouvement d'impatience curieuse, est soudain devenu plus qu'avare de son trésor; car, du moins, l'avare jouit par les yeux et par les mains des richesses qu'il entasse; il caresse amoureusement son or, il en repaît sa vue affamée; mais le jeune compagnon, plus ménager, plus cruel envers lui-même, s'est refusé jusqu'au plaisir du toucher, jusqu'à la volupté du regard. Il vient de poser la lettre de Catherine Dumont sur un meuble de son grenier, et c'est en détournant la vue qu'il se dit :

— Elle m'a écrit! Sa lettre est là!... Je n'ai qu'à le désirer pour savoir ce qu'elle a pensé en m'écrivant... pour être instruit de ce qu'elle peut avoir à me dire... Mais, non! je ne lirai pas tout de suite sa lettre... Ce sera pour ce soir... pour demain plutôt... Et pourquoi pas même pour dimanche prochain, puisque ce jour-là je ne la verrai pas?...

Oui, j'aurai la force d'attendre un bonheur qui ne peut pas m'échapper; car il est doux, je l'éprouve, de désirer longtemps, quand il suffit d'un mouvement de notre volonté pour posséder à l'instant même ce que nous avons désiré le plus.

C'était là, dira-t-on, sottise, caprice ridicule, folie; c'était bien tout cela, si vous le voulez; mais c'était aussi quelque chose de bon et de beau : c'était vraiment de l'amour!

Comme l'heure du travail l'appelait à la fabrique, Jean-Baptiste endossa ses habits de la semaine, et tout en s'habillant, il hésitait et se demandait s'il devait ou serrer chez lui, ou emporter à l'atelier cette tant précieuse lettre, vers laquelle la curiosité ramenait convulsivement sa main. Pourtant il ne pouvait se décider à l'ouvrir encore, parce qu'il prévoyait bien, le pauvre garçon, que pareille jouissance ne lui serait plus redonnée. Il se disait qu'en ne se hâtant pas de lire le billet de Catherine Dumont, c'était une

économie de bonheur qu'il allait tenir en réserve pour la dépenser plus tard.

Libre à vous de croire que le cœur n'a pas de ces sages prévoyances, de ces calculs qui enrichissent notre avenir aux dépens du présent. Permis à vous, aussi, de dire : — Voilà qui est mal, parce que je n'aurais pas fait ainsi ! — Mais n'ajoutez pas : — Voilà qui est impossible! voilà qui n'est pas vrai ! — car, tandis qu'obéissant à votre nature impatiente, vous maudissez, sans doute, l'historien consciencieux qui ne laisse pas sans dessein votre curiosité en suspens devant une lettre entr'ouverte ; pendant ce temps-là, disons-nous, Jean-Baptiste s'est décidé à renfermer dans un coin de sa cassette cette lettre si peu espérée et reçue avec tant de joie; puis, tout glorieux d'avoir accompli ce grand acte de courage, il a pris enfin le chemin de la fabrique.

Il était temps! les cloches du matin appelaient à triple carillon les compagnons de tous métiers à leurs travaux respectifs.

Mais quand il fut aux deux tiers de sa course, voilà que, tout à coup, le jeune faïencier s'arrêta court; il réfléchit et se mit à batailler intérieurement contre une tentation qui lui était revenue plus forte, plus impérieuse, et si bien armée contre ses résolutions, qu'elle obligea notre ami à rebrousser chemin.

— Au fait, dit-il par manière de capitulation avec sa curiosité que nous comprenons si bien, je peux toujours prendre sur moi la lettre de mademoiselle Filasse, je ne la lirai pas, mais je la sentirai là, sous la poche de mon gilet, et ce sera toujours ça de gagné.

Et puis, comme s'il avait eu besoin de chercher à s'excuser envers lui-même, il ajouta :

— D'ailleurs, si le feu allait prendre à la maison du logeur !

A cette idée une sueur froide lui sortit par tous les pores. C'était pour la première fois de sa vie que la crainte d'un incendie se présentait à son esprit ; elle lui causa un étrange frisson.

On a bien raison de dire : Surcroît de fortune, surcharge de tourments.

Jean-Baptiste regrimpa prestement ses sept étages, il rouvrit sa cassette, reprit son trésor, et repartit bientôt après, le cœur soulagé et la tête en repos.

Au moment où l'amoureux compagnon allait frapper à la porte de la fabrique de maître Nicolas Richot, il se ravisa et ramena sans bruit le marteau sur sa plaque de fer.

Alors, cédant à une nouvelle attaque du tentateur qui ne lâchait prise un instant que pour se réemparer de lui avec plus de force, Jean-Baptiste murmura, en tirant de sa poche, avec une secrète terreur, la lettre de Catherine :

— Ah! rien qu'une ligne! la première seulement! Je ne veux lire que celle-là! Si ça commence mal j'aurai tout le temps de connaître le reste; au contraire, si c'est bien commencé, eh bien! ça ne m'encouragera que mieux à atten-

dre jusqu'à dimanche prochain, car je saurai que c'est du plaisir qui m'est promis.

Il ouvrit sa lettre ; mais en jetant un regard inquiet à droite et à gauche, il aperçut, par ci par là, quelques voisins aux fenêtres, quelques passants dans la rue. Jean-Baptiste, qui se sentait le besoin d'un isolement complet, afin de pouvoir savourer tout à son aise, mot à mot, lettre à lettre, l'enivrant parfum d'amour dont son imagination imprégnait, en espérance, cette première ligne sur laquelle il n'osait encore arrêter ses yeux ; Jean-Baptiste, jaloux d'échapper à la curiosité du voisinage et de l'attention des allans et venans, pensa qu'il ferait bien de s'engager dans quelque ruelle moins fréquentée du quartier pour être tout à fait seul avec sa chère lettre.

Il suivit les sinuosités de la rue de Charonne jusqu'au marais de la Croix-Faubin. Arrivé là, notre ami promena sa vue avec satisfaction sur la vallée déserte qui s'étendait devant lui, et bien certain d'être maintenant à l'abri de tout indiscret, il déplia définitivement ce papier qu'il

avait tenu caché dans sa main, jusqu'à ce qu'il eût trouvé un lieu favorable à son désir de solitude.

La lettre de Catherine Dumont commençait ainsi :

« Mon très-cher et bien bon Jean-Baptiste. »

— Bon Dieu! bon Dieu! s'écria-t-il après avoir lu, il y a bien ça, c'est écrit, et de la belle écriture de mademoiselle Filasse!

Puis il relut pour la seconde fois :

« Mon très-cher et bien bon Jean-Baptiste. »

Les mots étaient bien les mêmes, et cependant l'émotion qu'il éprouva fut toute différente de celle qu'il avait ressentie d'abord. Ah! c'est que tout à l'heure c'était seulement de la surprise, forte et douloureuse secousse qui fait mal même quand c'est un bien qui la produit; mais ensuite ce fut une folle joie, un bonheur bien franc, bien large, dans lequel son cœur, longtemps comprimé par l'hésitation

et la crainte, s'épanouissait à loisir et nageait comme en pleine eau.

A moins d'être doué d'un courage surhumain, il était impossible de s'arrêter après un pareil début; Jean-Baptiste n'était pas taillé en héros fabuleux, il appartenait au contraire tout à fait à l'espèce humaine, et il lui appartenait surtout, comme on le sait déjà, par ce qu'elle a de faible, c'est-à-dire par ce qu'elle a de vraiment bon; aussi ne voulut-il pas se faire plus longtemps le bourreau de lui-même. La lecture commencée, il ne tint compte ni de l'heure qu'il était, ni des conséquences de son arrivée tardive à la fabrique. Il s'assit dans un fossé, s'adossa contre un arbre, et reprenant la lettre que Filasse lui adressait, il lut:

« D'après ce que vous vous êtes permis de
» dire hier à mon père, vous devez bien penser
» que nous ne vous attendons plus dimanche
» prochain, ni les autres dimanches à Saint-
» Germain. Je ne sais pas, mon cher Jean-Bap-

» tiste, ce qui vous a donné tant d'audace que
» d'oser encore penser à moi; mais ce que je
» peux vous dire, c'est que je ne vous en veux
» pas.

» Si je sais trop ce que je suis pour donner
» des espérances à un ouvrier qui n'a rien, pas
» même de l'éducation, je sais reconnaître vos
» bons sentiments, et j'ai été fort sensible, je
» vous l'avouerai, au moyen que vous avez ima-
» giné pour vous faire rouvrir la porte de la
» maison. Entre nous, je ne vous croyais pas
» capable de montrer tant d'esprit; il faut donc
» que vous m'aimiez bien? je crois que cela est
» ainsi, et je vous en remercie de tout mon
» cœur.

» On a beau être fille de maître, et, par con-
» séquent, de beaucoup au-dessus d'un simple
» compagnon qui n'aura jamais le moyen d'ache-
» ter son brevet et sa maîtrise, cela n'empêche
» pas d'être flattée quand on voit qu'un honnête
» garçon nous recherche en légitime mariage.
» Vous êtes un honnête garçon, Jean-Baptiste,

» quoi qu'en dise mon cher père qui ne vous
» appelle plus que *le coquin;* c'est pourquoi je
» vous écris ceci, afin que vous sachiez bien
» que je voudrais vous voir prospérer et surtout
» vous savoir heureux.

» Vous avez payé à mon père sept petits écus
» de trop, je vous les renvoie par son ordre;
» mais j'en garde le souvenir avec attendrisse-
» ment et regret pour tous les chagrins que j'ai
» pu vous causer durant votre apprentissage,
» car, vous le savez bien, je n'ai pas toujours été
» aussi bonne pour vous que vous le méritiez.

» Je vous plains de m'aimer autant que ça,
» mon cher Jean-Baptiste; mais, si c'est de mon
» amitié que vous voulez, croyez bien que je
» vous la donne, et pour toujours.

» Continuez à être un brave et digne garçon,
» et j'apprendrai avec joie que Notre-Seigneur
» vous a récompensé ici-bas selon vos mérites.
» Si je pouvais contribuer, par mes prières, à
» votre satisfaction et à votre fortune, vous se-
» riez bientôt aussi riche que je le désire.

» Je voudrais vous dire au revoir, mais c'est » impossible, attendu que mon cher père ne » veut plus entendre parler de vous; ainsi, » adieu !

» Voilà un mot cruel ; mais au moins celui-» là me coûte à vous écrire ; et c'est beau de ma » part, qu'en dites-vous ? moi qui vous les épar-» gnais si peu autrefois, les mots cruels.

» Adieu donc, encore une fois, mon bon » Jean-Baptiste ! je m'informerai de vous au-» près de notre cousin Mathieu Libois, car, » après tout, c'est un honnête homme, et, de » plus, il vous porte un très-grand intérêt. Je » vous en écris un peu long ; mais c'est qu'on » n'en a jamais fini de tout se dire, quand on » sait qu'on ne se dira plus rien.

» Je vous adresse cette lettre, sans avoir au-» cune crainte, parce que je sais bien que vous » n'en abuserez pas; aussi, loin de vous ordon-» ner de la déchirer ou de la brûler, je vous » laisse libre de la garder et de la relire autant que

» vous le voudrez. [ ] Peut-être que vous
» ne comprenez pas ce que je veux dire
» par ce carré que j'ai tracé là ; c'est un enfantillage, mon cher Jean-Baptiste ; une place
» que je me suis réservée pour y poser le bout
» du petit doigt, ne pouvant vous donner la
» main tout entière, quand je vous redis adieu !
» adieu ! adieu !

» Catherine Dumont. »

Et, par *post-scriptum,* il y avait :

« Je vous ai parlé tout à l'heure des prières
» que je fais pour votre bonheur ; je me promets
» surtout d'en adresser de bien ferventes à Dieu,
» de dimanche en quinze, dans l'église de Saint-
» Eustache, à Paris, où je dois me trouver, à
» neuf heures du matin, pour entendre le ne-
» veu de madame Jourdain, ma marraine, qui
» dira sa première messe à la chapelle de la
» Vierge. »

Dévorée d'abord à la course, de l'œil et de

l'esprit, cette lettre, qui tantôt lui redonnait du courage et qui tantôt le replongeait dans l'abattement du désespoir, fut relue ensuite plus de cent fois par l'honnête Jean-Baptiste; et, quand il eut posé puis reposé ses lèvres sur l'espace blanc que Filasse avait ménagé; quand il sut mot pour mot tout ce qu'elle lui mandait de tranquillisant et de pénible, il se dit :

— Ma foi, je veux la relire encore! tant pis! je n'irai pas à la fabrique aujourd'hui. Je ferai mon lundi avec ma lettre.

Il fallait une circonstance bien grave pour que le laborieux ouvrier prît la résolution d'entamer ainsi sa semaine; mais, eût-il dû passer pour un débauché, auprès de maître Richot, qu'il ne se serait pas mis au travail ce jour-là; il n'y avait ni les bras, ni le cœur, ni la tête.

— Au petit bonheur! reprit-il; et il se leva. Puis, les yeux attachés sur cette lettre, il marcha au hasard dans la campagne. Notre ami dut aller loin, car il ne s'arrêta qu'après la nuit tombée.

Alors il demanda son chemin et revint à grands pas chez lui. Et voilà comment il se trouva que le compagnon le plus fidèle à répondre aux appels de la cloche eut à se reprocher d'avoir fait, à son tour, le lundi de l'ouvrier.

Il ne fallait pas être pourvu d'un grand fonds d'intelligence pour découvrir le but si mal voilé des dernières lignes de la lettre de Filasse. Le rendez-vous était trop clairement indiqué pour que Jean-Baptiste pût s'y méprendre, et surtout pour qu'il s'avisât d'y manquer; elle n'avait pas écrit : « Je vous attends à Saint-Eustache; » mais, en désignant d'une manière si précise et l'heure, et la chapelle où elle devait aller prier, c'était un ordre positif qu'elle donnait à l'apprenti de maître Dumont; et celui-ci n'avait ni l'intention ni l'habitude de désobéir aux ordres qu'il recevait d'elle.

Nous ne nous arrêterons pas sur les quinze jours qui s'écoulèrent avec une insupportable lenteur pour notre ami.

Il arriva enfin, ce dimanche du rendez-

vous. A six heures du matin, Jean-Baptiste, brossé, frisé, pomponné même galamment, avait déjà fait dix fois le tour de l'église; il s'était arrêté dans chaque travée, il avait prié devant toutes les chapelles, et répondu de cœur à toutes les messes qui s'étaient dites. A huit heures, le jeune compagnon n'était plus dans l'église ; il passait et repassait devant les boutiques du charnier des Innocents, attendant que mademoiselle Catherine Dumont sortît de chez sa marraine. Ne l'apercevant pas chez la lingère, il pensa que la jolie blonde n'était pas encore arrivée à Paris, et il prit sa volée jusqu'à la place Louis XV. A huit heures et demie, il avait rencontré Alison le messager, dont le coucou stationnait près du bord de l'eau.

— Est-ce que tu viens à Saint-Germain, garçon ?

— Non ; mais vous-même, père Alison, y a-t-il longtemps que vous êtes sur la place?

— Ma foi non ! j'arrive ; c'est à peine si mon cheval a eu le temps de souffler.

— Aviez-vous beaucoup de monde? demanda

Jean-Baptiste, mais avec une sorte d'embarras.

— Du monde! Ah! bien, oui! un voyage de chien, mon bon homme! Venir de là-bas ici pour amener qui? la petite bégueule de maîtresse d'apprentissage; encore se plaignait-elle des cahots. Je vous demande un peu, la belle princesse! pour ses douze sous, lui faut-il pas les carosses de la cour?

Jean-Baptiste laissa le voiturier évaporer sa mauvaise humeur. Comme un cerf au lancé, il traversa la place, et parcourut la rue Saint-Honoré, sans reprendre haleine. C'est seulement quand il fut arrivé devant le portail de Saint-Eustache, que le jeune compagnon se permit de respirer un peu.

Neuf heures sonnaient!

La foule, en ce moment, s'engouffrait dans l'église, et chacun regardait en passant ce pauvre garçon, que la rapidité de la course avait contraint de s'arrêter, et de s'appuyer contre le mur. Les jambes lui tremblaient, il ruisselait la sueur, et son visage était rouge jusqu'au pourpre.

— En voilà un qui a chaud, disait l'un.

— Il vient de loin, à ce qu'il paraît, disait l'autre.

— Et il n'est pas venu en voiture, reprenait un troisième.

— Il sort d'une étuve.

— Dites donc d'un égout.

— Il n'y aurait plus de boue dans Paris, si chacun se chargeait d'en ramasser autant que lui.

Et puis on riait en le regardant des pieds à la tête, ce qui lui était fort égal ; mais quand il vint à se regarder lui-même, notre ami se trouva les pieds si fangeux, les bas si mouillés, le pantalon de nankin si bien tigré de taches de boue, qu'il n'osa pas se présenter dans un tel état devant mademoiselle Filasse. Il maudit son empressement inutile à courir au-devant d'elle, et attendit tristement, au soleil, que les rayons qui le brûlaient voulussent bien sécher ses habits.

Grâce à la brosse d'un petit savoyard, qui appelait les pratiques aux environs de Saint-

Eustache, il fut enfin possible à Jean-Baptiste de s'offrir, sans trop de désavantage, aux yeux de celle qu'il venait chercher.

— Après tout, se disait-il, en entrant pour la seconde fois dans l'église, peut-être bien qu'elle n'a pas voulu me donner un rendez-vous ; et si elle allait me trouver trop audacieux de ce que je viens ici sans sa permission expresse !

Une fois en présence de ce doute, il fit presque des vœux pour ne pas la rencontrer ; seulement il aurait voulu savoir quelle chaise avait été la sienne, afin de prendre aussi celle-là ; ce qu'il voulait, enfin, ce n'était plus lui parler et la voir ; mais poser ses genoux à la place où Filasse avait posé les siens, et joindre ses mains sur l'appui où la jeune fille venait de prier.

Quand il parvint à la chapelle de la Vierge, l'heure fixée par Catherine Dumont était bien passée, et cependant la jolie blonde priait encore. Mais cette prière devait lui compter pour bien peu au ciel, car jamais devoir pieux ne fut accompli avec plus de distraction. Elle regardait d'un côté, de l'autre, s'agitait sur sa chaise avec

impatience, ouvrait et fermait son livre, se levait et se rasseyait sans cesse. Jean-Baptiste n'osa s'attribuer l'honneur d'une préoccupation qu'il observait de loin, et dont sa vanité, cependant, était sensiblement caressée. Il resta durant quelques minutes caché derrière un des piliers de la nef; mais comme il se pouvait, à tout prendre, que Jean-Baptiste ne fût point étranger à l'inquiétude qui semblait tourmenter mademoiselle Catherine Dumont, il se fit tout petit, tout mince, pour se glisser dans la foule des fidèles, qui se pressaient devant l'autel de la Vierge ; et quand il eut gagné la place où se trouvait la fille de maître Dumont, il dit à voix bien basse, et avec une émotion qui assourdissait encore ses paroles :

— Me voilà !

Filasse tressaillit; puis elle se retourna pour lui répondre avec le plus doux accent du reproche :

— Comme vous arrivez tard !

— Vous m'attendiez donc? demanda-t-il ingénument, trop ingénument, hélas ! car aus-

sitôt la fière demoiselle, se sentant blessée d'une question qui ne pouvait amener qu'un aveu, riposta avec cette belle dignité qui ne lui faisait jamais défaut dans l'occasion :

— Moi! vous attendre? Et pour qui me prenez-vous?

Atterré par cette réponse, Jean-Baptiste recula de deux pas ; et comme il ne pouvait pas faire brusquement retraite, sans marcher sur les pieds de quelqu'un, il fut presque la cause d'un scandale en se retirant.

— Prenez donc garde! murmurait-on.

— Il faut que vous soyez bien maladroit!

— On ne vient pas à l'église pour se promener.

— Vous troublez le service divin.

Et les chaises bougeaient avec bruit, à mesure que Jean-Baptiste, s'inclinant à droite ou à gauche pour s'excuser de sa maladresse, faisait un pas en arrière.

Il vint à bout, non sans peine, à se tirer de la foule; mais quand il eut atteint l'extrémité du groupe nombreux qui garnissait les

approches de l'autel de la Vierge, il trouva là, ferme sur le jarret, le suisse de la paroisse qui l'attendait la hallebarde à la main, afin de reconduire militairement jusque sous le porche, l'auteur de ce désordre.

Abasourdi, troublé, ahuri, le jeune compagnon se laissa prendre par le bras, et diriger du côté de la porte, sans se rendre compte de ce qu'on voulait de lui. Il continuait encore à balbutier des excuses, que déjà le suisse l'avait abandonné à ses propres réflexions au milieu de la rue.

C'est lorsque l'air eut rafraîchi ses idées, qu'il se rendit compte du soudain courroux de mademoiselle Filasse; il comprit alors que sa question naïve avait frisé de trop près l'impertinence, pour que la fierté de la jeune fille ne s'en offensât pas. Il supposa qu'après ce qui s'était passé, elle pourrait bien être décidément perdue pour lui. Mais incapable de pouvoir vivre tout un jour avec une pareille incertitude, il résolut d'attendre Filasse à la sortie de l'église; quant à rentrer une troisième fois dans

Saint-Eustache, il n'osait plus s'y exposer. Il se tint debout sur le seuil du saint lieu, et là il se mit à prier bien dévotement son bon ange pour que celui-ci inspirât à mademoiselle Catherine Dumont la pensée de sortir par cette porte, inspiration bien heureuse pour lui, puisqu'il ne lui était pas donné de pouvoir se trouver en même temps, à toutes les issues de l'église.

La prière de Jean-Baptiste fut sans doute entendue là-haut, il se plut à le supposer, du moins; car la foule étant venue à déboucher par cette porte, il rencontra au milieu des fidèles les regards inquiets de la jolie blonde, qui semblaient le chercher encore. Notre ami comprit à la rougeur subite qui monta tout à coup au visage de Catherine, rougeur de contentement, qu'elle n'était point disposée à lui garder rancune. De loin et du bout des lèvres, il lui demanda pardon; elle fit un léger mouvement de tête qui voulait dire positivement : — Je ne vous en veux plus!

Ensuite, mademoiselle Filasse balbutia quelques paroles à voix basse que Jean-Baptiste

n'entendit pas, mais qu'il crut pouvoir se traduire ainsi : — A dimanche! dans la chapelle de la Vierge! — Alors tout son chagrin fut oublié.

Il est bien vrai de dire que le bonheur n'a d'autre prix que celui qu'il nous coûte, et que si nous n'avons acheté d'avance un bien dont nous jouissons, il nous faudra le payer tôt ou tard. Cette réflexion livrée en passant, mais non sans dessein, à la méditation de ceux qui se flattent d'être heureux *gratis*, nous revenons à notre jeune faïencier. C'était le lendemain de son rendez-vous à Saint-Eustache; l'horloge de la fabrique venait de sonner neuf heures; les compagnons avaient quitté le travail, et s'en allaient manger la soupe du matin; Jean-Baptiste se disposait à les suivre, quand maître Richot le fait appeler dans son cabinet.

— Garçon, lui dit-il, décidément je suis mécontent du chef qui dirige mon atelier, et je veux en prendre un autre.

— Comme il vous plaira, bourgeois; cependant Pierre est si bon enfant avec nous!

— Pierre est un ivrogne, un *perdeur* de temps, et je veux que, chez moi, on emploie toutes ses journées, tu m'entends bien? toutes ses journées! répéta maître Richot en appuyant avec intention sur ces derniers mots.

— Sans doute, vous êtes le maître, vous avez le droit d'avoir vos volontés.

— Tu sais que j'avais jeté les yeux sur toi pour remplacer Pierre?

— Vous êtes bien bon!

— Moins bon que tu ne le crois; car j'ai fait choix d'un autre chef d'atelier.

— Ah! fit Jean-Baptiste avec surprise; mais alors, continua-t-il tout décontenancé, pourquoi me dites-vous cela?

— Pourquoi? parce que je tiens à ce que pas un des compagnons de ma fabrique ne se croie le droit de m'accuser de caprice injuste. Je t'avais promis de te confier le poste de chef d'atelier, et, du moment que je mets une autre personne à ta place, il faut bien que tu saches pourquoi je ne tiens pas la promesse que je t'ai faite.

— Ce sera comme vous voudrez, bourgeois;

mais il n'est pas moins vrai que je n'ai pas besoin de savoir... Vous avez des idées, vous en changez, c'est fâcheux pour moi; mais ça ne regarde que vous, puisque c'est vous qui payez.

— Tu penses bien, mon garçon, que l'emploi dont je voulais te charger ne peut être que la récompense du courage et de l'exactitude!

— C'est vrai, bourgeois.

— Tu es bon ouvrier.

— C'est encore vrai, bourgeois.

— Mais tu as fait le lundi!

— Une fois, il y a quinze jours!

— C'est possible; mais tu peux recommencer lundi prochain, et tu m'avoueras qu'il serait au moins singulier de me voir, quand je remercie Pierre à cause de son manque d'exactitude à la fabrique, choisir justement pour le remplacer un compagnon qui est tombé, il n'y a pas plus de quinze jours, dans la faute que je lui reproche. On crierait après moi; je n'aurais plus le droit de me montrer sévère avec les paresseux et les débauchés; et toi-même tu aurais perdu d'avance, auprès de tes

camarades, cette autorité que doit avoir un chef d'atelier ; autorité qu'on ne peut acquérir qu'au prix d'une conduite irréprochable; c'est pourquoi tu resteras simple compagnon.

— Mais au fait! reprit Jean-Baptiste, l'oreille un peu basse, la mine passabablement allongée, il me semble que je ne vous ai pas demandé à remplacer Pierre dans vos ateliers.

— Non; mais moi je t'avais promis sa place, et j'étais bien aise de t'expliquer la cause de ma nouvelle résolution. Maintenant, tu peux aller déjeuner et même faire le lundi, si cela te plaît : c'est un vieil usage, un usage ruineux, que je voudrais détruire chez les compagnons; comme cela m'est impossible, je me résigne à le subir, tout en espérant qu'un jour l'ouvrier finira par comprendre qu'en ne donnant au travail que les cinq sixièmes du temps qu'il lui doit, il ouvre à la misère une porte de plus. Quant à toi, mon garçon, si tu n'es pas encore enraciné dans le vice du lundi, pénètre-toi bien de cette vérité, c'est qu'il n'appartient qu'à celui qui se place de lui-même au-dessus des autres et par

son activité, et par sa persévérance dans une bonne conduite, de commander un jour à ses pareils.

— Je m'en souviendrai, bourgeois, dit le jeune compagnon, et il sortit de la chambre du maître en se disant :

— Voilà bien de la sévérité pour une faute si légère! J'ai fait le lundi, c'est vrai; mais je l'ai fait si bon, que je ne le regretterais pas quand il aurait dû me coûter une place encore meilleure que celle de chef d'atelier!

Entièrement consolé de la mésaventure, Jean-Baptiste se mit à repasser dans sa mémoire les événements de la veille. Le souvenir de la faute qu'il avait commise par excès de naïveté lui rappela, et ce pardon qu'il n'avait pas imploré en vain de la belle irritée, et ce nouveau rendez-vous que Filasse lui avait donné pour le dimanche suivant; la perspective de cette nouvelle rencontre lui remit plus de joie au cœur qu'il ne lui en fallait pour voir sans jalousie un nouveau-venu le remplacer dans ce poste de contre-maître qu'il n'avait, du reste, occupé

qu'en imagination. Aussi se prépara-t-il à accueillir en camarade le chef d'atelier que maître Richot venait de lui annoncer.

Si nous ne craignions d'interrompre trop souvent le récit par des remarques qui peuvent sembler inutiles, nous dirions que se résigner à son sort, c'est déjà l'améliorer, et qu'il est rare qu'une bonne disposition de l'âme et de l'esprit ne soit pas le prélude d'un heureux événement que l'on a pressenti, mais sans pouvoir s'en rendre bien compte.

Jean-Baptiste s'était disposé à tendre fraternellement la main au nouveau chef d'atelier, et dès qu'il l'aperçut, il ouvrit les bras pour le recevoir cœur à cœur. Imaginez sa surprise et sa joie! Ce nouveau compagnon de la fabrique de la rue de Charonne, ce n'était rien moins que le vieil ami d'apprentissage de Jean-Baptiste, son guide, son confident, son soutien, son conseil; en un mot : le père Mathieu Libois!

Voilà nos gens rejoints, et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines,

a dit quelque part le fablier de toutes les saisons. Or, ceux dont nous parlons en avaient beaucoup à se raconter ; aussi l'amoureux faïencier eut-il besoin d'un grand courage pour attendre l'heure de dîner ; car c'était le moment le plus prochain où il lui fût vraiment possible de s'entretenir tête-à-tête avec le nouveau venu.

La conversation devait naturellement tomber sur l'événement qui avait amené le vieux compagnon de la fabrique de la rue Au Pain, dans celle de maître Nicolas Richot, c'est du moins par là que le cousin de Christophe avait l'intention d'entamer le colloque ; mais point ! Jean-Baptiste s'y prit de telle sorte, qu'il fallut commencer par parler de mademoiselle Filasse.

—Figure-toi, mon garçon, lui dit Mathieu, quand ils furent attablés face à face, que, malgré son petit air pincé, je m'apercevais bien que la bégueule en tenait pour toi et d'aplomb ! Sans être bien malin, on sait ce que parler veut dire, et la demoiselle, qui, autrefois, ne me répondait que comme pour l'amour de Dieu

quand je lui adressais la parole, en était venue à me dire bonjour la première quand j'arrivais le matin, et elle n'était pas la dernière à me dire bonsoir lorsque je sortais de la fabrique, après ma journée faite. Et puis elle avait une si drôle de mine en tournant et ratournant auprès de moi, que, si j'avais été jeune et joli garçon, ça m'aurait gonflé d'orgueil ; mais je voyais bien de quoi il s'agissait. Je ne suis pas rancunier comme ma femme, moi, et de ce que les Dumont se croient trop cossus pour frayer avec nous, ça ne m'empêchait pas de répondre à Catherine : — Bien, et vous? quand elle me disait : — Comment ça vous va-t-il, cousin ?— Entre nous, vois-tu, Jean-Baptiste, je ne suis pas assez Nicodème pour croire que ma santé l'intéressait beaucoup ; car je voyais qu'en me parlant de moi elle voulait m'amener par une évolution quelconque à lui parler d'un autre. En fait d'amour, ces bêtes de filles ça a des malices que les aveugles y voient clair au travers.

Jean-Baptiste ne parut que médiocrement

approuver la plaisanterie un peu grossière de Mathieu Libois ; il sourit d'un air gêné.

—Bon! bon! reprit l'autre qui s'aperçut du malaise de son jeune ami, ne faut-il pas prendre des mitaines pour parler entre nous de la mijaurée? D'ailleurs je n'ai ni ton âge, ni tes yeux d'amoureux pour voir en beau toutes ces gentillesses-là ; et, au fait, pourvu que je m'intéresse à vos amours, il m'est bien permis d'en faire des risées dans mon particulier.

— C'est juste, père Libois ; mais continuez : mademoiselle Filassse vous disait donc?

— Elle ne me disait rien du tout ! c'était une manière de me tirer les vers du nez à ton sujet. A la fin, moi, ça m'ennuyait de voir que sa fierté était plus forte que son inclination pour toi, ce qui n'empêchait pas son inclination de faire tant de ravages dans sa petite personne, qu'elle en maigrissait, qu'elle en jaunissait.

— Oh! mon Dieu! et c'est bien vrai ce que vous dites là? s'écria le jeune ouvrier.

—Que ce verre de vin me serve de poison, re-

partit le contre-maître, si elle n'avait pas l'air d'en mourir à la peine.

Et, pour appuyer son énergique affirmation, il se versa un plein verre de vin, et l'avala d'un trait.

— Pardieu! lui dis-je un jour, continua Mathieu Libois, il faut que vous soyez bien entêtée avec vous-même, la petite cousine, pour ne pas me dire franchement : Parlez-moi de Jean-Baptiste; car, je le vois bien, c'est là ce que vous voulez. Elle me regarda avec une manière embarrassée qui m'amusait tout d' même. Croyant bien que Catherine et moi nous allions nous entendre, je redoublai, absolument comme je redouble les verres de vin. — Et il but. — Je redoublai donc en disant : On vous en causera tant que vous voudrez, de ce pauvre garçon qui vous aime, et que vous aimez aussi malgré vous. Là-dessus elle voulut reprendre son petit air; mais ça ne lui allait plus avec moi; et, comme elle s'aperçut bien que je ne m'y laisserais plus attraper, croirais-tu qu'elle se jeta dans mes bras? J'étais pourtant rien qu'en pantalon et en

chemise de travail, et pas débarbouillé, avec une barbe de huit jours; eh bien! ça ne l'arrêta pas : oui, mon garçon, elle se jeta tout de bon dans mes bras, comme une brave fille qui a la franchise de son chagrin, et elle me dit : — Que ni lui, ni mon père n'en sachent jamais rien!

— Et vous me le dites! ah que vous faites bien! interrompit vivement Jean-Baptiste, en frappant de son verre sur la table du cabaretier.

— Voilà! voilà! cria la fille de service, et elle apporta une nouvelle mesure de vin.

— On ne vous a pas appelée, dit le vieux compagnon.

— C'est égal! laissez là votre pot d'étain, reprit Jean-Baptiste; le vin est tiré, nous le boirons.

— C'est donc toi qui régales? demanda Mathieu Libois.

— Cela va sans dire. Mais achevez votre histoire.

— Tu sens bien, garçon, que d'après la recommandation qu'elle venait de me faire par

rapport au secret de son penchant pour toi, je n'eus rien de plus pressé que d'aller trouver le cousin Dumont ; mais je voulais profiter du moment où le père et la fille seraient ensemble, afin de décider la chose en deux coups de temps. Je guette le quart d'heure favorable, et j'entre bien déterminé dans le magasin. Alors je dis au vieux scélérat : — Ah ça, cousin, pas de demi-tour à gauche, allons droit à l'affaire qui m'amène. Le mariage de la petite cousine ne me regarde pas, c'est vrai ; mais ça m'intéresse tout de même : il s'agit de savoir, oui ou non, si vous voulez la produire cette enfant !

— Tu as donc un fameux parti à me proposer pour elle ? me dit le Dumont, car ta parole est bien dégagée aujourd'hui.

— Là-dessus je te nomme, m'imaginant que cette jeunesse que j'avais vue pleurer tout à l'heure à cause de toi ne demandait pas mieux que de soutenir mon dire ; mais ne voilà-t-il pas qu'au lieu de profiter de l'occasion, elle fait la blessée, elle parle même de toi d'une manière tout à fait révoltante ; je veux lui rappeler ce

qu'elle-même me disait l'instant d'auparavant, ah ! voilà le beau de l'histoire! elle nie, mon garçon! Comprends-tu un front pareil? elle ose presque me donner un démenti, à moi Mathieu Libois! Là-dessus je n'ai pas besoin de te dire où je les ai envoyés, père et fille; finalement que j'en ai eu mon compte réglé le soir même, et que je suis venu à Paris demander de l'ouvrage au maître qui t'occupe. A présent fais ton profit de tout ça, tâche de t'en arranger si ça t'amuse; mais, crois-moi, cherche à placer ailleurs ton amitié; car cette petite fille-là a peut-être de l'amour pour toi...

—Oh! oui, père Libois, elle en a!

—C'est possible, mais elle a encore plus de vanité que d'amour, et, ma foi, comme chez les femmes la tête ne vaut pas grand' chose, si elles ne se rattrapent pas du côté du cœur, dis-moi un peu ce qu'on pourra trouver de bon en elle.

— Tout! père Libois; leurs caprices, leur fierté, et jusqu'aux tourments qu'elles nous causent!

— C'est parler comme un dieu! riposta Mathieu Libois; puis il ajouta : comme un dieu qui parle comme un imbécile.

Jean-Baptiste, jaloux de justifier auprès de son vieil ami la confiance qu'il s'efforçait d'avoir en l'amour de Catherine Dumont, ne résista pas au désir de lui montrer la charmante lettre qui accompagnait l'envoi des sept petits écus; il ne négligea pas non plus de lui parler du rendez-vous à Saint-Eustache; mais ce récit, il l'abrégea de sa mésaventure dans l'église, et il eut soin de bien peser sur ces paroles d'adieu, qu'il avait devinées au mouvement des lèvres de la jolie blonde.

Bien que le contre-maître ne l'eût pas très-fort encouragé à se rendre à Saint-Eustache le dimanche suivant, cependant notre amoureux, qui ne savait plus qu'espérer maintenant, ne tint nul compte des bons avis que lui donnait le père Libois, et quand le jour attendu fut arrivé, il se remit en belle toilette, et alla de son pied léger là où le cœur le poussait.

Au retour, le soir, Mathieu Libois le voyant

rentrer, la tête basse et les yeux gros de larmes, se douta bien que l'amour de Jean-Baptiste avait subi une nouvelle épreuve, ce qui ne l'empêcha pas de lui demander, plutôt par malice que par intérêt, des nouvelles de son heureuse journée.

Le jeune ouvrier soupira et secoua la tête avec chagrin.

— Je vois ce que c'est, elle t'aura rembarré encore une fois.

— Ce ne serait rien que ça, répondit tristement Jean-Baptiste.

— Bah ! Qu'est-ce qu'il y a donc?

— Il y a que mademoiselle Catherine est malade.

— Vraiment?

— Je ne sais pas, au juste, poursuivit le naïf, mais il faut bien que cela soit comme je vous le dis, puisque je l'ai attendue pour rien toute la sainte journée, et, il n'y a pas à dire, j'étais à l'heure aujourd'hui. Oui, père Libois, poursuivit-il d'un air confiant et peiné, mademoiselle Filassse est malade, malade chez sa

marraine qui n'aura pas voulu la laisser sortir, sans quoi elle serait venue, attendu que c'est une honnête fille, incapable de se moquer des gens.

— Tu crois?

— J'en suis sûr! Elle est bien trop fière pour se permettre des plaisanteries avec un simple ouvrier.

Trop vivement affecté pour supporter les railleries du vieux compagnon, il monta à sa mansarde, et, quand il se vit seul, Jean-Baptiste commença par décider avec lui-même, qu'il fallait absolument qu'il sût à quoi s'en tenir sur la non-venue de Filasse à l'église; puis, lorsque ceci eut été irrévocablement arrêté, il s'ingénia à chercher un adroit prétexte, pour se présenter chez madame Jourdain, la riche lingère des Charniers.

Ce n'était pas trop que d'une nuit, pour trouver la combinaison savante qui devait lui ouvrir la porte de cette maison; ce n'était pas trop que d'une nuit, disons-nous; sans doute même que ce n'était point assez; car, lorsque le jour

parut, Jean-Baptiste, encore tout aussi bien éveillé qu'au moment où il s'était couché la veille, se tenait le front appuyé sur ses deux mains, et se disait, pour la millième fois peut-être :

— Mais il doit y avoir un moyen de savoir des nouvelles de mademoiselle Filasse, et s'il y en a un, je ne peux pas faire autrement que de le trouver.

L'heure de la reprise matinale du travail avait sonné depuis longtemps, qu'il s'adressait encore la même question, sans parvenir à la résoudre. Il se leva en répétant :

— Le moyen! le moyen! il faut que je le trouve!

Intéressé comme il l'était à sortir victorieusement de cet embarras, il pensa que le grand air lui rafraîchirait les idées, et que, chemin faisant, il rencontrerait ce moyen inutilement cherché durant dix heures d'insomnie. Il marcha, et rien ne lui vint à l'esprit; peut-être n'avait-il pas tourné du côté qu'il fallait prendre.

Il dirigea ses pas au hasard, et le hasard le conduisit vers les charniers des Innocents.

— En allant droit chez madame Jourdain, se dit-il alors, il faudra bien que mon moyen m'arrive. Je comprends à présent d'où me venait mon manque d'esprit, c'est que j'avais trop de temps et trop de chemin devant moi; on a besoin d'être au moment décisif pour avoir de ces bonnes idées-là.

Or, le moment suprême était proche, car Jean-Baptiste allait atteindre au but de sa course, et son cerveau, tourmenté, torturé même, depuis la veille, ne lui fournissait rien encore. Il aperçut de loin la porte de la lingère, et il ne désespéra pas de son imagination.

— Bah! se dit-il, j'ai encore vingt pas à faire.

Il ralentit sa marche, cependant; mais en dépit, ou plutôt à cause de son pas à pas, l'espace diminuait, et le moyen n'était pas trouvé.

— Au petit bonheur! reprit Jean-Baptiste quand il se vit face à face avec le vitrage du magasin de la lingère, cela me viendra comme un

éclair au moment de tourner le bouton de la porte.

Il tourna le bouton, et ouvrit la porte avec confiance, bien certain qu'il était que l'inspiration ne lui manquerait pas. Pourtant ce pauvre garçon, qui avait veillé toute la nuit et fait une si longue course pour chercher le moyen de s'informer ingénieusement d'une santé qui lui était chère, ne trouva rien de mieux à dire que ceci à la marraine de Catherine :

— Comment se porte mademoiselle Filasse?

Avec plus de ressources dans l'esprit que n'en avait notre ami Jean-Baptiste, il en est d'autres qui n'ont pas trouvé de meilleur expédient que le sien, dans un cas embarrassant.

Madame Jourdain, qui connaissait depuis di
ans l'apprenti de son compère Dumont, n
pas trop surprise de l'intérêt qu'il p
santé de Catherine ; mais comme
son commerce ne lui laissaie
faire une longue cause
cier, elle lui dit en
venue l'autre dim

à la première messe de l'abbé Jourdain, était repartie le lundi suivant pour Saint-Germain. Puis, sans mettre absolument Jean-Baptiste à la porte, elle lui tourna si promptement le dos, qu'il n'eut plus qu'à sortir de chez la lingère.

Ainsi, c'était donc à Saint-Germain que Catherine Dumont lui avait donné rendez-vous! Encore une fois, il était coupable aux yeux de celle qu'il aimait!

Heureusement que dans ce temps-là, on ne faisait pas si bon marché de la vie, que pour une contrariété on se crût obligé, comme aujourd'hui, de sortir violemment de ce monde. Si le suicide eût été de mode, Jean-Baptiste se serait tué de désespoir. Comme il n'avait pas assez d'esprit pour imaginer un si habile moyen d'é-...er aux reproches, bien peu mérités ce-...ue la jeune fille avait à lui faire, son ...i dicta une conduite plus sage; ... les dimanches à l'église ...ve, quêter le pardon ... et prouver par ses

voyages assidus qu'il n'était pas aussi criminel que Catherine pouvait se le supposer.

Une fois cette résolution prise, Jean-Baptiste n'eut garde d'y manquer. Mathieu Libois essaya d'abord de le retenir, car il voyait bien que le bon jeune homme se fourvoyoit dans un amour qui ne lui causait que tourments, chagrins et mécomptes; mais, comme il vit que Jean-Baptiste s'obstinait à tenir à son malheur mieux et plus que les autres ne tiennent à la meilleure fortune, il le laissa aller en haussant les épaules d'un air qui voulait dire : Tu me fais pitié!

Quand le jeune compagnon arriva à l'église paroissiale de Saint-Germain, le dimanche qui suivit sa visite à la lingère, mademoiselle Filasse était à la messe, à sa place accoutumée. Elle l'aperçut, tourna la tête avec dédain, puis elle ne le regarda plus, même au sortir de l'office.

Jean-Baptiste s'attendait à une mauvaise réception, il ne se découragea pas.

— Je te dis que tu uses tes souliers pour rien, lui répétait le vieux compagnon.

— J'étais là, elle m'a vu ! c'est tout ce que je demandais au bon Dieu.

— Puisque ça t'arrange, va, mon garçon; va, jusqu'à ce que ton amour et ta patience soient à bout. Le moment viendra, où tu diras : En voilà bien assez pour une bégueule de cette espèce-là.

En dépit de la prédiction du contre-maître, la patience et l'amour de l'ouvrier continuaient à lutter contre l'indifférence de mademoiselle Filasse.

Ainsi se passa l'automne, puis vint l'hiver, un hiver long et rigoureux, avec des jours si mauvais, qu'à peine les chemins étaient praticables. Et cependant, chaque dimanche matin Catherine Dumont revoyait dans l'église de Saint-Germain son fidèle agenouillé sur le banc qu'il occupait autrefois, quand il suivait sa jeune bourgeoise à la messe. Et pour se trouver de si bonne heure si loin de la rue de Charonne, le jeune compagnon se levait de nuit, par la gelée ou la pluie; il faisait cette longue route, d'un pas tellement gaillard, qu'en arri-

vant au Pecq, le rude marcheur avait déjà plus d'une fois essuyé son front tout baigné de sueur. C'était moins qu'une tendre parole, moins qu'un regard amical, qu'il venait chercher avec ce beau courage; car mademoiselle Catherine lui tenait rigueur, et semblait même quelquefois ne pas l'avoir aperçu.

— Elle finira par me regarder, elle me parlera un jour!

Voilà ce qu'il se disait en sortant de l'église; et huit jours après, il était encore à la même place, guettant le moment où il pourrait surprendre cette impitoyable dignité en défaut.

Que si l'on se demande comment il avait pu se faire que maître Dumont ne se fût pas aperçu des assiduités de Jean-Baptiste, nous répondrons qu'il s'en apercevait fort bien, qu'il les voyait d'un très-mauvais œil, mais que s'il avait eu le droit de chasser autrefois de chez lui un amoureux dont les prétentions lui semblaient ridicules, il ne pouvait pas s'opposer à ce qu'un habitant de la rue de Charonne choisît pour paroisse l'église de Saint-Germain-en-Laye.

D'ailleurs, la rigoureuse réserve de sa fille suffisait pour le rassurer; et, comme Mathieu Libois, il se disait : Le galantin se fatiguera d'user pour rien son temps et sa chaussure.

Rien n'annonçait que la jeune fille dût s'humaniser, lorsqu'un jour, jour de neige et de froid cinglant, elle se décida à tourner un regard moins sévère du côté de Jean-Baptiste, qui priait à deux pas d'elle. Il est vrai de dire aussi que le visage marbré de froid, que les oreilles gonflées et bleuies, que les doigts tout crevassés d'engelures de l'apprenti de son père, étaient bien capables d'émouvoir le cœur le moins accessible à la pitié. Cependant Catherine n'exprima pas tout haut le sentiment de compassion dont elle ne pouvait se défendre intérieurement. Mais au moment où l'enfant de chœur vint lui présenter la corbeille au pain bénit, mademoiselle Dumont, voyant que Jean-Baptiste oubliait de réclamer sa part du gâteau, lui qui n'avait point oublié de mettre à l'offrande, Catherine voyant cela, disons-nous, brisa en deux le morceau de brioche consacrée dont elle venait de se signer

dévotement ; puis elle posa sur son livre sa part ainsi rompue, et, la présentant à son grelottant voisin, elle lui dit à voix basse :

— Prenez !

Une telle marque d'attention avait suffi pour le payer de toutes ses peines et de toutes ses souffrances.

— Elle a bien tardé à me pardonner, murmura-t-il tout bas ; mais je savais bien que cela devait finir ainsi.

Il ne faut qu'une légère faveur pour donner de la témérité au plus timide. Le souvenir de ce morceau de pain bénit, gracieusement offert, lui rendit si bien la confiance et le courage, qu'à quinze jours de là, comme il se retrouvait encore auprès de Catherine, il osa se baisser pour ramasser le livre de messe que, par mégarde, elle venait de laisser tomber.

La jeune fille lui sourit franchement cette fois ; mais, bientôt après, il la vit chercher dans son livre avec un air d'inquiétude, puis regarder à terre, tout autour d'elle, comme si elle avait perdu quelque chose de précieux.

— C'est sans doute l'image de sa patronne, pensa-t-il, et notre ami se baissa.

Après un moment de recherche, il ramassa un bout de faveur rose. Catherine Dumont lui tendit la main d'un air qui voulait dire :

— Rendez-le moi !

Le premier mouvement de Jean-Baptiste fut d'obéir ; mais tout à coup la présence d'esprit lui revint, et il serra le bout de ruban dans la poche de son gilet.

— Je le garde, dit-il en prenant un petit air vainqueur qui ne lui allait pas le moins du monde.

Catherine, indignée de cette prétention, le menaça de l'œil et du doigt. Alors à voix basse, et presque inintelligiblement, commença entre eux le dialogue suivant :

— Vous êtes bien hardi !

— Je n'en disconviens pas, mais voilà comme je suis à présent.

— Je ne vous donne pas ce ruban. Et elle tendait la main.

— Je l'ai par conquête. Et il renfonçait le ruban dans sa poche.

— Qui vous a donné le droit de prendre ce qui est à moi? continuait-elle en inclinant la tête sur son livre pour assourdir sa voix.

— Ce droit? répétait Jean-Baptiste, je le tiens de mon amour pour vous.

— Mais je ne vous aime pas.

— Oh! ça m'est bien égal! vous m'aimerez.

— C'est ce que nous verrons! répondit Catherine; mais en baissant un peu plus la tête pour cacher la rougeur que la colère lui imprimait sur le front.

— Ça s'est déjà vu, riposta-t-il hardiment, attendu que vous m'avez aimé une première fois.

— Moi! dit la jeune fille en relevant brusquement la tête, et puis, effrayée de ce mouvement involontaire, elle rapprocha bien vite son livre de ses yeux.

— Oui, vous m'avez aimé, continua Jean-Baptiste en se penchant vers l'oreille de la jolie blonde.

— Comment le savez-vous?

— Vous l'avez dit à votre cousin Mathieu Libois.

— Je ne savais ce que je disais.

— Ah! vous ne le niez pas du moins!

— Si j'ai pu être touchée de votre amour, je n'y pense plus maintenant.

— Ce qui est venu une fois peut revenir.

— Jamais!

— N'en jurez pas; nous sommes à l'église devant le bon Dieu qui vous entend.

— C'est pourquoi vous devez me rendre ce ruban.

— Vous n'obtiendrez pas cela de moi.

— Mais j'y tiens.

— Et moi donc!

— Quelqu'un me l'a donné.

— Tant pis pour ce quelqu'un-là.

— Mais, je l'aime!

— Raison de plus!

— C'est un vol, monsieur!

— C'est une cruauté, mademoiselle!

— Encore une fois, voulez-vous me le rendre?

— Non!

— Eh bien! dimanche prochain j'irai entendre la messe au couvent des Loges, et vous ne me reverrez plus.

— Oh! je vous en prie, ne soyez pas si méchante. Il joignit les mains.

— Alors, mon ruban? Et de nouveau elle tendit la sienne.

— Eh bien! je vous le rendrai, mais à une condition.

— Voilà qui est fort!

— C'est comme cela.

— Et quelle est cette condition?

— C'est que vous me nommerez celui qui vous l'a donné.

— Pourquoi?

— Parce que.

— Encore... Il doit y avoir une raison? Catherine se rapprocha de Jean-Baptiste.

— Je ne vous la dirai pas.

— Je veux la savoir.

Leurs genoux se touchaient.

— Eh bien ! c'est que celui que vous aimez, je... Ici le jeune compagnon s'arrêta court.

— Après, monsieur; voyons, après.

Ils étaient si rapprochés l'un de l'autre qu'on eût dit qu'ils lisaient la messe sur le même livre.

— Eh bien ! cet autre, je le tuerai!

— Vous tuerez celui qui m'a donné cela?

— Je le jure!

— Ne jurez pas; nous sommes à l'église devant le bon Dieu qui nous entend, dit à son tour Filasse, mais d'un certain air malicieux.

— N'en riez pas, mademoiselle, car c'est pourtant aussi vrai que je vous le dis.

— En ce cas, nigaud que vous êtes, tuez-vous donc; car c'est de vous qu'il me vient.

— Hein? reprit-il tout effaré, moi... que je me tue?

— Sans doute, ne reconnaissez-vous pas la faveur rose attachée à ce fameux chef-d'œuvre qui vous a blessé à la main?

Jean-Baptiste, rougissant de confusion, eut toutes les peines du monde à étouffer le cri de

joie qui faisait effort pour s'échapper de son cœur. Il tira de sa poche, avec une sorte de précipitation embarrassée, le bout de faveur rose, et, d'une main tremblante, il l'offrit à Catherine.

— Et moi, je ne veux plus le reprendre, dit la méchante enfant.

— Je vous en prie!

— Vous mériteriez bien...

— Sans doute, je mérite tout ce que vous voudrez, mais ne me faites plus de chagrin aujourd'hui, c'en est assez comme ça pour un jour... Prenez, continua-t-il en lui glissant à la dérobée le ruban qu'elle ne refusait plus de recevoir.

Jean-Baptiste avança sa main, Catherine ne retira pas la sienne, leurs doigts se rencontrèrent à la faveur du livre de messe et sous l'abri du petit châle de la jeune fille. L'amoureux compagnon laissa un moment sa main dans la main de sa bien-aimée; il eût bien voulu la presser doucement, mais il avait peur de se montrer trop téméraire, trop exigeant dès le premier jour de

l'aveu. Alors, respectueusement, mais à regret, il allait ramener à lui sa main si délicieusement reposée quand une légère étreinte le récompensa de sa délicate réserve.

Et notez bien que ceci se passait en secret, d'elle à lui, au milieu de la foule qui encombrait les avenues du chœur ; que tout ceci se disait des yeux encore mieux que de la voix, tandis qu'un millier de fidèles répétait sur tous les tons, au bruit assourdissant du serpent et de l'orgue, ce vœu simple et touchant de la charité chrétienne :

« Que le Seigneur soit avec vous ! »

VI.

Un Coup de tête.

Ainsi donc Jean-Baptiste était aimé !

Pour avoir désormais beaucoup mieux que le simple soupçon de son bonheur, il n'était plus nécessaire que notre ami se replongeât, comme par le passé, dans ce vague infini du doute, de la crainte et de l'espérance, où

son pauvre esprit s'était déjà tant de fois égaré. Il n'avait plus besoin aussi de rassembler à grands frais de mémoire des lambeaux de souvenirs, ou de torturer le sens indécis d'une lettre à force d'interprétations plus ou moins ingénieuses, afin de s'assurer de l'état du cœur de mademoiselle Catherine, et pour connaître au vrai la nature du sentiment qu'il avait su lui inspirer. Ce sentiment, il n'en pouvait plus douter, c'était de l'amour, et un amour bien puissant, bien solide, puisque, battu en brèche par les efforts réunis des dédains et de l'orgueil, cet amour avait, de guerre lasse, triomphé de ses ennemis, et contraint la fière Catherine Dumont à murmurer : — Je me rends! — Elle qui croyait pouvoir se flatter de n'avoir jamais à dire à Jean-Baptiste un autre mot que celui-ci : — Obéissez!

Il est vrai que, tout en s'avouant vaincue par ce constant témoignage d'une passion éprouvée, et par le temps, et par l'absence, et par l'adversité, la jolie blonde avait encore conservé ce ton de supériorité qui donnait à sa défaite l'ap-

parence d'une victoire; mais ce n'était pas la vanité de Jean-Baptiste qui avait souffert; c'était son cœur! Ce cœur avait si grand besoin de soulagement, qu'il eût accepté toute humiliation au prix de l'aveu arraché avec tant de peine aux lèvres de la fille du faïencier.

Comme tous ceux qui ont désespéré du bonheur, alors même qu'ils le cherchent encore, le jeune compagnon fut presque effrayé du succès qu'il venait d'obtenir. Il se demanda si c'était bien à lui que tant de bonnes et belles paroles avaient été dites; si celle qui était là tout à l'heure, et qui venait de quitter l'église avec la foule, parce que l'office était terminé; si celle-là, disons-nous, c'était bien mademoiselle Catherine? Alors il douta de sa propre personne, et, ainsi que ceux qui s'interrogent des mains et de la voix, en se retrouvant eux-mêmes, après un rêve où ils étaient tout autres, il s'examina des yeux extérieurement, en dedans par la pensée, et quand il fut bien convaincu de son identité, notre ami, encore stupéfié, sentit deux grosses larmes lui rouler sur les joues.

— Mon Dieu! Seigneur! dit-il, faites-moi la grâce de l'aimer autant qu'elle le mérite!

Ce ne fut que bien avant dans la soirée qu'il revint à Paris. Jean-Baptiste n'était plus pressé de s'entretenir de Catherine avec Mathieu Libois; il avait tant de choses à se dire à lui-même, qu'il craignait d'être interrompu par celui-là seul à qui il en pouvait parler. Il rentra sournoisement dans sa mansarde, s'enferma seul avec son secret, et quand il fut là, mal en prit à ses voisins de la maison garnie de ne pas avoir assez de curiosité pour écouter à sa porte; car quiconque y serait venu clouer l'oreille eût entendu la plus singulière conversation que folie amoureuse ait jamais inspirée.

Ils étaient deux dans la mansarde de Jean-Baptiste, lui, debout et à distance respectueuse d'une chaise à demi dépaillée, où son imagination venait d'asseoir Catherine. Il s'excusait de la recevoir dans un si pauvre logis, et la remerciait d'y être venue; puis il lui détaillait tous ses tourments, toutes ses inquiétudes depuis son départ de la fabrique de maître Dumont; il lui parlait de l'espé-

rance qui l'avait soutenu durant ce long temps d'épreuve; et, craignant encore de se montrer trop audacieux, Jean-Baptiste se hâtait de lui demander naïvement pardon d'avoir osé espérer en elle. Comme il ne dépendait que de sa volonté de prolonger ce charmant tête-à-tête imaginaire, on comprend facilement qu'il le fit durer toute la nuit; et cependant voilà qui paraîtra fort, voilà qui va sembler invraisemblable peut-être; mais voilà aussi qui donnera plus encore la mesure de son amour pour Catherine, que celle de son inhabileté en fait de bonnes fortunes, même rêvées; c'est que la retenant là, chez lui, et maître enfin du secret de la jeune fille, l'imagination de notre ami recula devant toute idée de souillure; il respecta et dans ses paroles, et dans sa pensée, celle qu'il s'était plu, en esprit, à renfermer avec lui sous la même clef. Il n'eut pas besoin, pour se croire heureux, de détacher un seul des voiles pudiques dont son chaste amour avait pris soin de l'envelopper. L'illusion s'arrêta où le délire allait commencer, et, protégée par l'amoureux rêveur, tout aussi bien que

si son bon ange l'eût couverte de ses ailes, l'image de la jeune vierge sortit pure de ce dangereux entretien.

Jean-Baptiste s'était dit, il n'y avait guère que quelques jours de cela :

— Que mademoiselle Catherine daigne enfin avoir de l'amour pour moi; qu'elle veuille bien me le donner à entendre seulement par un mot, et Dieu sait que d'ouvrage j'abattrai à la fabrique! comme le cœur me reviendra! comme je ferai de bonnes journées! Il n'y aura pas un seul compagnon faïencier capable de jouter avec moi... je les enfoncerai tous!

Pauvre Jean-Baptiste! il disait cela bien franchement, comme il le croyait; mais quand il se retrouva devant son four, ses moules et son tour à ébaucher, avec son inséparable souvenir de la jolie blonde, qui l'aimait, qui le lui avait dit, qui l'attendait sans doute pour le lui redire encore et qui lui reprochait peut-être de manquer de la force et de la volonté nécessaires pour se présenter de nouveau chez maître Dumont; ce torrent d'idées qui grondait dans

son cerveau ne lui laissa pas la liberté de se livrer au travail; il ne fit presque rien de tout ce jour-là, et encore ce qu'il fit était si maladroitement fait, que les apprentis même souriaient de pitié en se montrant ses grossières ébauches. Jean-Baptiste, avant la fin de la journée, jeta de côté son tablier, et dit à Mathieu Libois :

— Ma foi! j'en ai assez pour aujourd'hui, d'autant plus que c'est lundi; je vas me promener.

Il alla rêver dans sa mansarde, et donna à son courage en défaut rendez-vous pour le lendemain.

Le mardi son incapacité était la même; il essaya de la vaincre; impossible! Durant deux ou trois jours, il lui livra les plus rudes combats, et puis, voyant bien que la joie incomplète décourageait encore plus vite que le véritable malheur, il prit le contre-maître à part, et lui avoua qu'il ne pouvait plus travailler.

— Je gage que c'est encore à cause de cette bégueule de Filasse!

— N'en dites pas de mal, père Libois;

n'en dites pas de mal, ou je serais forcé de me fâcher avec vous!

— C'est ça qu'elle te fait beaucoup de bien! reprit l'autre en ricanant.

— C'est ce que vous ne savez pas? Et si je vous disais qu'elle m'aime!

— Tu rêves!

— Elle me l'a avoué.

— Tu rêves! je te dis.

— Et c'est ça qui me rend fainéant, incapable, tout ce que vous voudrez.

— Tu es malade, mon bonhomme!

— Oui, je suis malade, je le sens bien, puisque je ne peux plus ni boire, ni manger, ni dormir.

— Que veux-tu que j'y fasse?

— Que vous demandiez pour moi mon compte au bourgeois.

— Et où iras-tu?

— La retrouver.

— Crois-tu que le vieux dogue voudra te recevoir?

— Non! bien sûr non, je ne le crois pas; autrement, je serais déjà parti.

— Eh bien alors! qu'est-ce que tu deviendras?

— Ce que je pourrai... Au petit bonheur! Elle m'aime! Avec cette idée-là, je sens qu'on peut aller loin.

— Et moi je te dis qu'elle te fera mourir à la peine.

— Ça sera comme elle voudra; je ne dépends plus de moi.

— Jean-Baptiste, tu vas faire une sottise?

— Ça me regarde, père Libois!

— Tu te mettras dans la gêne.

— J'en sortirai.

— Et tout cela pour une fille sans cœur!

— Ne répétez pas ce mot-là.

— Et qui m'en empêchera?... Oui, je l'ai dit et je le soutiens; une fille sans cœur! répéta chaleureusement le vieux compagnon poussé par un sentiment d'intérêt pour l'apprenti de maître Dumont.

— Père Libois! père Libois! s'écria Jean

Baptiste outré d'entendre si mal parler de celle qu'il se faisait une gloire de respecter.

— Ah çà ! ne dirait-on pas, riposta le contre-maître, que tu vas me manger, parce que je la traite comme elle mérite, ta princesse de deux liards !

— Vous êtes un mauvais homme ! s'écria Jean-Baptiste, en pleurant de rage.

— Et toi, un fier ingrat ! répondit Mathieu Libois ; au surplus, fais ce que tu voudras, attache-toi une pierre au cou, jette-toi à la rivière, du diable à présent si je me mouille tant seulement jusqu'aux chevilles pour te repêcher !

Et il lui tourna le dos.

Non, Jean-Baptiste n'était pas un ingrat ; car à peine venait-il de céder à un emportement dont il n'avait pas été maître, qu'il se rappela tout à coup les nombreux services que le vieux compagnon lui avait rendus, et il se repentit d'un mot cruel, sans doute, mais que l'indignation devait lui arracher. Oh ! non, disons-le bien, Jean-Baptiste n'était pas ingrat, et la preuve, c'est qu'il avait puisé dans sa reconnais-

sance assez de force pour subir déjà par deux fois, une insulte adressée à Catherine Dumont, insulte que tout autre que le contre-maître n'eût pas manqué de payer cher. On pensera peut-être que le brave homme avait bien acquis le droit de parler un peu vertement de la belle dédaigneuse; mais non pas celui d'en parler ainsi devant l'homme qui l'aimait; car le cœur vraiment épris a de ces nobles susceptibilités qui lui défendent de reconnaître à aucune puissance, même à l'autorité paternelle, le droit d'offenser celle que l'amour a placée sous sa protection.

Les deux amis se séparèrent mécontents l'un de l'autre.

On connaît la sévérité de maître Nicolas Richot; quand il eut appris la discussion qui n'avait pu se passer à voix basse entre le chef d'atelier et le compagnon, il fut le premier à régler le compte de Jean-Baptiste, ce qui fit que celui-ci n'eut pas besoin de tourmenter son imaginative pour chercher le moyen de faire accepter sa démission.

Libre de toute dette envers son logeur, un pa-

quet sous le bras, de l'argent mignon dans sa poche, et marchant d'un bon pas de route, il quitta Paris avec plus de joie encore qu'il n'avait éprouvé de tristesse en y entrant. Il n'avait aucune certitude sur l'espèce de réception qui l'attendait chez maître Dumont. Ses premières tentatives si mal récompensées, l'obstination intéressée du faïencier, le renvoi impitoyable de Mathieu Libois, tout cela, il faut l'avouer, ne pouvait guère lui faire pressentir un accueil plus favorable que par le passé; cependant il allait avec autant de gaillardise que s'il avait eu pour perspective son maître d'apprentissage l'attendant à bras ouverts, pour le recevoir comme un enfant de la maison.

Jean-Baptiste n'avait pas cependant grande confiance dans le succès de sa démarche, ou plutôt il ne pensait pas au résultat qu'elle pourrait avoir; mais il se disait :

— Je ne peux plus travailler, je ne vis plus que de l'air du temps, avec une pareille existence il n'y a pas moyen de durer trois semaines. Or, je veux vivre d'autant plus que je suis aimé

à présent ; le chagrin m'avait laissé la force de faire ma journée à la fabrique, le bonheur me coupe les bras ; il doit y avoir un moyen de remédier à ça, et comme pour ce mal-là je ne connais pas d'autre médecin que mademoiselle Filasse, allons la trouver, au risque d'être mis à la porte encore une fois par son père.

Et quand il fut à quelques pas de la boutique du faïencier, comme il craignait que le cœur ne lui faillît, il entra chez Marie Mailo, la fruitière, lui demanda un verre de vin ; elle en vendait, il but ; puis, au milieu d'un faisceau de manches à balai, il en avisa un qui lui parut plus solide que les autres ; il le prit et jeta une pièce de douze sous sur le comptoir.

— Payez-vous, voisine, dit-il à la fruitière, vous me rendrez ma monnaie tout à l'heure, quand je repasserai.

Armé de son bâton, il entra chez le faïencier. Son maître d'apprentissage était seul.

— C'est encore moi, dit-il d'un ton résolu.

Maître Dumont leva la tête et répliqua avec surprise :

— Ah! ça, que viens-tu faire ici, vaurien?

— Vous dire qu'il faut que vous me repreniez, ou sinon!...

— Toujours des menaces! s'écria le faïencier, et il cherchait des yeux quelque arme défensive pour répondre avec plus de fermeté à ce grand gaillard taillé en force qui venait s'imposer à lui avec tant d'assurance.

— Oui, il faut que vous me repreniez, ou sinon je vas me pendre au premier arbre de la forêt! continua Jean-Baptiste.

Ce complément de phrase remit un peu de calme dans l'esprit du père de Catherine; cependant il continuait toujours à chercher cette arme qui devait lui permettre de parler plus haut.

Jean-Baptiste s'aperçut de ce qui l'occupait :

— Ah! dit-il, il n'y a pas besoin de vous donner tant de peine; si c'est un bâton pour me tuer qui vous embarrasse à trouver, j'en ai apporté un moi-même... Tenez, le voilà; assommez-moi, je ne demande pas mieux; mais avant, maître Dumont, avant, il faut que vous m'écoutiez!

Tout en parlant, il lui tendait son bâton.

— Je t'ai déjà dit que je ne voulais plus de toi! répondit Dumont en repoussant le bâton que le jeune compagnon lui présentait toujours.

— On revient sur sa parole.

— Ce n'est pas dans notre famille, toujours.

— Au contraire, dans votre famille propre, et la preuve... Tenez, vous allez me tuer, je le sais bien; mais qu'importe? vous savez que malgré vous j'aime votre fille; mais ce n'est pas tout: elle m'aime, j'en suis sûr!

— Malheureux! fit le père, saisissant cette fois le bâton de Jean-Baptiste, et menaçant de frapper.

L'apprenti baissa la tête, courba les épaules, et continua:

— Il en sera ce que vous voudrez; mais, je vous le jure devant Dieu et les hommes, elle m'aime! elle me l'a dit!.

— Elle te l'a dit? répéta Christophe Dumont; puis le manche à balai retomba lentement sur le carreau de la boutique.

Jean-Baptiste se redressa, tout surpris de ne pas se sentir assommé.

— Et quand ça serait? reprit bientôt après le faïencier; est-ce son consentement, ou le mien, qui est nécessaire?

— Pardieu, c'est le vôtre; sans cela, est-ce que je serais ici?

— Eh bien! tu ne l'auras pas.

— Vous en viendrez là.

— Jamais!

— Et qu'est-ce que je vous demande, au fait, de si difficile à donner? Ce n'est pas votre argent, ce n'est pas votre fonds de commerce; je ne veux rien de tout ça. Ce que je veux, c'est être votre ouvrier gratis; c'est travailler pour vous du matin au soir, et sans que vous me payiez mes journées, encore! Non, je ne recevrai pas un sou; seulement vous me nourrirez, vous m'entretiendrez comme si j'étais votre enfant; c'est-à-dire parce que je le serai. Si vous aviez un gendre, il vous prendrait votre fille; il vous l'emmènerait loin, et, qui plus est, il vous obligerait à financer. Moi, bourgeois, je

vous la laisse, et pour toujours; et nous serons là, avec vous; et vous resterez le maître de tout, jusqu'à la fin de vos jours. Vous n'aurez rien à dépenser de plus; parce que, vous savez bien, poursuivit-il en souriant avec bonhomie, dans une maison, quand il y a pour deux, il y a toujours pour trois. Deux bons bras à l'atelier, ça paraît; ça fait encore plus d'ouvrage, quand il y a un cœur content qui les fait marcher..... Hein? vous m'écoutez, n'est-ce pas? Je ne vous parais pas trop exigeant... Eh bien! ce que je viens de vous dire, voulez-vous que je le signe, là, de mon sang? Dites; et cette blessure-là ne me coûtera guère, allez!

— Va donc te promener avec ta signature! interrompit enfin, mais sans trop de colère, maître Christophe Dumont, étourdi de ce flux de paroles.

Jean-Baptiste jugea, au ton assez benin du père, qu'il avait fait brèche dès le premier assaut, et, pour ne pas perdre de terrain, il poursuivit l'attaque.

— D'ailleurs, dit-il encore, ce que je vous

demande, ce n'est pas pour tout de suite. Il est juste que vous preniez votre temps, et que vous sachiez ce que je suis capable de faire, maintenant que j'ai changé de fabrique; aussi, ce que je viens vous proposer, c'est de me prendre à l'essai pour autant de temps que vous voudrez; trois ou quatre mois, mettez-en six, même, si ça vous fait plaisir, et toujours sans me payer mes journées, comme si j'étais déjà de la maison. Après ça, si vous êtes content de moi, si vous jugez que je fais votre affaire; eh bien! vous me direz : — Je te donne ma fille. — Et moi, je vous remercierai... oh! mais, comme on remercie le bon Dieu!

Il attendit avec anxiété la réponse de son maître; celui-ci garda longtemps le silence. On voyait, au mouvement des lèvres et des sourcils du faïencier, qu'un grand combat se passait en lui. Jean-Baptiste le regardait de temps en temps à la dérobée, et tantôt il croyait avoir triomphé de sa mauvaise volonté; car maître Dumont secouait la tête d'un air d'assentiment; tantôt aussi, le pauvre garçon désespérait des efforts

de son éloquence ; car le front du père de Catherine s'assombrissait subitement, et le pli de sa bouche disait clairement : — Non ! non ! je ne veux pas !

— Au bout du compte, reprit Jean-Baptiste, comme s'il répondait à des objections que l'autre ne lui adressait pas, qu'est-ce qu'on a à me reprocher ? Que je ne suis pas riche ? Mais quel profit ma fortune vous ferait-elle ? Est-ce que le gendre que vous prendrez va vous en donner, à vous ? Du tout : il vous en demandera. Croyez-vous que vous y perdrez, à me nourrir et à m'habiller ? Tenez ! tenez ! voyez plutôt s'il n'y a pas tout bénéfice pour vous. Voilà vingt-deux mois que je suis sorti d'ici : je vous ai payé ce que je vous devais ; je me suis nourri, et pas mal ; j'ai des nippes, qui ne sont pas déjà si déchirées, et pourtant il me reste tout ça.

Et il éparpilla sur la table du comptoir une somme assez ronde en menue monnaie.

— Eh bien ! reprit-il, si j'avais été votre gendre, vous auriez cela de bon... Et moi... Eh bien ! moi, j'aurais votre fille !

— C'est bon! c'est bon! interrompit brusquement le faïencier; tu me fais perdre là mon temps à t'écouter!

— Mais ce n'est pas une réponse ça, maître Dumont, observa Jean-Baptiste, et maintenant je ne peux plus sortir d'ici sans un oui ou un non positif. Voyons! parlez!

— Eh bien! fit avec impatience le père de Catherine, est-ce que je ne t'ai pas dit de venir travailler demain?

A ces mots, le jeune compagnon, cédant à un mouvement de délire et de reconnaissance, eut la pensée de se précipiter aux genoux de son maître; mais une pratique entra dans le magasin; le bienheureux essaya de se contenir, ce n'était pas sans peine. Sa joie, sa fortune inespérée, se trahissaient par des soupirs, par un mouvement continuel, par des paroles inintelligibles, par du rire, par des larmes.

— Allons, va-t'en! lui dit Christophe Dumont; tu vois bien que tu embarrasses la boutique.

— M'en aller? répéta Jean-Baptiste; mais où

voulez-vous que j'aille, puisque voilà mon paquet, et que maître Richot m'a signé mon compte.

— Va-t'en prendre la clef de ta chambre qui est au clou, à côté du buffet, et demande à ma fille un drap pour ton lit. Tu trouveras Filasse là-haut, chez elle.

Il n'en attendit pas davantage, lui, qui n'en demandait pas tant. C'était chose convenue, arrêtée, réglée, il était de la maison. Le père de Catherine avait écouté sans trop se fâcher sa nouvelle demande en mariage; les conditions que Jean-Baptiste avait faites lui-même, Christophe Dumont venait de les accepter; le compagnon était non-seulement réinstallé dans la fabrique de la rue Au Pain comme ouvrier, c'était encore en qualité de gendre futur du maître qu'il allait reprendre sa place à l'atelier! Tout plein de son bonheur, les yeux encore humides, le sourire dans tous les plis du visage et le cœur lui battant à coups redoublés, il arpenta quatre à quatre les marches de l'escalier, ouvrit vivement la porte du logis de mademoiselle Filasse :

elle était là, il poussa un cri de joie et se jeta à ses pieds en lui disant :

— Ah! que j'ai donc bien fait d'espérer!

Cette fois, la belle dédaigneuse n'essaya pas de rappeler sa fierté habituelle pour dissimuler son parfait contentement; loin de là, elle se livra avec franchise au plaisir que lui causait la visite bien inattendue du jeune compagnon; car d'abord elle s'imagina que c'était seulement comme visiteur qu'elle le revoyait.

— Pauvre Jean-Baptiste! lui dit-elle, comme il vous a fallu user d'adresse pour monter ici sans être aperçu par mon père!

— Mais, au contraire, j'ai parlé à maître Dumont.

— Ah! mon Dieu!

— Eh sans doute! Mais j'ai bien fait, vous le voyez, puisque c'est avec son autorisation; bien mieux que cela : c'est par son ordre que je suis maintenant chez vous.

— En vérité? reprit Catherine Dumont; mais alors il faut donc que mon père vous croie bien guéri de votre inclination pour moi!

— Guéri ! répéta le jeune compagnon. Ah ! bien oui ! Attendez que j'en guérisse jamais de ce mal-là ; par Dieu non ! ça fait trop de bien pour qu'on cherche à s'en guérir.

— Mais encore?... demanda la jolie blonde.

— Il y a, poursuivit notre ami, il y a que votre père sait que je vous aime de plus en plus, et que...

Ici il hésita à parler ; mais le regard de la jeune fille l'ayant pressé de s'expliquer, il ajouta timidement :

— Il sait que je vous aime, et surtout que vous m'aimez !

— Ah ! monsieur Jean-Baptiste, avez-vous bien osé dire cela ! s'écria Catherine tout émue, baissant les yeux et rougissant.

— Ça vous fâche, mademoiselle? Je me doutais bien que ça vous fâcherait.

— Non ! Mais...

— Mais si ! je le vois à votre petit air ; vous

m'en voulez... Si vous saviez cependant combien ça m'a coûté de le dire sans votre permission ; mais, après tout, je ne m'en repens pas, puisqu'il paraît que cette parole était nécessaire pour décider maître Dumont à me garder chez lui.

— Comment ? après un pareil aveu il ne vous a pas mis tout net à la porte ?

— Aucunement! et la preuve, c'est qu'il m'envoie lui-même, en personne, et de sa propre bouche encore, vous demander un drap blanc, afin que je monte chez moi faire mon lit.

Dire maintenant l'accueil joyeux que fit la jolie blonde à cette nouvelle de l'heureux changement survenu dans les idées de son père, touchant l'amour et les prétentions de Jean-Baptiste, ce serait embarrasser notre récit de détails inutiles. Si pour tous les autres, ouvriers, voisins et même chalands, Catherine Dumont était encore la fière et dédaigneuse demoiselle Filasse, pour notre ami, elle ne pouvait plus être qu'une bonne et franche jeune

fille, toujours un peu mutine peut-être, mais non plus capable de se tenir rigueur à elle-même, quand il s'agissait de se livrer de cœur à un penchant vers lequel elle inclinait depuis si longtemps.

Voilà donc notre ami établi dans ses fonctions d'ouvrier, dans ses priviléges de commensal chez maître Dumont. Il a dit au faïencier :

— Prenez-moi à l'essai trois, quatre ou six mois, pour juger de l'avantage que vous aurez à me prendre ensuite pour gendre.

Il a dit cela, et comme il veut tout à la fois et donner des preuves irrécusables de son amour à la fille, et intéresser l'avarice du père, Jean-Baptiste fait ses journées si longues, il emploie si bien chacune de ses heures, que les autres compagnons de la fabrique, jaloux de lui voir tant de courage au travail, le traitent de gâte-maître et de mauvais camarade.

— Comme il vous abat l'ouvrage! observe Filasse quand elle est seule avec son père : c'était

une perte pour nous que de ne plus l'avoir, ce pauvre Jean-Baptiste.

— Bon ! bon ! répond le faïencier, il faudra voir par la suite, attendu que pour l'instant je ne suis pas sa dupe ; je vois bien que mon gaillard fait balai neuf.

A part soi, la jeune fille, sans penser absolument comme maître Dumont, craint aussi que le courageux compagnon ne puisse pas continuer longtemps de ce train-là.

— Vous vous tuerez, dit-elle à Jean-Baptiste.

— Laissez-moi donc, mademoiselle Filasse ! jamais je ne me suis si bien porté ; j'en ferais deux fois plus si je ne me retenais pas !

— Vous avez beau dire, ça ne pourra pas durer, et mon père, que vous allez rendre exigeant pour l'avenir, sera mécontent de vous si vous venez à ne plus faire que des journées comme les autres ; il dira que c'était de l'hypocrisie de votre part... il se fâchera tout de bon

peut-être? et alors vous vous repentirez d'avoir manqué de prudence dans le commencement.

— Je ne me repentirai jamais de vous avoir prouvé que quand deux bras sont mis en mouvement par un cœur comme le mien, on peut se marier sans dot. Il n'y a pas d'affront! il n'y a pas de misère à craindre! car au bout de chacun de mes dix doigts, voyez-vous? il y aura toujours des pains de six livres!

— Oui: mais faites attention à ce que je vous dis, Jean-Baptiste, parce que les forces peuvent venir à vous manquer si vous ne vous ménagez pas.

— Je vous réponds qu'il n'y a pas de risque, ripostait le brave garçon.

Loin de tenir compte des bons avis que la prudente Catherine lui donnait de temps en temps et à la dérobée, Jean-Baptiste, comme s'il avait eu à réparer un temps perdu ou à se faire pardonner de la lenteur au travail, redoublait de zèle; il se levait toujours une heure plus tôt le lendemain

d'une telle conversation avec sa bien-aimée; le soir, il se couchait une heure plus tard, et comme il voulait se rendre indispensable à maître Dumont, c'est lui qui ouvrait et qui fermait le magasin; puis, à l heure du déjeuner, au lieu de s'asseoir à table, il prenait son pain et, déjeunant à la course, il allait porter chez les pratiques de la maison, à celles-ci de la marchandise, à celles-là leurs factures.

Notre ami était devenu effrayant d'activité; cependant les craintes de la jolie blonde ne se réalisaient pas, car avec cette existence laborieuse, Jean-Baptiste, au lieu de s'épuiser, gagnait en force et en santé; de son côté, maître Dumont ne se disait plus avec défiance pour l'avenir : — Il faudra voir par la suite, car mon gaillard fait balai neuf. — Rendant, au contraire, pleine et entière justice à son apprenti, il se décida à lui donner enfin un témoignage bien positif de sa satisfaction. A lui seul, Jean-Baptiste travaillait autant que trois; maître Dumont renvoya deux de ses compagnons.

Un jour Catherine osa se permettre une observation au sujet du renvoi des deux ouvriers:

— Laisse-moi donc conduire ma barque comme je l'entends, lui répondit son père; ne vois-tu pas que ce que j'ai fait, c'est dans l'intérêt de Jean-Baptiste? il aime l'ouvrage, ce garçon, et si les autres lui mangent toute la besogne de la maison, il n'en restera plus pour lui.

Ce mouvement de générosité, qui força deux travailleurs à se croiser les bras, ne fut pas un mauvais calcul pour le faïencier; car, au bout de la semaine, il se trouva avoir à mettre en magasin à peu près la même quantité de marchandise que par le passé, bien qu'il eût une économie de douze journées sur ses frais ordinaires de fabrication.

Ainsi tout allait bien. Bien pour maître Dumont, qui trouvait bon profit à exciter le courage de Jean-Baptiste en lui laissant l'espérance pour prix de ses peines. Bien aussi pour le jeune compagnon, qui ne craignait plus de s'exposer à la colère de son maître ou d'offenser la dignité de

Catherine quand il parlait de son amour. Sans doute, sa présence indispensable à l'atelier et les courses qu'il faisait rapidement dans la ville ne lui permettaient pas de donner beaucoup de temps à son intérêt de cœur; mais un petit mot de tendresse jeté en passant, recueilli aussitôt et renvoyé avec un sourire qui disait : — Patience ! patience ! — avec un regard riche des plus douces promesses. Quelques lignes écrites par la jeune fille et glissées mystérieusement dans la main de Jean-Baptiste, quand il devait être longtemps dehors, ou quand l'ouvrage pressant menaçait de le retenir plus tard que de coutume à l'atelier; une réponse à ces lignes, réponse dans laquelle le respect timide ne servait pas toujours de passeport à l'amour; cette réponse, disons-nous, passée sous la porte de la chambre de Filasse, ou bien cachée dans son sac à ouvrage, ou bien encore, remise de la main à la main, et pas trop secret même; une fleur cachée longtemps dans le corset de la jeune fille, puis qu'elle laissait tomber pour que Jean-Baptiste la ramassât, et qu'on redemandait pour qu'elle ne fût pas ren-

due; des je vous aime! soufflés tout bas dans des baisers, qui n'étaient ni donnés ni reçus; quelques brins de cheveux échangés, voilà ce qui encourageait à aimer! voilà ce qui faisait que nos deux amants ne se hâtaient pas de rappeler à maître Dumont que le temps marchait d'un tel pas qu'il y avait déjà bien près de six mois d'écoulés depuis le jour où Jean-Baptiste, armé de son manche à balai, était venu dire au faïencier: — Assommez-moi ou donnez-moi votre fille!

Le vieillard, malin et intéressé, laissait passer les semaines et les mois, prolongeant autant qu'il le pouvait, sans trop faire crier à l'injustice, ce temps d'essai que le brave garçon avait offert de lui donner.

Cependant Catherine, qui s'était familiarisée, non sans peine, comme on l'a vu, à l'idée d'épouser un ouvrier; Catherine, qui, maintenant, se sentait attachée de cœur et d'âme à l'idée de devenir madame Jean-Baptiste Vaugrain, commençait à calculer avec l'année qui s'avançait, et lais-

sait échapper des demi-mots d'impatience que son père comprenait fort bien, quoiqu'il fît mine de ne point les entendre. Jean-Baptiste, bien que pressé pour son propre compte, eût continué, sans se plaindre, à attendre de la bonne volonté de maître Dumont la récompense de son travail assidu; mais la jolie blonde murmurait, mais elle l'accusait déjà de ne pas montrer d'empressement pour la conclusion de ce mariage, si longtemps différé; il repoussa chaleureusement ce reproche d'indifférence, et résolut de forcer son maître à lui tenir parole.

— Vous verrez, dit-il à la jeune fille, comme je lui rappellerai ce qu'il m'a dit.

— Eh bien! moi, je gage, reprit-elle, que vous n'aurez pas ce courage-là.

— Je parlerai, mademoiselle Catherine, et pas plus tard que demain.

— Pourquoi pas aujourd'hui même?

— Non, demain, quand vous serez partie à Versailles pour les fêtes de la Saint-Jacques et

Saint-Philippe, avec votre marraine et ses nièces, qui doivent vous venir chercher ce soir.

— Songez bien qu'à mon retour, il faut qu'il y ait quelque chose de décidé!

— C'est bien comme ça que je l'entends aussi... D'ailleurs, ce n'est qu'un mot à dire; le tout est de trouver le moment favorable pour le bien placer, ce mot-là, afin de ne pas trop effaroucher votre cher père. Fiez-vous à moi, à mon amour, mademoiselle Catherine, je vous promets d'être éloquent avec le bourgeois sitôt que nous nous trouverons tête-à-tête, lui et moi, parce qu'il vaut toujours mieux que ces choses-là se traitent entre hommes.

Le soir venu, Catherine Dumont, qui avait passé tout le reste du jour à préparer ses plus beaux atours, afin de faire figure de demoiselle aux fêtes du printemps dans la ville royale, vit avec joie arriver la lingère et ses deux nièces qui devaient l'emmener pour huit jours à Versailles. Jean-Baptiste eût bien voulu accompagner la jolie blonde; mais les intérêts de la

maison, et plus encore ceux de son amour, le retenaient dans la fabrique de la rue Au Pain. Quand il eut vu Catherine monter lestement dans le coucou du père Alison, qui devait la voiturer jusqu'à destination, il resta planté droit sur la porte de la boutique, afin d'avoir le dernier regard d'adieu de sa bien-aimée. Au détour de la rue, Catherine passa sa main blanche à travers la fenêtre ouverte du coucou, et d'un geste elle sembla à dire son ami : N'oubliez pas que vous m'avez promis de parler!

—Je parlerai tout de suite! répondit Jean-Baptiste par un double mouvement de la tête et de la main, et notre amoureux rentra, bien décidé à forcer maître Dumont à lui tenir parole.

— Bourgeois! lui dit-il lorsqu'ils furent seuls.

— Eh bien! mon garçon, qu'est-ce que tu me veux?

— Une question, s'il vous plait!

— Autant que ça te fera plaisir.

— Combien y a-t-il de temps que je suis rentré chez vous ?

— Je n'en sais rien ; je ne me suis pas occupé de compter les jours.

— Eh bien ! moi, je vous dirai qu'il y a tout à l'heure six mois !

— C'est très-possible ; mais à quoi bon alors me demander ce que tu sais mieux que moi ?

— C'était pour vous rappeler...

— Quoi ? Qu'est-ce que tu peux avoir à me rappeler ?

— Mais ce qui s'est passé entre nous quand je suis revenu la dernière fois à Saint-Germain, pour rentrer dans votre boutique.

— Par Dieu ! je ne l'ai pas oublié ; tu m'as dit : Reprenez-moi à l'essai pour le temps que vous voudrez ! — Là-dessus je t'ai répondu : Viens travailler demain !

— Comment, ce fut là toute votre réponse ?

— Je ne t'ai pas dit autre chose.

— C'est pourtant vrai ! murmura Jean-Baptiste.

— Est-ce que tu veux t'en aller à présent? Aurais-tu, par hasard, l'intention de me quitter ? Dam ! ça te regarde ; tu es libre ! reprit maître Dumont.

— Vous quitter? oh ! non pas, dit Jean-Baptiste un peu décontenancé.

— Alors qu'est-ce que tu as à réclamer?

Le jeune compagnon allait répliquer, maître Dumont ne lui en laissa pas le temps.

— Travaille, mon bon homme, continue à être exact, à être actif, et si je suis content de toi... Eh bien !... eh bien ! je ne te dis que ça ; mais fais en sorte que je sois content de toi.

— Maître Dumont, interrompit Jean-Baptiste.

—Ah çà, es-tu sourd? poursuivit le faïencier,

puisque je ne te dis que ça, que diable! laisse-moi tranquille!

Il y avait loin de la réponse ambiguë que le faïencier venait de lui faire à cette parole décisive qu'il s'était flatté de rapporter à mademoiselle Catherine Dumont lorsqu'elle reviendrait de Versailles; cependant, avec son naturel accommodant, Jean-Baptiste se serait encore contenté de si peu; mais il se doutait bien qu'à son retour la jeune fille ne se montrerait pas le moins du monde satisfaite du résultat de l'entretien; aussi se promit-il de revenir plus d'une fois, durant les huit jours d'absence de Catherine, sur cette grave question qu'il voulait à toute force amener à bonne fin. Mais quelque détour qu'il prît pour obliger maître Dumont à se prononcer, toujours celui-ci trouvait le moyen de rompre la conversation; ou quand notre ami repoussait l'obstiné Christophe jusqu'à la limite la plus reculée de ses derniers retranchements, le faïencier, qui ne voulait en aucune façon s'engager formellement prenait le parti de se mettre en colère, et disait à son apprenti:

— Fais ton ouvrage et arrange-toi pour que je n'aie à me plaindre ni de ta négligence, ni de ta paresse, et... je ne te dis que ça.

C'était toujours le même refrain, sur quelque air différent que Jean-Baptiste voulût entamer sa chanson. Catherine revint après une semaine de plaisirs quelque peu troublés, sans doute, par l'inquiétude que lui causait l'ignorance où elle était de la résolution de son père. Elle était pâle et singulièrement émue quand elle descendit du coucou d'Alison, qui l'avait été rechercher à Versailles. Était-ce la lassitude des fêtes ou le malaise du cœur qui lui donnait cet air d'accablement, cette voix tremblée, lorsqu'enfin, seule à seule avec Jean-Baptiste, elle lui demanda ce que maître Dumont avait décidé pour le mariage.

— Rien encore, mademoiselle Catherine, répliqua le pauvre garçon.

— Vous n'avez donc pas parlé?

— Si fait, tous les jours; mais votre père ne répondait rien.

— Voilà qui est singulier!

— Je le sais bien; mais que voulez-vous que j'y fasse? dit encore Jean-Baptiste ; le bourgeois ne m'avait rien promis absolument.

— Comment rien promis! vous m'avez donc trompée?

— Eh! non, c'est moi-même qui me suis trompé; je croyais qu'en me reprenant ici, il avait consenti à tout; d'ailleurs, il ne faut pas nous désoler encore, votre père ne m'a pas dit non.

— Mais c'est oui qu'il fallait lui faire dire.

— Oh! ça viendra; peut-être bien tard, j'en ai peur.

— Trop tard, reprit-elle.

— Pourquoi donc trop tard?... est-ce qu'il ne sera pas toujours temps?... est-ce que vous craignez de changer pour moi? est-ce que je ne serai pas toujours le même pour vous?

Ils se séparèrent. Catherine, mécontente de son père, de Jean-Baptiste et d'elle-même, car il lui en coûtait à présent de chagriner son ami; mais elle sentait bien qu'il ne lui appartenait pas à elle, jeune fille, sinon timide, du moins bien apprise, et surtout réservée, d'être la première à dire à maître Dumont :

— Ah ça, quand nous mariez-vous?

C'est sans doute aux reproches indirects que Catherine Dumont ne pouvait s'empêcher d'adresser à Jean-Baptiste soit par un mot, soit dans un regard, qu'il faut attribuer la mauvaise semaine que le jeune compagnon fit à la fabrique.

— Je l'avais bien dit, grommelait le maître, en le voyant si mal employer son temps; je l'avais bien dit que mon gaillard faisait balai neuf!

Cependant, aussi bien que le courage de Jean-Baptiste, la santé de Catherine commençait à se ressentir des mauvaises dispositions du

faïencier touchant le mariage de sa fille et de son apprenti. Était-ce vraiment mal d'amour ou indisposition toute naturelle? Quoi qu'il en fût, la jolie blonde perdait ses vives couleurs, l'éclat de ses beaux yeux s'éteignait peu à peu, et les forces, quelquefois, semblaient tout à fait lui manquer. Le jeune compagnon voyait cela avec douleur; souvent l'indignation le poussait jusqu'à parler un peu plus haut que de coutume à son maître, qui ne tenait compte ni de l'affaiblissement de Catherine, ni de la juste colère de son ami. Un jeudi, pourtant, Christophe Dumont fit un petit voyage à Paris, et quand il revint, le soir, il apporta à sa fille un paquet d'étoffes de soie.

— Tiens, lui dit-il, voilà qui coûte cher; mais c'est bon, c'est solide! ta marraine m'en a répondu. Taille, coupe, rogne, mais surtout ne perds pas les petits morceaux, et fais-toi une belle robe avec ça.

Catherine Dumont, stupéfaite, et ne se rendant pas bien compte des paroles de son père,

s'empressa de déplier la pièce de soierie, puis elle la fit chatoyer à la lumière.

— Oh ! que c'est beau ! dit-elle ; et c'est vous qui me donnez cette robe-là ?

— Crois-tu pas que madame Jourdain va te faire un pareil cadeau ? j'ai, parbleu, bien choisi l'étoffe moi-même, et je l'ai aunée moi-même, attendu qu'il faut que chacun ait son compte ; comme je ne paie pas avec des écus rognés, j'entends qu'on me donne ma mesure.

La jeune fille se mit à mesurer à son tour la pièce d'étoffe sur la longueur de son bras, puis elle s'écria avec une surprise que justifiait la lésinerie habituelle de son père :

— Voyez donc comme c'est heureux, il y en aura assez pour une robe !

— Je crois bien ! dit maître Dumont.

— Oh ! après ça, papa, reprit Catherine, il n'y a pas tant à se récrier ; ce n'est que le compte bien juste.

— Pourvu qu'il y soit, le compte.

— Sans doute... mais, dit-elle après avoir réfléchi un moment, comme pour pénétrer l'intention du malin vieillard, savez-vous bien que je vais être jolie comme une mariée avec cela!

Christophe Dumont ne répondit rien; il laissa sa fille livrée à ses conjectures, et alla à l'atelier de ses compagnons.

— Voyons, viens avec moi, grand fainéant, dit-il à Jean-Baptiste; on te fait quitter la journée de bonne heure, ça t'arrange, n'est-ce pas? car, depuis quelques jours, tu n'as plus cette belle ardeur d'autrefois.

— C'est peut-être, bourgeois, parce que...

— C'est bon! c'est bon! mets ta veste, nous avons une course à faire.

La course ne devait pas être longue; après deux minutes de marche, le maître et l'apprenti s'arrêtèrent chez une vieille connaissance du quartier, François Thibaut, le tailleur.

— Prenez-moi mesure à ce gaillard-là, lui dit maître Dumont en montrant son apprenti, il nous faut l'habit, la veste et la culotte; mais que ça soit de durée, entendez-vous? parce que je n'ai pas le moyen de l'habiller tous les jours.

La surprise de Jean-Baptiste fut au moins égale à celle que la jeune fille avait éprouvée une heure auparavant ; il se laissa prendre mesure à peu près comme il se serait laissé mettre à la porte si son maître lui avait dit : — Va-t'en ! — C'est-à-dire qu'il n'eut pas assez de présence d'esprit pour demander raison de la singulière façon d'agir du faïencier.

Ce soir-là, quand Catherine, maître Dumont et Jean-Baptiste furent réunis pour le souper, aucun des trois ne prit la parole : les deux amants, parce qu'ils se demandaient, chacun à part soi, à qui parlerait le premier ; le père, parce qu'il lui en coûtait de dire quelque chose. Et le lendemain matin, la jolie blonde, toujours, et de plus en plus, pâle et souffrante, Catherine enfin, qui avait passé la nuit à s'interroger sur l'événement de

la veille, ayant rencontré sur l'escalier Jean-Baptiste, qui était encore sous le coup de l'étonnement, l'arrêta au passage comme il descendait à l'atelier.

— Comprenez-vous? lui dit-elle.

— Ma foi non , répondit-il.

— Comment! imbéciles que vous êtes tous deux! riposta maître Dumont, sortant de sa chambre, vous ne comprenez pas que ce sont vos habits de noces que je fais faire?

Alors la jeune malade sauta au cou de son père, Jean-Baptiste se jeta aux genoux de maître Dumont, il baisa ses mains avec délire, avec fureur; puis sa pauvre tête battit la campagne, il se releva comme un fou, partit comme un trait et courut par tout Saint-Germain, criant à qui voulait l'entendre :

— *Vivat!* Filasse est à moi! on me donne Filasse!

VII.

L'Accès de Colère.

Le cri de désespoir que pousse au ciel la famille du pêcheur quand, à cent pas du rivage, elle voit sombrer et se perdre sur les brisants la barque qui, tout à l'heure encore, cinglait triomphante vers le port, toute glorieuse qu'elle semblait, d'apporter aux pauvres habitants d'une

plage stérile des trésors d'abondance pour les mauvais jours de la saison du froid et des tempêtes ; ce cri que la plume ne saurait peindre, que tout le prestige de l'art est impuissant à reproduire, mais dont nous sentons si bien l'effrayante énergie, qu'il semble que la vie doit s'élancer avec lui hors de nous ; ce cri, enfin, qui n'est figuré dans le dictionnaire d'aucune des langues écrites, parce qu'on ne rend pas avec un mot ce qui dit tant de choses, parce que la science de l'homme est faible et bornée, et que les élans de l'âme sont immenses, dès-lors intraduisibles ; ce cri déchirant, épouvantable, qu'on arrache du cœur et qui brise la poitrine, retentit un jour dans l'arrière-boutique du faïencier de la rue Au Pain, et dut frapper de terreur les habitants des maisons d'alentour. C'était environ trois semaines après ce vendredi de triste mémoire, où nous avons vu le jeune compagnon, ivre de bonheur promis et de vin bu, venir se briser le front sur l'angle aigu d'une table.

Que s'était-il passé dans cette demeure d'or-

dinaire si calme, si paisible? Mon Dieu! presque rien; un événement de famille, un drame du foyer bien simple, et digne à peine de l'intérêt de quelques voisins. Il s'agissait encore de Jean-Baptiste et de son mariage avec mademoiselle Catherine, ou, pour mieux dire, il ne devait plus être question de ce mariage; car, en dépit de sa parole formellement donnée, maître Dumont venait de déclarer à notre ami qu'il avait changé d'intention à son égard, et qu'un parti avantageux étant venu s'offrir pour sa fille durant la nouvelle convalescence de Jean-Baptiste, il n'avait pas cru devoir le refuser.

A cette nouvelle, annoncée sans ménagement par l'intéressé vieillard, qui brusquait les choses, faute de pouvoir parler sans trouble et en toute sûreté de conscience, le jeune convalescent ne trouva pas dans son esprit une seule objection à opposer à maître Dumont; pas un reproche ne lui vint à la bouche, toutes ses pensées se confondirent dans une seule : la perte déplorable de tant d'espérances si coura-

geusement acquises; toutes ses forces du corps, du cœur et de l'âme se rassemblèrent dans un seul cri, et ce cri fit pâlir le père de Catherine, car il crut avoir tué Jean-Baptiste.

Le coup qui venait de frapper notre ami était rude, cependant il n'en devait pas mourir.

— Allons donc! lui dit le faïencier, profitant du calme apparent qui suivit cette violente explosion de la surprise et du désespoir; allons donc, Jean-Baptiste, es-tu un homme, oui ou non?

— Oui, je suis un homme, un homme d'honneur, répondit-il d'une voix sombre, et vous vous n'êtes... Ah! je ne peux pas dire ce que vous êtes...

— Eh bien! moi, répliqua le faïencier en essayant de se donner un peu d'assurance, moi, je suis un bon père qui trouve à faire le bien de mon enfant, et je le fais.

— Son bonheur! eh! qu'en savez-vous? d'ail-

leurs avez-vous le droit de le faire aux dépens du bonheur des autres? au fait, vous vous serez dit : quand je devrais tuer Jean-Baptiste du coup, ce n'est pas cela qui peut m'arrêter... c'est si peu de chose que la vie d'un brave garçon comme lui, n'est-ce pas? continua le jeune compagnon, la tête basse, les sourcils en mouvement, et tous les muscles du visage tendus à éclater.

— C'est de ta faute aussi, dit maître Dumont qui, se sentant coupable, répugnait cependant à se donner tout à fait tort.

— De ma faute! répéta Jean-Baptiste.

— Eh sans doute! pourquoi as-tu tant bu il y a trois semaines? tu ne serais pas tombé, tu ne te serais pas ouvert le front, le mariage serait fait et il n'y aurait plus à revenir là-dessus. Mais tu m'as laissé le temps de la réflexion, et comme je n'étais déjà pas si amoureux de t'avoir pour gendre, il s'ensuit tout naturellement que j'ai accepté les propositions de celui qui m'allait beaucoup mieux que toi.

— Mais, riposta vivement Jean-Baptiste, il ne faut pas qu'un consentement pour un mariage, et si vous n'avez pas celui de Catherine, tous vos biais et tous vos détours ne serviront de rien. Faites-la venir, maître Dumont, qu'elle descende ici, qu'elle parle, et vous verrez bien par vous-même qu'il est impossible de changer quelque chose à ce qui a été si bien arrangé d'abord. Attendez, poursuivit-il, je vais vous la chercher moi, mademoiselle Catherine! et nous saurons si elle consent à m'oublier et à en épouser un autre!

Le désolé Jean-Baptiste se préparait à aller appeler la jolie blonde, quand maître Dumont le retint par ces mots :

— Catherine, mon garçon, n'est pas à Saint-Germain pour le moment. Je l'ai envoyée hier...

— Où cela? s'écria Jean-Baptiste.

— Tu me permettras de ne pas te le dire; mais elle est partie d'ici pour plusieurs jours, parce que sa santé n'est pas bonne depuis quelque

temps, et que le médecin m'a recommandé pour elle le changement d'air.

— Oh ! ce n'est pas là seulement ce qui vous a déterminé à nous séparer : vous avez eu peur d'elle, maître Dumont ! vous avez senti que vous rougiriez devant votre fille de la vilaine conduite que vous tenez envers moi, car ce que vous faites là... c'est mal !... c'est bien mal !

— C'est possible ; mais quoi que tu fasses à présent, tu ne seras pas mon gendre, voilà qui est positif ; et puisque tu as si bien deviné pourquoi j'ai éloigné Catherine de chez moi, je n'en disconviendrai pas : oui, je l'ai envoyée bien loin, d'abord par raison de santé, et, de plus, afin de vous épargner le chagrin des adieux. Comme à son retour elle ne te retrouvera pas ici, les choses s'arrangeront d'elles-mêmes.

— Et si je m'obstine à rester ? riposta Jean-Baptiste en relevant la tête, car je suis de la maison, moi !... je lui ai donné mon temps, mon travail, mes sueurs à votre maison : ce

n'est pas seulement pour vous enrichir que j'ai pioché du matin au soir, il faut qu'il m'en revienne quelque chose ; il y a une promesse de faite.

— Est-elle signée? me suis-je engagé avec toi par écrit? demanda effrontément le vieillard.

— Ah! c'est indigne ce que vous dites là! père Dumont, vous niez votre parole, Dieu vous la rappellera!

— Du tout, je ne nie pas, mon garçon, je sais mieux que personne qu'il y a eu des avances de faites à propos de ton mariage avec Filasse, témoin cette robe de soie gorge de pigeon qui m'a très-bien coûté un bon prix, et cet habillement complet que j'ai voulu te faire faire : tu vois que je sais parfaitement que tu as dû épouser ma fille; mais comme son mariage est encore à faire, je veux maintenant qu'il se fasse selon ma fantaisie; et, sauf le respect que je lui dois, sa majesté le roi de France ne pourrait rien changer à ma nouvelle résolution.

— N'importe, j'attendrai le retour de mademoiselle Catherine, dit Jean-Baptiste, avec l'assurance d'un homme qui se sent fort de son droit.

— Tu attendras longtemps alors, car tant que tu seras ici, je t'en réponds, elle ne reviendra pas!

— Il faudra pourtant bien qu'un jour ou l'autre elle reparaisse ici, et ce jour-là elle m'y retrouvera, répliqua le jeune compagnon.

— Écoute, Jean-Baptiste, je ne veux pas te mettre à la porte, ajouta maître Dumont après un moment de silence; non, je ne le veux pas, parce que je t'estime, mon bonhomme, mais je ne te cacherai pas non plus que ta présence chez moi ne m'amuse guère à présent que tout est rompu.

— Rompu! mais rien n'est rompu, dit de nouveau notre ami.

— Je te le répète : il n'y faut plus songer.

— Et à cela, moi je vous réponds que vous

y songerez peut-être plus vite que vous ne le croyez.

— C'est encore très-possible, mon Dieu! tout est possible dans ce monde! Cependant je ne pense pas qu'à moins d'un miracle, je change jamais d'idée à présent.

— Et moi je vous réponds que vous en changerez!

— Alors, si tu es si sûr de moi, d'où vient que tu as crié si fort tout à l'heure?

— Parce que vous m'aviez indigné, parce que ma tête s'était perdue; mais à présent que je réfléchis, je me dis qu'il est impossible qu'un homme ne se repente pas bientôt d'avoir manqué de bonne foi et de probité envers un honnête garçon qui ne lui a jamais fait aucun mal. Tenez, à présent déjà, je le vois bien à votre air embarrassé, votre conscience vous tourmente, elle vous dit que ce que vous faites là ce n'est ni d'un chrétien, ni d'un Français... Vous allez en convenir vous-même, je le parie-

rais. Allons, père Dumont, avouez que vous avez voulu me faire peur, et éprouver si j'aimais encore Catherine... N'est-ce pas assez que d'avoir vu mon désespoir, que de voir mes larmes, à présent que je pleure comme un enfant? Dites, qu'est-ce qu'il vous faut de plus? Du temps, peut-être? encore du temps! Eh bien! je vous en donnerai, maître Dumont, jusqu'à ce que vous me disiez vous-même : Assez! Voyons, est-ce que je ne suis pas accommodant? est-ce qu'on ne peut pas s'entendre avec vous? Mais parlez donc! Pour l'amour de Dieu, parlez donc!

Un moment le père de Catherine parut hésiter et calculer tout bas; puis, tout à coup, il dit à Jean-Baptiste :

— Tu me préviendras du jour où tu seras décidé à t'en aller d'ici, afin que je te fasse ton compte, parce qu'il n'est pas juste que je te renvoie sans t'avoir garni le gousset.

A cette réponse, si peu attendue et si peu

méritée, Jean-Baptiste se leva, et, toisant le vieillard des pieds à la tête, il lui cria avec rage :

— Vous êtes un scélérat !

Comme on le pense bien, un pareil oubli de respect devait amener entre le maître et le compagnon une rupture immédiate. Une heure après, Jean-Baptiste n'était plus chez le faïencier.

Le soir même, notre ami, assis à la table d'un petit cabaret du village de Nanterre, écrivait à maître Dumont la lettre suivante :

« Bourgeois,

» La première fois que je suis sorti de votre
» maison, je n'avais pas beaucoup d'espoir d'y
» rentrer, car vous m'aviez bien maltraité.
» Aujourd'hui que c'est moi qui m'en vas, en
» vous disant un mot que la colère ne m'a pas
» permis de trouver moins offensant, je suis

» sûr de revenir chez vous. Vous dire quand
» ça? je ne le sais pas au juste; mais ça sera
» avant peu. La semaine ne se passera pas sans
» que vous reveniez me chercher de vous-
» même; cependant, si vous aimez mieux
» m'écrire, voilà mon adresse :

» *Chez la mère Laurisson, à Nanterre, Grande-*
» *Rue.*

» C'est là que je vous attendrai d'aujour-
» d'hui à huit jours, vu qu'il faut bien vous
» laisser le temps de la réflexion. Passé ce
» temps-là, je vous attendrai encore; mais ce
» sera à Paris, où j'irai chercher de l'ouvrage
» dans mon ancienne fabrique de la rue de
» Charonne. Ce que j'en fais, ce n'est pas seu-
» lement parce que j'aime votre fille, et que je
» l'aimerai toujours, c'est aussi dans votre in-
» térêt, à cause que je sais bien qu'avant peu
» de temps d'ici vous serez rongé de remords...
» Oui, de remords! je le répète, ça ne peut
» pas être autrement, quand vous aurez écouté
» votre conscience, aussi bien que vous écou-

» tez votre passion pour les gros sous; je suis » sûr que vous trouverez qu'il y a quelque » chose qui vous manque chez vous, et ce quel- » que chose-là, c'est moi! Aussitôt que vous le » voudrez, je reviendrai, car je n'ai pas de ran- » cune; d'ailleurs mademoiselle Catherine mé- » rite bien qu'on souffre un peu pour l'avoir.

» Voyons, bourgeois, laissez-vous aller à » être honnête homme tout bonnement, et sans » qu'une mauvaise idée d'argent vienne se je- » ter en travers de votre probité pour me faire » du tort. Lâchez la main, comme on dit dans » le commerce de la faïence, et vous verrez que » vous auriez beau chercher un gendre à dix » mille lieues d'ici, par terre et par mer, que » vous n'en rencontrerez jamais nulle part un » pareil à celui que vous aviez sous la main. » C'est pourquoi je ne vous dis pas adieu, mais » bien à revoir!

» Toujours votre apprenti, en attendant au- » tre chose

» Jean-Baptiste Vaugrain. »

Lorsqu'il eut écrit, il alla au bout du village, afin d'attendre le premier voiturier qu'il rencontrerait faisant route pour Saint-Germain, et quand il eut trouvé celui qu'il cherchait, Jean-Baptiste lui donna sa lettre, et eut soin de bien payer la commission; puis il revint au cabaret de la mère Laurisson, afin de s'y établir pour huit jours.

Pour l'homme rompu dès l'enfance au travail, pour celui qui est habitué à une existence active, c'est un bien long temps à passer qu'une journée d'oisiveté; pour celui qui espère d'heure en heure, de minute en minute, tout un jour d'attente est un intolérable supplice. Jean-Baptiste était laborieux, on le sait; il attendait à chaque instant qu'un remords de conscience poussât vers lui maître Dumont, et huit jours se passèrent sans que le faïencier parût à Nanterre.

Le matin du neuvième jour, notre ami dut se résigner à partir.

Il avait passé sur ses épaules les bretelles de

son paquet de voyageur ; il tenait à la main, par sa lanière de cuir, le lourd bâton de cornouiller sur lequel le pauvre garçon allait s'appuyer tristement le long de cette route qu'il avait tant de fois parcourue ; la cabaretière, qui connaissait le profond chagrin de Jean-Baptiste, car il fallait bien que sa douleur s'épanchât quelque part ; la cabaretière venait de lui verser, en manière de reconfort, un verre de sa meilleure eau-de-vie, et le jeune compagnon se préparait à le porter à ses lèvres, moins par besoin que pour ne pas affliger la brave femme d'hôtesse qui le lui offrait de si bon cœur ; il allait boire, disons-nous, quand la porte du cabaret s'ouvrit brusquement. Jean-Bapitste poussa un cri de joie, et les larmes lui vinrent aux yeux.

— C'est vous, maître Dumont !

Il ouvrit les bras pour l'enlacer et l'étreindre ; mais à ce mouvement du cœur, l'autre ne répondit que par un vigoureux coup de poing, lancé avec tant force dans la poitrine de Jean-

Baptiste, que celui-ci recula de trois pas et fut près de s'évanouir.

— Misérable! misérable! hurlait le faïencier; ah! tu as bien fait de m'attendre ici! j'aurai moins loin à aller pour te tuer!

— Ah! mon Dieu! s'écria la cabaretière effrayée; au secours! les voisins, à moi!

Et les voisins, et les passants, et tout ce qu'il y avait d'hommes, de femmes et d'enfants dans les environs, se portèrent en foule dans le cabaret de la mère Laurisson.

Jean-Baptiste, revenu un peu de cette dure secousse, mais pâle, la vue troublée et la voix sans force, balbutiait :

— Mais pourquoi me frappez-vous?... Que vous ai-je fait?

— Tu me le demandes? gredin! tu oses le demander après ton infamie!

Puis, sans vouloir s'expliquer davantage,

maître Dumont, à qui la colère donnait une vigueur prodigieuse pour son âge, s'efforçait d'écarter ceux qui s'étaient jetés entre lui et son jeune compagnon. Il levait un bras menaçant, ses yeux sanglants dardaient des éclairs, sa bouche convulsée vomissait l'injure et le blasphème par torrents, et il ne répondait aux officieux que par des coups et par des cris de rage.

— Laissez! laissez-moi! criait-il, que je l'assomme! que je l'étrangle! que je le pétrisse sous mes pieds! le gueux! le gredin! le voleur! l'assassin!

— Moi! moi! père Dumont? Vous vous trompez, ce n'est pas de moi que vous parlez ainsi, ça ne peut pas être de moi.

Et il s'avançait vers le vieillard, comme pour s'en faire reconnaître; il lui montrait sa main blessée autrefois, la cicatrice de son front, fermée depuis quelques jours seulement, et il lui disait :

— Mais vous perdez la tête... Je suis Jean-Baptiste, votre apprenti!

—Un voleur! reprenait l'autre en rugissant, tu n'es qu'un voleur!

— Voyez cette main, c'est celle qui a été blessée quand j'ai brisé mon chef-d'œuvre, disait le jeune homme en ouvrant sa main cicatrisée et en la lui mettant sous les yeux.

— Un assassin! continuait le père Dumont d'une voix effroyable ; tu n'es qu'un assassin!

— Tenez, ce front, c'est bien le mien, celui de votre compagnon; voilà la blessure que je me suis faite quand vous m'avez dit : Ma fille est à toi !

— Ma fille! ma fille! répéta le vieux faïencier, et, comme si ce mot eût doublé ses forces, il s'élança d'un bond sur Jean-Baptiste, et le saisit à la gorge.

— Ah! tu me parles de ma fille! Entendez-vous? poursuivit-il s'attachant à sa proie, et promenant un regard incertain sur ceux qui l'entouraient, il ose me parler de ma fille, le

misérable! De ma fille... de Catherine, que vous connaissez tous...

Christophe devenait fou.

En un tour de main, Jean-Baptiste se débarrassa de sa terrible étreinte, et la foule parvint à les séparer de nouveau.

— Mais, pour Dieu! s'écria le jeune homme quand il put recouvrer la voix, qu'il s'explique donc, qu'on sache à qui il en veut!

— Ce que je veux! reprit le vieillard; je veux ta vie! je veux ton sang! je veux ton âme!... Je veux que tu meures de mes mains, toi, qui as abusé de ma confiance, de ma bonne foi!... Toi, qui m'as volé!...

— Comment volé! volé votre argent? ce n'est pas vrai! s'écria Jean-Baptiste.

— Mon argent! mon argent! répétait le père de Catherine d'une voix profonde et étranglée, crois-tu donc que l'on n'a des entrailles que pour son argent? Ce que je te demande, tu ne

peux pas me le rendre, infâme coquin!... C'est... c'est mon honneur!...

Ici l'accès de fureur de maître Dumont parut se calmer, car il pleura. On voulut le faire asseoir sur un banc, il s'y laissa tomber machinalement, on l'entoura de soins et de respects. Comme, après tout, la colère d'un vieillard, si déraisonnable qu'elle soit, a quelque chose de poignant qui serre le cœur; comme le chagrin d'un père, même quand on ne se l'explique pas, contriste l'âme plus que l'aspect de toute autre douleur, chacun parut oublier Jean-Baptiste pour ne plus s'occuper que de cet homme qui paraissait tant souffrir; mais le jeune compagnon, bien que touché des larmes de maître Dumont, voulut enfin connaître le motif de son emportement; car il voyait déjà que, de côté et d'autre, on le regardait avec un air de défiance, et qu'on chuchottait autour de lui :

— Il faut bien qu'il ait quelque chose à se reprocher! — Un homme ne se laisse pas donner impunément un pareil coup de poing, fût-ce

même par son maître d'apprentissage. — Sans doute ! on se rebiffe, à moins que l'autre n'ait une raison majeure pour le frapper.

— Mais cet autre, répliqua enfin notre ami, cet autre, c'est maître Dumont! et, nom d'un cœur! je ne peux pas me battre contre le père de mademoiselle Catherine!

Au nom de sa fille, le vieillard se releva avec impétuosité ; il joignit les mains comme pour implorer le secours des assistants, et s'écria d'une voix que la colère rendait rauque et tremblante :

— La garde! la garde! qu'on aille chercher la garde! qu'on le mette en prison! qu'on le juge! qu'on le marque, le gueux! qu'on l'envoie aux galères!

— Aux galères! répéta Jean-Baptiste, exaspéré à son tour ; aux galères! un brave et honnête garçon comme moi! qui s'est tué le corps et l'âme à travailler pour vous! Moi, qui vous aurais sacrifié ma vie, comme je vous sacrifiais

mon sommeil ! Eh bien ! oui, au fait ! qu'on aille la chercher, la garde ! et nous verrons bien si elle me donnera tort !

— Messieurs, mes amis ! je vous en fais juges, répondit maître Dumont que l'on retenait de nouveau, car il avait voulu s'élancer encore une fois sur Jean-Baptiste ; ce misérable qui est là devant vous, je l'ai nourri de mon pain, moi ! je lui ai appris son état à ce gredin sur qui, tout à l'heure, vous me laisserez trépigner, n'est-ce pas ?... Eh bien ! figurez-vous que j'ai une fille !

— Eh bien ! c'est vrai ; je l'aime, votre fille ! répliqua Jean-Baptiste. Mais est-ce que je suis le premier compagnon qui aime la fille de son bourgeois ?

— Je n'ai pas voulu les marier, cela ne regarde que moi, je pense. Ne suis-je pas libre ? Un père n'a-t-il pas le droit de pourvoir sa fille comme il l'entend ? poursuivit Christophe en interrogeant la foule.

— Mais vous m'aviez promis... interrompit le jeune compagnon.

— Et si je ne le veux plus, scélérat! est-ce une raison pour la séduire?... Car il l'a séduite, oui, comme un brigand qu'il est... Et elle donc! c'est une misérable aussi; mais elle s'en souviendra. Tenez! tenez! dit-il en écartant un côté de son gilet, voyez-vous à ma chemise ces taches de sang? C'est le sien!... c'est le sang de ma fille!

Un mouvement de terreur repoussa d'un pas en arrière les spectateurs de cette scène tragique.

— Ah! ah! reprit maître Dumont avec un épouvantable ricanement, et l'on croit que je ne le tuerai pas, lui, quand j'ai manqué de la tuer, elle!... elle et son enfant!

Jean-Baptiste, étonné jusqu'à l'hébétement, avait écouté, sans les comprendre, les paroles que le père de Catherine jetait, par bouffées de rage, aux oreilles des assistants; il avait vu comme les autres les taches du sang de la jeune fille, sans se rendre compte de ce qu'il voyait;

mais à ce dernier mot : — Un enfant ! — sa raison, un moment égarée, lui revint.

— Un enfant ? dit-il, ce n'est pas vrai ! ce n'est pas vrai !

— Oui, un enfant dont tu es le père ! s'écria maître Dumont, redevenu plus furieux qu'il ne l'avait été jusque-là.

Une sourde clameur s'éleva contre lui dans la foule. Le jeune compagnon l'entendit avec horreur. Les murmures qui bourdonnaient à ses oreilles lui rendirent la force d'âme qui l'avait abandonné un moment. Aussitôt, et sans hésiter, il s'ouvrit un passage à travers la foule et avança d'un pied ferme jusqu'auprès du vieillard.

— Vous avez parlé d'un enfant ! lui cria-t-il au visage.

— Le tien ! le tien ! scélérat ! riposta le père de Catherine en faisant un terrible geste de menace.

Jean-Baptiste se croisa les bras, regarda son accusateur face à face, et, sans pâlir ni baisser

les yeux, il répondit d'une voix forte, mais calme :

— Je vous dis que vous en avez menti !

— Il ose nier ! reprit le vieillard monté au plus effrayant paroxysme de la colère, ah ! tu me donnes un démenti !

Puis, se cambrant comme pour frapper de plus loin, il essaya de lever le bras ; mais en ce moment ses yeux roulèrent blancs dans leurs orbites, les veines de son cou se gonflèrent, sa face bleuit comme sous l'effort d'une pression violente.

— Dieu !... Dieu !... Dieu m'abandonne ! balbutia-t-il, et il tomba foudroyé par l'apoplexie.

VIII.

Le Mystère.

Ce fut à qui, le premier, porterait des secours au vieillard furibond, quand on le vit se raidir et chanceler. Aussitôt vingt bras se tendirent pour le recevoir; mais, empressement inutile! soins perdus! la chute dont il était menacé, eût-elle dû lui fendre le crâne, n'aurait

pas empiré le mal : avec sa dernière parole, Christophe Dumont avait exhalé son dernier souffle.

On eut beau lui jeter de l'eau au visage, lui frapper dans les mains, lui envoyer dans les yeux et dans les narines d'épaisses bouffées de fumée de tabac, rien ne fit. Un vétérinaire du voisinage, qui se trouvait parmi les assistants, se hâta de lui arracher sa veste et de pratiquer une large saignée; il ouvrit la veine, et le sang ne jaillit point.

— Il est mort! dit-il.

Alors tous les spectateurs, mus par un sentiment de curiosité et d'intérêt, se ruèrent les uns sur les autres; ils escaladèrent les bancs, les tables; ils grimpèrent partout pour voir de plus haut le cadavre que l'opérateur venait de poser doucement sur la terre battue qui servait de parquet au cabaret de la mère Laurisson; puis, le cou tendu, les yeux fixes, ils répétèrent avec effroi et surprise :

— Il est mort!

Jean-Baptiste, les bras toujours croisés, regardait d'un œil inintelligent ce qui se passait auprès de lui; on eût dit, à voir son calme apparent, qu'il assistait, spectateur désintéressé, à une scène qui ne disait rien à son imagination; et quand de toute part on s'écriait: — Il est mort! — ses lèvres, qui jusque-là étaient restées closes, ne firent qu'un léger mouvement, comme s'il se demandait, mais indifféremment:

— Qui donc est mort?

Ceux là qui, d'abord, avaient pris parti pour lui dans la querelle, ne tenant plus contre l'indignation que leur causait cette étrange insensibilité, le secouèrent rudement par le bras, par les épaules, et, lui montrant le corps gisant à terre, ils lui dirent:

— Tu l'as tout de même tué, ce brave homme!

— Oui, oui, c'est lui qui l'a tué! vociféra la foule.

Rendu à lui-même par les cris, par les rebuffades de ses accusateurs, le souvenir de ce qui s'était passé se déroula visiblement dans sa mémoire, et, tout à coup opposant un front assuré aux indignés qui se ruaient sur lui, le jeune compagnon prit haut la parole :

— Écoutez! leur dit-il, et vous saurez si je suis coupable, comme celui qui est là vous le disait tout à l'heure.

Au même instant, il se jeta à deux genoux près du corps de Christophe, et se pencha à son oreille, comme si le vieillard pouvait l'entendre encore :

— Bourgeois, poursuivit-il, vous n'avez pas été juste envers moi... N'importe? je vous le pardonne. Dieu, devant qui vous êtes, sait bien que je ne demandais pas mieux que de vous aimer, que de vous servir. Pour ce qui est du crime dont vous m'accusez : Non! non! ça

n'est pas vrai ! A vous mort, comme à vous vivant, si vous vous releviez pour me crier encore : Tu as abusé de ma fille ! je répondrais, comme j'ai répondu tout à l'heure : Vous en avez menti !

Il y eut un frémissement dans la foule quand on entendit Jean-Baptiste repousser ce soupçon d'infamie par un démenti jeté au visage du cadavre encore tiède.

— Eh bien ! poursuivit-il en redressant la tête et parlant à ceux qui s'étaient groupés autour de lui ; eh bien ! pensez-vous que si ma conscience n'était pas tranquille, je parlerais ainsi, quand je suis là, devant mon accusateur, en présence de celui que la justice de Dieu a frappé du coup de la mort ? Non, vous ne pouvez pas croire ce qu'il a dit ! Non, vous ne le croyez pas ! et d'ailleurs demandez à qui vous voudrez, si je ne suis pas Jean-Baptiste Vaugrain, et si Jean-Baptiste Vaugrain n'est pas un honnête homme !

Ainsi que cela devait arriver, les plus prompts

à accuser Jean-Baptiste furent aussi les premiers à le défendre contre le petit nombre de ceux qui ne se laissaient pas si facilement persuader. Son énergique dénégation fut accueillie par des battements de mains, et peu s'en fallut que l'on n'insultât à celui que la mort venait d'atteindre.

— C'est bien fait! disait l'un.

— Le bon Dieu l'a puni de sa colère! répliquait l'autre.

— Est-ce qu'on doit donner de pareils coups de poing à un jeune garçon?

— C'est un mauvais homme de moins!

— Mes amis! s'écria Jean-Baptiste, étendant les mains comme pour protéger l'injuste vieillard ; mes amis! du respect! je vous en prie, du respect! C'était mon maître, un cruel maître souvent ; mais enfin c'est le père de mademoiselle Catherine!

Et à ce nom de la jolie blonde, les yeux du jeune compagnon s'arrêtèrent sur les taches de sang qui teignaient d'espace en espace la chemise

et le gilet de maître Dumont; alors son cœur fut brisé, et il murmura en sanglotant :

— C'est donc bien vrai ! il l'a frappée aussi... elle !... elle a été battue !... O mon Dieu ! elle est blessée, sans doute !... Morte aussi, peut-être !...

A cette horrible supposition, Jean-Baptiste tomba dans un profond accablement.

Cependant, avertis de l'événement par la clameur publique, les gens de la maréchaussée s'étaient, en toute hâte, dirigés vers le cabaret de la mère Laurisson. Quand ils eurent aperçu le cadavre couché par terre, ils demandèrent où était l'assassin; et comme de toute part on leur répondit que le vieillard était mort frappé d'un coup de sang, pendant une querelle que lui-même avait faite à son compagnon, les pourvoyeurs de prisons et de bagnes se firent désigner ce compagnon, prétexte ou motif de l'accident tragique. On leur montra Jean-Baptiste, qui était encore agenouillé près de son maître expiré. Aussi-

tôt ils l'appréhendèrent au corps, ils lui mirent les poucettes, malgré ses réclamations et celles des assistants; puis ils l'emmenèrent chez le magistrat, juge ordinaire du bailliage de Nanterre.

La foule y suivit notre ami.

Jean-Baptiste, et quand on l'arrêta, et quand on lui eut serré fortement les pouces avec un bout de corde, et quand l'officier de justice l'interrogea, répondit avec tant de franchise; il raconta d'un tel air de sincérité le pourquoi de cette scène que la mort était venue interrompre; il prouva si bien que, sans se mentir à soi-même, on ne pouvait lui attribuer la fin violente de maître Christophe Dumont; enfin, il fut si chaudement soutenu par les nombreux témoins de la querelle, que le magistrat ne put que se rendre à la conviction générale.

— Oui, mon ami, dit-il au prévenu, je vois que dans tout ceci il n'y a point de votre faute; je reconnais pleinement votre innocence, et si

je jugeais en dernier ressort, vous seriez rendu à la liberté sur-le-champ; mais, malheureusement pour vous, il n'en est point ainsi. Je dois compte à messieurs de la chambre criminelle de Paris des prisonniers qui sont amenés devant moi; c'est pourquoi je me vois, avec regret, forcé de vous envoyer au Petit-Châtelet de Paris; c'est un voyage désagréable, que mon devoir m'oblige à vous faire faire; mais prenez patience, mon ami, avant peu l'affaire sera complétement éclaircie : c'est tout au plus quarante-huit heures de prison qu'il vous en coûtera.

— Dites donc que c'est quarante-huit heures de supplice, et d'un supplice que je ne mérite pas! s'écria Jean-Baptiste, que la perspective déjà si pénible d'un emprisonnement effrayait beaucoup moins que la pensée d'avoir encore deux jours à passer sans connaître au juste la situation de Catherine.

— Il faut que la justice ait son cours, reprit le magistrat.

— Mais votre justice ne peut pas avoir de droit sur les innocents !

— Aussi n'est-ce qu'une simple affaire de forme. D'ailleurs, mon garçon, qu'est-ce donc que deux nuits tout au plus à passer entre quatre murs ?

— C'est que vous ne savez pas que j'ai besoin de ma liberté ! que je la paierais de mon sang ! répliqua Jean-Baptiste. Car si mademoiselle Catherine existe encore, et que Dieu m'entende, elle vivra ! si elle existe encore, elle a besoin de quelqu'un pour veiller à ses intérêts, pour conduire la maison ! Et puis, qui la consolera? Que voulez-vous qu'elle fasse toute seule, à présent que la voilà orpheline... Enfin, reprit-il impétueusement, il faut aussi que je sache à quoi m'en tenir sur ce qui s'est passé. Il y a là-dessous un mystère que je veux découvrir... Je me suis laissé arrêter, et pourtant on n'avait pas le droit de me prendre! Vous me tenez à présent; mais vous me lâcherez, je vous en

prévieńs, vous me lâcherez, ou bien j'oublierai le respect que je vous dois !

— Prenez garde, lui dit le magistrat après que Jean-Baptiste eut parlé, toute révolte contre les gens de justice, même quand ils se trompent, est un crime ; et ne commettriez-vous que celui-là, il vous en coûterait plus de quarante-huit heures de prison pour l'expier. Ainsi, je vous le conseille, mon ami, ayez de la patience et de la modération, si vous ne voulez pas vous exposer à la rigueur des lois.

— Mais on n'a pas le droit! continuait le jeune compagnon en s'adressant aux témoins; vous savez bien vous-mêmes qu'on n'a pas le droit!... Dites-le donc!.. Ne m'abandonnez pas!.. Je vous le répète, il faut que j'aille à Saint-Germain... Catherine a besoin de moi... Mais, mon Dieu ! le crime, continua-t-il en se tournant vers le magistrat, le crime ! c'est vous qui le commettez en me retenant ici, en m'envoyant à Paris surtout, quand je suis si pressé d'arriver là-bas !

— As-tu le moyen de donner caution? lui demanda sévèrement l'officier de justice.

Jean-Baptiste crut entendre une parole de délivrance, car il releva fièrement la tête, et dit d'une voix assurée :

— Combien vous faut-il ?

Le pauvre garçon avait sur lui une centaine de francs, que maître Dumont lui avait donnés lors de son départ, pour le payer de ses six mois de travail forcé.

— Si tu peux déposer deux mille livres entre mes mains, tu es libre jusqu'à plus ample informé.

— Deux mille livres! répéta l'apprenti de maître Dumont, vous avez le cœur de demander deux mille livres à un pauvre garçon faïencier! Mais si je les possédais, monsieur le juge, c'est alors qu'il faudrait me mettre en prison et me condamner, car je les aurais volées !

— Messieurs de la maréchaussée, répliqua

le magistrat, emmenez cet homme à Paris!

Puis, sans écouter les doléances de notre ami, il remit aux gendarmes le mandat de dépôt qui devait leur ouvrir la prison du Châtelet.

Malgré les murmures des assistants, Jean-Baptiste fut ramené dans la rue par les gendarmes; ensuite on le plaça entre deux chevaux, et bientôt après les agents de la force publique se mirent en marche.

C'était un triste spectacle, une chose pénible à voir que l'innocent ouvrier de Christophe Dumont, contraint, quoi qu'il en eût, de régler son pas sur l'allure des cavaliers, tandis que ceux-ci se prélassaient magistralement sur leurs montures. Il faut rendre cette justice aux bons habitants du village de Nanterre, que ceux-ci, lorsqu'ils virent que le pauvre garçon allait décidément être conduit au Châtelet de Paris, ne voulurent pas tous l'abandonner aux caprices de ses guides. Beaucoup d'entre eux résolurent de faire route avec lui, les uns jusqu'à Neuilly seulement, les autres

jusqu'à sa douloureuse destination. Ils se partagèrent en deux troupes et suivirent, sur les bas côtés de la route, celui qui s'en allait tristement, les mains solidement liées et le front courbé, sur la chaussée. Or, quand par hasard, le long du chemin, des voyageurs venaient à s'arrêter sur le passage du prisonnier, et qu'ils s'entre-disaient, en le montrant du doigt :

— Voilà un déserteur ! — C'est un voleur peut-être ?

Il y avait toujours là quelqu'un pour leur répondre :

— Vous vous trompez ; celui qu'on emmène ainsi, c'est un brave garçon qui a eu des mots avec son maître d'apprentissage, et c'est par forme de justice, et pour le mettre en liberté ce soir ou demain, que la maréchaussée le conduit en prison.

Souvent les officieux amis de Jean-Baptiste allaient même jusqu'à prévenir les questions de ceux qu'ils rencontraient en route.

C'était là, nous devons en convenir, accomplir bien chrétiennement son devoir de frère envers un malheureux! et comme c'était bien aussi charité gratuite de la part de ces bonnes gens! car Jean-Baptiste ne devait pas leur en tenir compte, c'est à peine s'il soupçonnait que quelqu'un le suivît; il marchait tête basse, les yeux à demi fermés, indifférent à tout ce qui se passait autour de lui, ne songeant qu'à cette mort instantanée, foudroyante, qui venait d'atteindre deux heures auparavant l'emporté, l'injuste Christophe Dumont. Il pensait encore à ce sang qu'il avait vu et sur le gilet et sur la chemise de son maître, à ce sang qui était celui de mademoiselle Catherine; il se demandait quel pouvait être le véritable motif de la colère paternelle; car pour l'attribuer à la faute qui lui avait été reprochée aussi, à lui, Jean-Baptiste, il ne pouvait s'y résoudre. Et puis, Catherine la fière, Catherine la dédaigneuse, Catherine qui ne donnait son amour que lorsqu'on l'avait acheté au prix des plus dures épreuves, Catherine qui l'aimait enfin! qui le lui avait dit, et qui ne mentait

pas! comment aurait-elle pu oublier son devoir d'honnête fille, à la veille du jour présumé de son mariage? La probité, le cœur, l'amour de Jean-Baptiste se révoltaient devant une pareille idée, il repoussait jusqu'au doute comme une injure, comme une calomnie inventée à plaisir contre l'honneur de sa bien-aimée, et son imagination torturée se perdait dans un dédale de conjectures.

Mais Catherine avait été battue, mais Christophe Dumont était mort; quant à lui, Jean-Baptiste, on le conduisait en prison; voilà ce qui était vrai, voilà ce qu'il ne pouvait nier : pour lè reste, il interrogeait ses souvenirs, et ses souvenirs ne lui fournissant rien de positif, il demandait à Dieu ce que sa mémoire se refusait à lui dire, ce que sa raison ne pouvait comprendre.

Souvent en chemin il s'arrêtait comme pour attendre de quelqu'un une réponse aux mille questions qu'il s'adressait à lui-même. Les gendarmes, le voyant ralentir son pas, lui disaient : — Marche! — en le touchant du fourreau de

leur sabre ou de la pointe de leur botte. Jean-Baptiste obéissait machinalement à la volonté qui le poussait en avant, et ce fut ainsi qu'il arriva enfin devant la porte basse et si bien verrouillée de la prison du Châtelet.

Ce n'est que là, quand il fut près d'entrer, qu'il connut l'intérêt que de braves gens prenaient à sa position fâcheuse.

— Bon courage! lui crièrent ceux de ses compagnons de route qui lui étaient restés fidèles jusqu'à la fin.

— Oh! je n'en manquerai pas pour prouver mon innocence.

— Nous serons vos témoins, nous qui avons vu l'affaire.

— Comment! c'est de là-bas, c'est de Nanterre que vous venez?

— Eh! sans doute. Fallait-il vous laisser aller tout seul? Du tout! nous voulions savoir ce qu'on ferait de vous.

A défaut de paroles éloquentes, un regard de Jean-Baptiste leur prouva combien il était touché de la généreuse conduite qu'ils lui avaient faite.

— Quand vous repasserez par Nanterre, lui dit l'un d'eux, n'oubliez pas d'entrer chez la mère Laurisson, pour nous donner de vos nouvelles.

— Oh! non, je n'y manquerai pas!

— Et si vous avez quelque commission dans Paris à nous donner à faire, reprit un autre, nous irons de bon cœur partout où vous voudrez.

Jean-Baptiste parut hésiter, les gendarmes avaient frappé à la porte de la prison.

—Allons, entre donc! lui dirent-ils brutalement, et ils voulurent le pousser.

— Mes amis! cria Jean-Baptiste à ceux qui l'avaient accompagné, allez trouver Matthieu Libois, contre-maître, rue de Charonne, n° 16;

dites-lui que je suis ici, que je veux qu'il vienne me voir.

Jean-Baptiste parlait encore, que la porte de fer s'était refermée sur lui à triple verrou.

A peine eut-il mis le pied dans l'intérieur de la prison, que notre ami demanda aussitôt à être interrogé ; on lui rit au nez et on l'envoya, sous la garde d'un guichetier, rêver à sa délivrance prochaine, dans un cachot blanc de premier ordre.

Les cachots blancs de premier ordre, c'était ainsi qu'on nommait, par un cruelle dérision sans doute, les cabanons situés à une vingtaine de marches au-dessous du rez-de-chaussée ; quant aux cachots blancs de l'ordre inférieur, il fallait pour y arriver descendre un étage de plus ; ce qui faisait dire aux pauvres prisonniers de ce temps-là, que ce que la justice appelait blanc était complétement noir aux yeux de la raison et de l'humanité.

Elles lui durèrent longtemps les quarante-

huit heures de réclusion dont l'officier de justice l'avait menacé ; mais enfin la dernière de ces mauvaises heures-là finit par sonner ; Jean-Baptiste réclama hautement alors son droit de sortie ; le geôlier à qui il s'adressa lui répondit qu'il eût à se tenir tranquille et à se soumettre avec résignation, attendu qu'il y avait bien d'autres prisonniers à entendre avant lui.

—Au moins ce sera pour demain? demanda-t-il.

— Demain, ou dans quinze jours, ou dans un mois ; ça dépend de tout plein de choses, répondit le valet de prison.

— Ne va-t-on pas me garder ici jusqu'à l'éternité? s'écria avec effroi le prisonnier du Petit-Châtelet.

— On fera ce qu'on voudra ; ni vous ni moi nous ne pouvons nous y opposer.

—Ah! mais, ah! mais, riposta Jean-Baptiste en se grandissant, croyant, par sa fière attitude, imposer à son gardien.

— Tenez-vous donc en repos! reprit celui-ci, ou bien on retirera la permission qui a été donnée hier à un quelqu'un qui veut vous voir; du calme ou pas de visite pour demain! voilà la règle de la maison, il faut tâcher de vous y conformer.

Et le geôlier laissa notre ami face à face avec la désespérante idée d'un malheur qui, pour lui, n'avait plus de terme connu.

Pourtant il songea à cette visite qui lui était promise, et il attendit encore un jour.

Le lendemain matin on l'appela au parloir; Jean-Baptiste y courut : à l'aspect de Mathieu Libois, car c'était celui-ci qui le faisait appeler, le prisonnier voulut tendre la main, pour prendre celle du vieux compagnon ; mais il fut empêché dans son mouvement, par le treillage serré de la grille qui le séparait du visiteur.

— Je vous ai bien maltraité il y a six mois, mon bon Matthieu?

— Je ne t'en veux plus.

— Vous ne comptiez guère me revoir en prison?

— Je m'attendais à tous les malheurs pour toi; car du moment que tu t'obstines à aimer une...

— Oh! ménagez-la; si je vous disais combien elle est à plaindre!

— Elle? je l'ai vue hier.

— Vraiment?

— Et je sais...

— Quoi donc? demanda le prisonnier en pâlissant.

— Des choses de toute sorte... et si tu n'étais pas là, entre quatre murs, à te mordre les pouces de ce qui t'arrive, je te dirais, garçon, que tu as mal agi avec le cousin Dumont... c'était un chien fini! je le sais; mais il est mort : respect à ses cendres! comme on dit. D'ailleurs c'était pas une raison parce que le père voulait d'un

autre gendre que toi, pour abuser de sa fille au point...

— Au point? répéta Jean-Baptiste; mais à quel point? expliquez-vous!

— Mais, dame! reprit le contre-maître, au point qu'il y aura dans la famille ce qu'il n'y a jamais eu : un bâtard!

— Bonté divine! c'est donc vrai! s'écria le jeune compagnon, en se tenant aux barreaux de la grille pour ne pas tomber; car les jambes lui tremblaient, car il avait un brouillard devant les yeux. Un moment après il reprit : Et c'est moi qu'elle accuse?

— Je ne dis pas ça; d'ailleurs la petite ne m'a rien conté, et tu sens bien que moi, je n'ai pas été lui parler de tout ça. Je n'aurais pas voulu la tourmenter, cette enfant, au moment où elle est malade, et orpheline encore!

— Est-elle donc bien dangereusement blessée?

— Non; mais enfin elle ne va pas bien; aussi

me suis-je adressé à Marie Mailo, la fruitière, qui est au fait de tout. La sage-femme a parlé, mon garçon, voilà ce qui a amené tout le gâchis; et comme il ne peut y avoir que toi de coupable, il est bien juste que tu portes un peu la peine de ta faute.

— Père Libois, dit à son tour Jean-Baptiste, j'ai donné un démenti à M. Christophe Dumont quand il m'a accusé de la même infamie; je lui ai encore dit : Ce n'est pas vrai! après qu'il était tombé mort devant moi; si j'avais été un faussaire, Dieu m'aurait écrasé à ce moment-là, ou bien il n'y aurait pas de justice au ciel. Ce que j'ai dit, je le redirais quand même je me verrais la corde au cou ou la tête sous la hache, voyez si vous pouvez me croire à présent; et si vous ne me croyez pas, qui donc me croira? puisqu'il n'y a personne au monde qui me connaisse aussi bien que vous!

— Écoute, pour ce qui est de ça, répondit tranquillement Matthieu Libois, il n'y a que Catherine et toi sur terre qui sachent le fin mot

de la chose; quand la petite voudra parler on l'écoutera; mais jusqu'à ce qu'elle s'y décide, tu n'ôteras pas de la tête des voisins que c'est toi qui es le père de l'enfant.

Jean-Baptiste serra les poings, et dit en se les mordant avec désespoir.

— Mais qu'elle parle alors... qu'elle parle donc! Oh! si j'étais libre, je la forcerais bien à parler!

—Oui; mais, comme tu ne l'es pas, je te conseille de ne pas te faire trop de mauvais sang. Au surplus, ton affaire ne peut pas aller loin; d'autant mieux que maître Nicolas Richot a de bonnes protections, et comme je l'ai interessé pour toi, tu sortiras bientôt d'ici. Si tu as quelque chose à te reprocher, tant pis pour ta conscience; ça ne m'empêchera pas d'agir dans ton intérêt tout comme si tu étais innocent.

— Et je le suis! cria Jean-Baptiste au visiteur, au moment où celui-ci se disposait à le quitter.

— Allons, c'est possible ; je ne demande pas mieux que de te croire, répliqua le contremaître, qui ne paraissait pas cependant avoir grande confiance dans les paroles du prisonnier.

Il s'éloignait ; Jean-Baptiste le rappela.

— Père Libois ! lui dit-il.

— Bon, bon ! je sais ce que tu veux, reprit l'autre, tu as besoin d'argent, n'est-ce pas ? sois tranquille ! j'en ai déposé au greffe pour toi. Quand on vient dans une prison, c'est comme à l'Hôtel-Dieu, il ne faut pas y arriver les mains vides ; on sait ça, garçon !

— Vous ne m'entendez pas, reprit en hésitant le jeune compagnon, je voulais vous parler d'elle.

— De ta mam'selle Filasse ?

— Qui est-ce qui va conduire la fabrique, à présent que maître Dumont n'est plus de ce monde ?

— Ma foi! ça ira comme ça pourra.

— Comment? ça ne vous fait donc pas de mal à vous, de penser qu'une si bonne maison va être réduite à rien? Quant à moi, ça me crève le cœur.

— Eh! si fait! ça me fait bien un peu quelque chose... là-dedans; mais aussi pourquoi le père était-il si ladre et si colère? on serait resté chez lui.

— Voyez donc, une pauvre jeune fille toute seule! continua Jean-Baptiste du ton de la prière.

— Ta jeune fille est une...

— Eh bien oui! père Libois, elle est tout ce que vous voudrez; nous verrons ça plus tard; un jour à venir on éclaircira la chose; mais, avant tout, est-ce que nous allons laisser périr la fabrique? et elle périra s'il n'y a pas là une tête forte pour la conduire à bien, et des bras solides pour la soutenir. Catherine n'est pas si bien au fait du commerce qu'on pourrait le croire;

est-ce qu'elle saura jamais comment s'y prendre pour tenir la maison sur le pied d'autrefois? poursuivit notre ami, les mains jointes et le regard suppliant.

— Tiens, vois-tu? répondit Matthieu Libois, qui s'efforçait de chasser l'attendrissement dont il venait d'être pris au cœur, ne me parle pas de ça ; je suis très-bien chez maître Richot : c'est un homme sévère, mais juste, tandis que la cousine, elle a des habitudes de fierté qui ne me conviennent pas, d'autant plus que ça ne lui va pas tant déjà si bien de faire sa sucrée à présent.

— Ça ne peut pas être votre dernier mot ; vous reviendrez à Saint-Germain.

— Non pas ! aussi bien, il paraît que Catherine a les moyens de se passer de moi ; si elle vait tenu à me ravoir chez elle, rien ne l'empêchait de me dire : Restez ! quand je suis allé là-bas, pas plus tard qu'hier ; mais comme elle ne m'a pas soufflé mot là-dessus, bonsoir !

— Elle n'a pas osé peut-être ?

— Voyez donc mam'selle la timide, qui n'a pas peur de se laisser abuser, par je ne sais qui... Il faut bien que je dise comme ça, puisque tu t'en défends si bien... voyez donc qu'elle va craindre de me parler... à moi !

— Il faut être indulgent, père Libois.

— Il ne faut pas être bête, Jean-Baptiste.

— Mais si je vous priais bien de veiller sur elle, de lui offrir vos services ?

— Et si elle n'en veut pas? et si elle refuse même les tiens ?

— Elle vous a dit cela ?

— Non ; mais tu vois bien qu'elle sait joliment se passer de nous deux, reprit avec un sourire le vieux compagnon.

Le trait méchant entra si profondément dans le cœur de Jean-Baptiste, qu'il lui ôta la force

de répliquer. Matthieu Libois partit en lui promettant de revenir bientôt.

Après plus de deux mois de cruelle attente, le prisonnier comparut enfin devant le magistrat chargé de l'interroger. Dès les premiers mots que Jean-Baptiste crut devoir dire pour sa défense, le juge vit bien qu'il n'était pas nécessaire de pousser plus loin l'instruction du procès.

— Tu peux sortir, lui dit-il ; je te rends la liberté !

— Il y a deux mois, répondit Jean-Baptiste, j'étais aussi innocent qu'aujourd'hui, d'où vient donc qu'on m'a gardé si longtemps?

— Parce qu'il faut laisser à la justice le temps de s'éclairer, riposta le juge.

Le jeune compagnon se disposait à prendre de nouveau la parole ; mais l'officier de justice s'empressa de dire à l'huissier :

— Faites sortir cet homme.

Et il dit cela de ce même ton sec et sévère que le magistrat de Nanterre avait pris pour dire à messieurs de la maréchaussée :

— Menez cet homme en prison !

Lorsqu'il se vit dans la rue, et qu'il put respirer à pleine poitrine un air qui ne s'était point vicié en passant par la geôle, le premier sentiment de Jean-Baptiste, faut-il le dire? fut un sentiment tout personnel : il ne pensa qu'à lui ; à lui qui avait été prisonnier pendant plus de soixante jours avec tant d'autres pauvres prisonniers, et qui se trouvait libre à présent, au milieu d'hommes libres comme lui. Telle fut la joie qui le pénétra par tous les pores, qu'il eut presque de la reconnaissance envers cette rigoureuse justice qui n'avait pas le droit de le prendre, lui, si peu coupable, et qui daignait le renvoyer absous. Incapable pour l'heure de s'arrêter à aucune autre idée qu'à celle de sa liberté, il marcha à grands pas devant lui durant quelques minutes, sans que sa course eût un but, mais seulement pour se bien persuader

qu'il n'y avait là ni grilles à barreaux serrés, ni portes verrouillées, ni valet de prison pour lui dire : — Tu n'iras pas plus loin! — Il s'arrêta, et personne non plus ne lui dit : — Passe ton chemin! — Ainsi il était maître d'aller, de venir, de s'arrêter partout où son caprice lui disait : — Va, viens, arrête-toi!...

— Je suis libre! murmurait-il, et il pleurait. Je suis libre! répétait-il, et il riait. Le rire et les larmes étaient les expressions différentes d'un même bonheur.

Quand il se fut bien refamiliarisé avec la vie à plein ciel, avec l'horizon, qu'il pouvait déplacer, restreindre ou reculer à l'infini, il se mit à songer au passé et à se demander quel emploi il allait faire de sa liberté reconquise. Il ne lui fallait que remettre son esprit sur un bonne voie pour que son cœur le conduisît au bien :

— Si coupable qu'elle soit, pensa-t-il, car il faut bien que je me dise aussi que Catherine Dumont est coupable ; quelque faute qu'elle ait

pu commettre, ce n'est pas à moi de l'abandonner ; d'ailleurs, si on m'a trompé, que pensera-t-elle de moi quand elle apprendra que je suis sorti de prison, et que ma première visite n'a pas été pour elle? Allons là-bas savoir au juste ce qu'il y a de vrai dans ce qu'on m'a conté, et puis, au petit bonheur! si elle n'a pas fait son devoir, il ne sera pas dit que j'aurai manqué au mien.

Le jeune compagnon se mit en route. Il ne s'arrêta qu'un instant à Nanterre pour donner de ses nouvelles à ses amis du village. Arrivé devant la porte du cabaret où se passa la terrible scène qui lui valut les deux mois de prison, et qui coûta la vie au père de Catherine, il n'eut pas le courage d'en franchir le seuil ; le souvenir de la mort de Christophe Dumont le retint dans la rue, et c'est de là qu'il cria à la mère Laurisson :

— Me voilà ! je ne suis plus prisonnier ; dites à tout le monde que je m'en retourne à Saint-Germain.

La bonne femme eut beau l'appeler :

— Écoutez donc! lui disait-elle, j'ai à vous parler, jeune homme! Jeune homme! mais venez donc un peu ici !

Jean-Baptiste, qui l'entendait fort bien, mais qui n'avait pas de temps à perdre en causeries, prit son pas de course et tourna vers Chatou.

Chemin faisant, il osait encore se flatter de l'espérance que maître Dumont, et, plus tard, Matthieu Libois, avaient été mal informés en ce qui touchait la soi-disant faute de sa bien-aimée.

— Il y a tant de méchantes gens dans ce Saint-Germain ! murmurait-il ; parce que Catherine est un peu glorieuse, parce qu'elle ne fraie pas avec les premières venues, on aura été bien aise de se venger de sa fierté en faisant courir un mauvais bruit sur son compte ; car il est impossible que cela soit vrai.

Pourtant il avait à peine gagné le Pecq, que,

déjà, quelques personnes qui le connaissaient bien se mettaient sur leurs portes pour le voir passer et disaient en se le montrant au doigt :

— Tenez, voyez donc, le voilà le bel apprenti de Dumont le faïencier! C'est lui qui...

Il n'essaya pas d'en entendre davantage; car le frisson l'avait pris dès les premiers mots qui étaient venus lui bourdonner aux oreilles. A la porte de Saint-Germain il rencontra Alison, le voiturier.

Sa première pensée fut de l'interroger; ensuite il voulut l'éviter, car il avait peur d'en trop apprendre de lui. Livré à cette hésitation, il s'arrêta, balançant sur un pied, puis sur l'autre.

— Eh bien! oui, c'est moi! lui dit Alison. Ah çà! est-ce que tu ne me reconnais pas?

— Si fait, père Alison; mais... c'est que je suis pressé.

— Si c'est pour de la pareille ouvrage à celle que tu as déjà faite ici, je ne te conseille pas de tant te dépêcher, garçon !

Jean-Baptiste crut que le cœur allait lui manquer, et il prit brusquement congé du voiturier, qui criait de loin, en riant et en faisant claquer son fouet :

— Fermez vos basses-cours, papas et mamans : voilà le croqueur de poulettes qui passe !

Il n'en pouvait plus douter, Catherine Dumont était coupable, et la voix publique l'accusait, lui, Jean-Baptiste, d'être le complice de la faute qu'elle avait commise. Un moment il eut l'intention de rebrousser chemin ; mais aussitôt il se représenta celle qu'il avait tant aimée abandonnée, méprisée, sans secours, sans consolateur. Il prit alors son courage à deux mains, et, fort de la même force qu'il avait eue déjà quand il était venu dire à maître Dumont : — Laissez-moi vous parler, vous me tuerez après ! — le jeune

compagnon marcha droit à la boutique du faïencier, il ouvrit la porte, et, sans répondre à une voisine qui était assise dans le comptoir, il pénétra jusque dans l'arrière-boutique, et dit à Catherine qui s'y tenait tristement cachée :

— Vous aviez besoin d'un ami ; me voilà !

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

Au Lecteur. 1

Dédicace. 7

Le Moyen de rajeunir. 9

FILASSE. 17

Chapitre I. Trop de Bonheur. 19

II. Le Chef-d'œuvre. 45

III. La Pièce d'écriture. 71

Chapitre IV. Les petits Écus. 155
V. Persévérance. 179
VI. Un Coup de tête. 255
VII. L'Accès de colère. 281
VIII. Le Mystère. 307